PAUL LAFOND

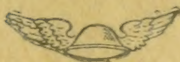
—

L'Aube romantique

Jules de Rességuier et ses amis
(1788 - 1862)

CHATEAUBRIAND — ÉMILE DESCHAMPS — SOPHIE GAY
MADAME DE GIRARDIN — VICTOR HUGO
LAMARTINE — H. T. DE LATOUCHE — SAINTE-BEUVE
A. SOUMET — EUGÈNE SUE — ALFRED DE VIGNY et AUTRES

Avec un portrait à l'eau-forte



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMX

· J. de Rességuier était un monarchiste légitimiste, comme Chateaubriand -
Il est l'auteur des "Tableaux Poétiques" (1828) imprimerie Balzac? cf. pp 35-38

· les notes de ce volume constituent un véritable petit répertoire de "minores" romantiques -

L'AUBE ROMANTIQUE

Balzac. 177

[Recueil de lettres adressées à J. de Rességuier]



PAUL LAFOND

L'Aube romantique

Jules de Rességuier et ses amis

CHATEAUBRIAND — ÉMILE DESCHAMPS — SOPHIE GAY
MADAME DE GIRARDIN — VICTOR HUGO
LAMARTINE — H. T. DE LATOUCHE — SAINTE-BEUVE
A. SOUMET — EUGÈNE SUE — ALFRED DE VIGNY et AUTRES

Avec un portrait à l'eau-forte





PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

JUSTIFICATION DU TIRAGE

605

JULES DE RESSÉGUIER

L'HOMME

Jules de Rességuier, né à Toulouse, le 28 janvier 1788, descendait d'une ancienne famille du Rouergue qui avait aidé Charles V à chasser les Anglais de cette province. Au commencement du XVIe siècle, les Rességuier vinrent se fixer dans la capitale du Languedoc où l'un d'eux occupa une place au Parlement. Depuis lors, ils ne quittèrent plus cette ville et lui fournirent une longue suite de magistrats, dont cinq présidents aux enquêtes (1). Le dernier, Procureur général au moment de la Révolution, dut se cacher, sous la Terreur, pour éviter l'échafaud; sa femme fut, peu après, contrainte à prendre le chemin de l'exil et à la suite de bien des difficultés, des transes et des dangers, gagna l'Espagne par les Pyrénées centrales. Leurs enfants, Adrien et Jules, Adrien, qui fut maire de Toulouse sous la Restauration, né en 1786, Jules, né deux ans plus

tard, restèrent auprès de leur grand'mère, la Présidente de Rességuier, qui leur fut à son tour enlevée pour être incarcérée dans l'ancien couvent de la Visitation, transformé en maison de détention. Recueillis par leur tante la Présidente d'Aguin, sœur de leur père, les deux enfants, une fois par jour, à heure fixe, grâce à des intelligences entretenues avec les geôliers, étaient menés sur les remparts pour que l'aïeule pût, de la fenêtre de sa cellule, les apercevoir de loin. Au bout d'un certain temps, la grand'mère obtint, pour leur continuer ses soins, qu'ils fussent enfermés avec elle.

Le 9 Thermidor lui rendit la liberté; elle regagna avec ses petits-fils le vieil hôtel abandonné, épave échappée au désastre. Un ami fidèle et dévoué, Poitevin-Peitavi (2), ancien professeur de belles lettres dans un collège du bas Languedoc, qui venait lui aussi de sortir de prison, fut alors le conseil et l'appui de l'aïeule et des enfants. Esprit très littéraire, Mainteneur à l'Académie des Jeux Floraux depuis 1785, plus tard Secrétaire perpétuel de la docte compagnie, il donna aux deux frères une haute et solide culture intellectuelle.

Après douze années passées en Espagne, la com-

tesse de Rességuier rentra à Toulouse pour s'éteindre bientôt après, le 6 mai 1803, à peine âgée de trente-six ans. Le comte de Rességuier, réfugié depuis longtemps à Paris, y était mort mystérieusement, le 1er septembre 1801, à quarante-six ans. Ses fils, qui l'ignoraient pour ainsi dire et ne l'avaient pas revu, passèrent leur adolescence dans la vieille demeure familiale triste et morose.

En 1806, aux approches de ses seize ans, Jules de Rességuier, fidèle à la carrière à laquelle le destinait le titre de chevalier de Malte de minorité qui lui avait été donné à sa naissance, enivré par les triomphes des armées de Napoléon, entre à l'Ecole militaire de Fontainebleau, d'où il sort sous-lieutenant. Il fait les campagnes d'Allemagne et de Pologne de 1807 (3), d'Espagne de 1809. Au retour de cette dernière, épuisé et malade, il quitte le service et retourne à Toulouse. Cinq ans plus tard, en 1815, complètement rétabli, il épouse Mlle de Mac-Mahon, élevée par Mme Campan dans la maison d'éducation fondée par cette femme distinguée à Saint-Germain-en-Laye, sur le modèle, autant que le permettaient les circonstances, de la célèbre institution de Saint-Cyr, créée par Mme de Maintenon. Le comte de Res-

séguier avait été lié avec Mme de Mac-Mahon et avait connu la jeune fille destinée à devenir la femme de son second fils.

Jules de Rességuier commence alors à écrire — il serait plus juste de dire qu'il avait déjà commencé au bivouac — il se lie à Toulouse avec Alexandre Guiraud et Alexandre Soumet, les deux Alexandre languedociens, comme les nomme Gaspard de Pons (4). Le 26 juin 1826, il est élu Mainteneur des Jeux-Floraux, où il occupe le trente-troisième fauteuil ; le 23 août de la même année, il prononce son discours de réception.

L'Académie des Jeux Floraux, cette noble et respectable institution méridionale, continuation de la *Très Gaie Compagnie des Sept Troubadours* de 1323, reconstituée en 1694, ce qui lui donne depuis lors plus de deux siècles d'existence, jouit d'une très réelle et très légitime importance. Son moment le plus brillant, sa phase la plus éclatante, semble jusqu'à présent avoir été le premier quart du XIXe siècle. Vers 1820, c'était, pour un écrivain, aussi flatteur de recevoir la couronne de Clémence Isaure que d'être proclamé lauréat par l'Académie française. « On pouvait se consoler, » a écrit E. Biré (5),

« de ne pas être vainqueur au palais Mazarin pour peu que l'on triomphât à Toulouse. »

Il faut ajouter que, n'imposant pas un sujet, laissant les concurrents traiter celui qui leur convenait le mieux, les Jeux Floraux eurent à maintes reprises l'occasion de récompenser des ouvrages supérieurs aux poèmes couronnés sous la coupole de l'Institut.

L'Académie de Clémence Isaure met Jules de Rességuier en rapport avec Victor Hugo et nombre d'écrivains qui devaient former les cohortes romantiques; elle décide, pour ainsi dire, de sa vie littéraire. Jules de Rességuier servit d'intermédiaire entre les Jeux Floraux et ses amis partis pour Paris, qui le mirent en correspondance avec d'autres poètes. Si Millevoye, Chênedollé et même Alexandre Soumet sont lauréats chez Clémence Isaure avant qu'il ne fasse partie de la maison, Eugène et Victor Hugo, Alexandre Guiraud, A. de Saint-Valry, Amédée Pommier, Evariste Boulay-Paty, Durangel, Gaspard de Pons, Joseph Rocher, Mme Tastu, ne triomphent qu'après sa nomination de Mainteneur. S'il n'augmente par sa présence que d'une voix la majorité qui fait obtenir à ceux-ci les ama-

rantes, les églantines, les violettes et les soucis d'or et d'argent, il n'en demeure pas moins vrai que c'est grâce à ses exhortations et à ses conseils qu'ils prennent part aux lices et aux concours toulousains. Il célèbre d'ailleurs lui-même ces nouvelles recrues dans son *Eloge de Clémence Isaure*, prononcé en pleine Académie, le 23 août 1819 :

Ils y sont tous venus ; ils y viennent encore !
L'œil fixé sur les fleurs qui brillent dans ta main,
Du beau pays où l'on t'adore
Les poëtes rêveurs prennent tous le chemin.

Il y glorifie, en particulier, le plus jeune de ces jeunes athlètes, celui destiné aux plus hautes destinées, Victor Hugo, couronné, l'année même, pour son poëme lyrique du *Rétablissement de la statue d'Henri IV :*

Il vint, ce jeune Hugo, s'essayer à combattre
Sous ton poétique drapeau ;
Et couvrit d'un laurier la tombe d'Henri-Quatre
Non loin de son royal berceau.

Il n'oublie pas Mme Tastu, qui avait remporté le prix de l'ode avec une pièce intitulée : *l'Etoile de la lyre :*

Puis une de tes sœurs, en écartant ses voiles,
Courba son jeune front sur ton plus beau laurier;
C'est elle qui, la nuit et parmi les étoiles,
Avait vu sa lyre briller.

Sollicité par ses amis, poussé par ses tendances, ses goûts, Jules de Rességuier hésitait cependant à quitter Toulouse pour aller se fixer à Paris où tout l'attirait et l'appelait, quand un événement vint, pour ainsi dire, lui en faire une obligation. Les années précédentes, il avait rencontré aux eaux de Bagnères-de-Bigorre le comte Ch. de Peyronnet, et « dans cette vie qui associe pour quelque temps des existences séparées avant, séparées après, la rencontre était devenue une liaison de tous les jours, la liaison, une amitié de toute la vie (6) ».

Devenu ministre de la Justice, Peyronnet offrit à Jules de Rességuier une place d'Auditeur au Conseil d'Etat que celui-ci ne put faire autrement que d'accepter et qui, bientôt après, le fit monter à la situation de maître des requêtes.

Dès son arrivée à Paris, à peine installé, Jules de Rességuier, comme l'a écrit Ch. Nodier à propos de leur ami commun Emile Deschamps, tint dans le monde cette situation qu'on aime à voir bien

occupée, de l'homme de lettres et de l'homme du monde fondus en une seule personne. Plein d'esprit, de goût, de raison sûre et fine, d'un atticisme mondain accompli, il se montra toujours le gentilhomme d'une élégance de manières et d'une correction de tenue irréprochables.

Il est inutile de dire qu'il n'eut rien de commun avec les *Jeunes-France* célébrés par Th. Gautier. S'il assista à la première d'*Hernani*, s'il y témoigna hautement son admiration pour l'auteur, il ne s'y fit remarquer ni par l'étrangeté du costume, ni par des apostrophes violentes et déplacées. Ce serait d'ailleurs une profonde erreur de croire que tous les partisans et amis de Victor Hugo portassent de longs cheveux, des barbes truculentes et des gilets à la Robespierre, que tous ressemblassent de loin ou de près à Petrus Borel ou à Jehan Duseigneur.

Jules de Rességuier eut à Paris un salon littéraire, qui précéda de pas mal d'années non seulement les premières réunions de Victor Hugo rue Notre-Dame-des-Champs et par conséquent celles de la place Royale, qui datent de 1829, mais même les après-midi de l'Arsenal présidées en 1824 par Charles Nodier. Le poète languedocien reçut d'a-

bord, rue du Helder, ensuite, rue Taitbout. Ce cénacle de l'aube romantique se tenait le samedi.

Si Jules de Rességuier recevait volontiers, si ses réunions étaient haut prisées, il n'était pas moins bien accueilli dans les salons parisiens les plus fermés, les plus exclusifs. On le voyait, ce qui va de soi, chez son cousin le vicomte de Panat (7); chez l'académicien Michaud, le comte de Ségur, le comte de Narbonne; chez M[mes] de Raigecourt, de Saint-Aulaire, de Montcalm; on le rencontrait chez la duchesse de Broglie, salon très mondain, très élégant où la noblesse et la littérature se coudoyaient. La fille de la duchesse de Duras, — l'auteur d'*Ourika* et d'*Edouard*, — la duchesse de Rauzan, tenait tout particulièrement à sa présence à ses soirées qui, écrit Ed. Legouvé, dans ses *Soixante ans de souvenirs*, servaient « de rendez-vous à trois sortes de monde. Un arrière-ban de duchesses douairières, de vieilles marquises donnaient à sa société un fond de gravité et de sérieux. »

« M. de Rességuier était le type du vrai gentilhomme », dit M. G. du Gabé (8), qui succéda à notre poète à l'Académie des Jeux Floraux; « il portait son titre et son nom sans raideur et sans morgue, avec

l'aisance et la simplicité d'un légitime possesseur. Son urbanité était parfaite, sa politesse exquise. Il avait pour tous une bienveillance sans égale, qui répandait autour de lui, dans ses discours comme dans ses actions, un charme indicible; au lieu d'être importune, sa supériorité le faisait aimer davantage, tant il mettait d'application à ne pas la faire sentir. » Gentilhomme — ce qualificatif revient sans cesse à la pensée quand il s'agit de lui — il l'était au suprême degré; sans être beau dans l'acception absolue du mot, élégant, fin, l'allure quelque peu hautaine et dédaigneuse, Jules de Rességuier était charmant. Nous en avons pour garants les dires de ceux qui l'ont connu et aussi ses portraits. Son impeccable tenue de dandy s'alliait au laisser-aller de l'homme de bonne maison. Le front ample et large, les yeux doux et spirituels un peu à fleur de tête, le nez légèrement retroussé, la bouche bien dessinée aux lèvres rouges, le visage ovale encadré dans une ample chevelure noire relevée sur le front et ramenée en bandeaux ondulés sur les tempes, les joues ombragées de soyeux favoris coupés à la hauteur du menton, lui constituaient un aspect des plus aristocratiques.

Jules de Rességuier homme d'esprit par excellence, véritable petit-neveu de Rivarol, « n'avait pas moins de verve dans un magasin où il achetait ses gants que dans le salon où il lisait ses vers ». Mais toujours bienveillant, ses réparties piquaient et n'enfonçaient pas. Il se gardait bien de blesser et, pour ses mots flatteurs, même quand on n'osait en accepter le fond, ils plaisaient par leur forme délicate et charmante.

En veut-on quelques exemples ?

Un jour, après sa nomination d'Auditeur au Conseil d'Etat, sur l'observation d'un huissier lui faisant remarquer qu'on ne fume pas dans les salles de ce tribunal suprême, il se contente de répliquer, non sans une certaine ironie, convenons-en, son éternelle cigarette aux lèvres et en souriant : « Mais vous voyez bien que si ,mon ami. » Le lendemain de la représentation de *Ruy Blas*, il envoie à choisir à Victor Hugo les variantes que voici à la fameuse lettre de Charles II à Marie de Neubourg :

Il ne fait pas grand vent, le temps est des plus beaux
Et nous avons tué deux superbes pourceaux.

Le temps est froid et sec, on porte des manchons
Et nous avons tué deux énormes cochons.

Nous n'avons pas chassé les cerfs du duc d'York
Mais nous avons tué, chez nous, un fameux porc.

Tout cela n'est que plaisanterie sans malice ni méchanceté, n'entraînant pas à conséquences.

Ecoutons ce que narre de Jules de Rességuier, un journaliste des premières années du Gouvernement de Juillet qui l'a fréquenté :

Jules de Rességuier avec ses mœurs, son caractère artiste et son cœur de poète, a, comme sa muse, un cachet d'originalité qui frappe d'abord ; je ne sais quelle individualité qui fait qu'on se ressouvient de sa personne aussi vivement et aussi longtemps que de ses vers...... Entrez le matin chez Jules de Rességuier, vous ne voyez ni bureau, ni écritoire; pas un livre, pas un manuscrit, si ce n'est que quelques vers d'amis ; mais des statuettes, de la musique, des fleurs, des aquarelles sur tous les meubles, dont aucun n'est à sa place, dans un désordre lyrique. Il n'était pas seul déjà, il causait de mille choses ; il va causer de mille autres avec vous ; il rit, il pétille de saillies ou d'éloquence ; vous sortez, quelqu'un vous succède ; il recommencera. Au milieu du jour, vous le rencontrez en cabriolet, les guides à la main et un cigare du Brésil à la bouche ; il descend dans vingt magasins, pleins de monde ; n'est étranger à rien ni à personne ; il salue, cherche, choisit, répond ; puis il revient dîner en famille, famille charmante, raconte

sa journée sans se préparer jamais pour la soirée. Il la passera peut-être chez lui avec l'élite de tous les talents, peut-être au spectacle, dans une loge bien peuplée ; peut-être au bal, où il restera trois minutes et dira trois paroles ; ce sera sans doute dans quelque divine intimité de table ronde où l'on pense tout haut, où l'on parle tout bas... Mais quelque part que ce soit, Jules de Rességuier aura été brillant, tendre, tout à tous.....

Ah ça ! quand travaille-t-il ? où donc fait-il ses vers ? Il ne travaille jamais et travaille toujours ; il fait ses vers en vous parlant, en conduisant son tilbury, en bouleversant dans les magasins, en regardant le ballet ou le bal.....

La Révolution de 1830, qui éclata comme un coup de foudre, surprit et navra Jules de Rességuier. Sans penser un seul instant à lui, dès qu'il sut son ami et protecteur, le comte Ch. de Peyronnet emprisonné au donjon de Vincennes, il courut l'embrasser. Rassuré sur la vie du vieux roi Charles X, qui, après de douloureuses péripéties, finit par s'embarquer avec la famille royale pour l'Angleterre, il prit le chemin des Pyrénées, y séjourna quelque temps, puis revint à Paris où mille raisons le rappelaient. De Paris il se rendait à Ham, aussi souvent que possible, c'est-à-dire toutes les fois qu'il en obte-

nait l'autorisation, apporter la consolation de sa présence aux prisonniers de la sombre forteresse. C'est à la fin d'une de ces visites, faite un jour, renouvelée le lendemain, à son cher Peyronnet, que celui-ci lui fit cette charmante remarque : « Avouez que, depuis deux jours, je ne suis guère prisonnier. »

A tout propos, dans ses poésies, Jules de Rességuier parle de cet ami si tendrement aimé :

. . . .

Je lui cachai ces vers tandis que son image
Etait ainsi que lui placée au premier rang ;
Mais aujourd'hui qu'il est malheureux et plus grand,
A son adversité j'adresse cet hommage.
Il le recevra pur dans sa noble prison,
Entre ces murs portant la voûte étroite et noire,
Où son regard captif peut manquer d'horizon,
Mais d'où son nom plus beau s'élance vers l'histoire.

Et ailleurs :

Oh ! mon cher prisonnier, vive la liberté !
Oh ! mon cher grand seigneur, vive l'égalité !
L'égalité d'humeur, dans les plus grandes peines,
La liberté d'esprit sous les plus lourdes chaînes.

. . . .

Il est inutile d'ajouter que Jules de Rességuier,

fidèle aux Bourbons, refusa, malgré les ouvertures qui lui furent faites, de servir le Gouvernement de Louis-Philippe.

Il continua néanmoins quelques années encore à habiter Paris ; mais il n'y fut plus exclusivement que l'homme du monde et l'homme de lettres. Sa maison resta un centre littéraire.

« M. et Mme de Rességuier », écrit A. de Falloux, « avaient un salon très littéraire et ils n'étaient pas de simples maîtres de maison. On recherchait dans Mme de Rességuier un jugement très sûr, qui rendait discrètement ses arrêts sous une forme toujours ingénieuse. M. de Rességuier ne disait ses vers que quand on lui demandait et il les disait très bien... M. de Lamartine et M. Victor Hugo n'apparaissaient que de temps en temps dans ce salon où on leur offrait affection et admiration ; mais ils exigeaient déjà l'idolâtrie. J'ai vu, là, dans l'intimité, quelques hommes distingués qui étaient de véritables amis : Alexandre Guiraud, que *les Macchabées* ont porté à l'Académie et que *le Petit Savoyard* protégera peut-être mieux devant la postérité ; Alexandre Soumet dont on aura peut-être oublié la *Jeanne d'Arc* quand on se souviendra de *la Pauvre Fille* ; M. de

Beauchesne, l'émouvant historien de Louis XVII, et surtout M. Emile Deschamps, que la renommée eût mieux traité, s'il s'en fût montré plus soucieux... Ma première et, je dois l'avouer, mon unique école littéraire, fut la maison de M. de Rességuier. » Bien d'autres noms doivent être ajoutés à ceux cités par A. de Falloux. Dans la première édition du second recueil de poésies de Jules de Rességuier, *les Prismes Poétiques*, se trouve, au milieu du volume, une pièce de vers de quatre pieds, reléguée dans la seconde édition en appendice, imprimée comme presque à regret, en petits caractères, et peut-être à juste raison, car Jules de Rességuier ne jongle pas comme Victor Hugo, avec les mots et les mètres rares. Dans ce morceau, d'une longueur excessive, l'auteur énumère les habitués de sa demeure, pour un certain nombre d'entre eux, les mêmes que ceux qui fréquentaient déjà chez lui, rue du Helder. Leurs noms s'y rencontrent et s'y entrechoquent avec les noms de nouveaux venus dans un pêle-mêle étrange, dans une sorte de promiscuité désordonnée ; les écrivains les plus célèbres, les plus grands du XIXe siècle, y paraissent à côté d'hommes de lettres bien oubliés aujourd'hui et

dont certains même sont pour ainsi dire complètement inconnus (9).

Faut-il en faire l'énumération ? Ce sont Emile et Antony Deschamps, Beauchesne, Ch. Nodier, Peyronnet, Lamartine, Sainte-Beuve, Belmontet, Saint-Félix, Gaspard de Pons, Mennechet, Roger, Brifaut, Berryer, Alf. Nettement, Jules Janin, Eug. Sue, Saintine, Méry, Fréd. Soulié, Alex. Dumas, Delavigne, Scribe, Ancelot, d'Arlincourt, J. de Croze, Walsh, du Fougerais, Toulze, Barbot, Fr. Lacombe, Saint-André, Nugent, Boulay-Paty, Goût-Desmartres, Méliot, Turquety, Julvécourt, Blaze de Bury, Roger de Beauvoir, Ch. de la Bouillerie, Falloux, Ferrière, Aug. Barbier, Brizeux, Alfred de Vigny, Alex. Guiraud, Alex. Soumet et sa fille.

Comme le sage qu'il était, l'éducation de ses trois enfants, Paul, Albert et Charles, achevée depuis longtemps, les aînés même mariés, peut-être aussi quelque peu désillusionné de la tournure qu'avaient prise les événements politiques et de plus attristé de l'attitude de certains de ses amis littéraires, particulièrement du plus en vue de tous, Jules de Rességuier quitta Paris en 1842, pour retourner dans sa province qui avait toujours conservé une grande

part dans ses affections. Ainsi qu'Alfred de Vigny, qui s'était enfermé dans sa tour d'ivoire, il se retira loin du *profanum vulgus*, dans sa familiale maison de Sauveterre, d'où il écrit :

De mon père en pleurant je reçus l'héritage ;
Le château séculaire entra dans mon partage.
Il appuyait là-haut, dans les flancs du rocher,
Son imprenable base au niveau du clocher ;
Et de ses quatre tours, quand j'ai vu la dernière
S'incliner de vieillesse et tomber pierre à pierre,
J'ai choisi, pour bâtir ma nouvelle maison,
Ce côteau d'où l'on voit comme un double horizon,
L'un étroit, l'autre immense ; on admire et l'on prie ;
On demeure muet en extase ! ou l'on crie
Qu'avec un grand secret de prédilection
Dieu partagea ce point de la création.

Dans ce château qu'il célèbre à tout instant dans ses vers, bien souvent ainsi que *Stello* il dut se répéter que la solitude est sainte. Mais cette solitude ne l'empêcha pas de s'intéresser à ce qui se passait loin de ses montagnes. Il n'entendait pas pour cela oublier Paris, il interrogeait les rares amis qui venaient le surprendre dans sa retraite ; il écrivait et recevait des réponses qui le tenaient au courant des questions littéraires toujours passionnantes pour lui. Ses correspondants, plus ou moins

fréquents, néanmoins fidèles, restaient Emile Deschamps, A. de Saint-Valry, Gaspard de Pons, Lamothe-Langon, A. de Falloux, le Père Lacordaire, l'évêque d'Evreux, Mgr Olivier. Voici une lettre adressée par lui à ce prélat, un peu après la Révolution de 1848, qui dit ses regrets, ses consolations et aussi ses opinions politiques, restées celles de sa jeunesse.

Monseigneur,

Vous dites que je vous oublie : dites-le puisque vous le dites à merveille, mais ne le croyez pas. Je conserve de vous et de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre éloquence, un souvenir ineffaçable, et j'ose déclarer que je mérite en ce genre un premier prix de mémoire.

Je pense à vous et je ne vous écris pas ; je n'aime pas la campagne et je l'habite ; j'aime Paris et je n'y vais plus (ce qu'on veut et ce qu'on ne peut pas, c'est mon histoire et celle de beaucoup d'autres..., ne nous plaignons pas.) Quant à la République, oh ! franchement je la déteste, et je décréterais volontiers la déchéance de l'Assemblée Nationale pour ne savoir nous donner ni un roi ni un empereur. Un chapeau ou un bonnet ne me suffisent pas pour mon pays, je lui voudrais une couronne. Je demande tous les jours, pour la France, dans ma prière, de la dignité, de la prospérité, de l'honneur et du bonheur, c'est-à-dire, un despote.

Avec tous ces mécomptes, Monseigneur, avec un estomac misérable et un cerveau plus malade encore, je suis, je vous l'avoue, plus heureux que je ne l'ai été de ma vie ; c'est que ma chère excellente femme est là, contente des contentements qu'elle donne à ce qui l'entoure, bonne pour tous et mille fois meilleure pour moi. C'est la satisfaction de quelques devoirs remplis et l'espoir d'obtenir la miséricorde de Dieu par le sacrifice de quelques-uns de mes goûts.

Les médecins m'ordonnent d'aller à Bagnères-de-Bigorre et notre vieil ami le vicomte de Castelbajac m'y appelle. Il a, je crois, envie que nous parlions de vous ensemble et je suis très disposé à satisfaire sa charmante fantaisie. Je pars dans deux jours ; j'y serai tout le mois d'août. Je voudrais, remarquez comme je suis mauvais, je voudrais que vous eussiez un petit rhumatisme du petit doigt de la main gauche, qui vous forçât à venir prendre en même temps les mêmes eaux. Elles me feront du bien, dit-on ; elles m'en feraient, bien sûr, si vos saintes occupations vous permettaient de m'y adresser quatre demi-paroles. Je n'ai pas hésité à vous donner tous ces détails, parce que je sais que vous êtes plein de bonté, d'indulgence et d'amitié pour moi. Vous voyez, Monseigneur, que je ne vous ai pas du tout oublié.

Et je suis votre ami, votre serviteur et votre fils avec la plus profonde affection et le respect le plus dévoué.

JULES DE RESSÉGUIER.

De son domaine de Sauveterre placé comme

une sorte de sentinelle détachée, en face « de cette longue et superbe chaîne des Pyrénées qui forme l'isthme crénelée de la péninsule..., de ces pyramides bleues chargées de neige, de forêts et de gazons », ainsi que l'a écrit son ami Alfred de Vigny, Jules de Rességuier se rendait fréquemment à Toulouse — il y passait d'ordinaire les mois les plus rigoureux de l'hiver — où il contribua grandement alors à répandre et à accroître la tradition et le goût de la poésie. Il occupa de nouveau à l'Académie de Clémence Isaure ce fauteuil de Mainteneur dont il était titulaire depuis trente ans, se souvenant qu'il avait triomphé jadis aux Jeux Floraux à côté de ses compagnons d'armes, les amis de sa belle jeunesse, Victor Hugo, Soumet et tant d'autres que nous avons déjà énumérés à plusieurs reprises.

Pour la dernière fois, en 1862, quelques mois avant sa mort, à la grande joie de ses confrères, il y dit les délicieuses et fines strophes : *la Nouvelle Maison*, un des plus charmants morceaux sortis de sa plume, son véritable chant du cygne.

Il était devenu non pas indifférent, mais quelque peu sceptique aux bruits affaiblis qui lui arrivaient

de Paris où, plus d'un demi-siècle auparavant, il avait tenu un rôle important, occupé une place enviable.

Les relations de ses derniers jours,ce furent ses parents et voisins de campagne résidant à quelques lieues de son château de Sauveterre : ses neveux Rességuier, les d'Aguilar, de Panat, de Castelbajac, de Malaret, de Montbel, de Pins, de Belcastel, de Voisins de Lavernière, de Limairac, de Tauriac, etc.

Jules de Rességuier s'éteignit, le 7 septembre 1862, à l'âge de soixante-treize ans, entouré des siens. La mort ne le surprit pas, il la vit venir et l'accueillit en sage et en chrétien. Sa femme,la compagne fidèle de sa vie, qui avait partagé ses joies et ses douleurs, lui ferma les yeux.

Jules de Rességuier repose dans la crypte d'une petite chapelle érigée à un bout du cimetière de Sauveterre, à quelques mètres au-dessus de l'humble église de son village, où il avait l'habitude d'aller prier. Mme de Rességuier, qui porta si dignement son nom, a été, quelques années plus tard, le rejoindre dans son dernier asile.

L'ŒUVRE

Jules de Rességuier fait partie de ce groupe de méridionaux nés sur les bords de la Garonne ou de ses affluents qui, au début de la Restauration, vinrent à Paris conquérir de haute main les plus brillantes situations. Les Guiraud, Soumet, Peyronnet, Rémusat, Decazes, Montbel, Castelbajac, en sont la preuve.

Jules de Rességuier appartient aux temps héroïques du romantisme ; avec Ulric Guttinguer, né trois ans avant lui, en 1785, il est un des aînés de cette rénovation littéraire.

Tous deux remplissent le rôle de précurseurs, alors que nombre d'autres ne voient le jour qu'à l'aurore du xixe siècle et que leur chef Victor Hugo naît seulement en 1802. Notre languedocien est un de ces hommes rares, au goût précieux et délicat, qui ont servi de transition entre l'ancien régime

poétique et le nouveau. D'autres eurent plus de souffle, plus de puissance, aucun n'eut meilleure volonté, plus de droiture et d'honnêteté. Il n'a pas d'emblée trouvé la formule nouvelle, il l'a seulement entrevue.

Néanmoins, dès ses premières élégies, il a la tournure moderne, le relief, il sent l'insuffisance des vieux moules émoussés qu'il laisse au rancart, témoignant, malgré tout, d'un peu de laisser-aller et d'indécision. Son admiration pour l'auteur du *Petit Savoyard* y est bien pour quelque chose.

> Poète et créateur, ce n'est qu'un et vous êtes,
> Alexandre Guiraud, un de nos grands poètes.

écrit-il naïvement.

Son erreur est celle de la plupart de ses contemporains. Le genre troubadour de l'auteur des *Macchabées* l'a jusqu'à un certain point conquis ; il n'a pas toujours échappé à son influence, Victor Hugo pas davantage d'ailleurs.

Si Jules de Rességuier n'est pas une étoile éclatante du firmament romantique, mais une simple nébuleuse de la voie lactée du ciel de 1830, il mérite néanmoins de tenir un rang distingué dans la phalange des poètes de l'époque de la Restauration.

Si son inspiration est simple, ses conceptions parfois monotones, son horizon borné, son analyse sentimentale, il n'en a pas moins rempli un rôle utile. Comme l'a dit Sainte-Beuve, à propos de Joseph Delorme : « Il a apporté sa pierre toute taillée au seuil du temple et peut-être sur cette pierre, dans les jours à venir, relira-t-on quelque fois son nom. » S'il n'atteint pas les cimes ardues, s'il ne vole pas d'ordinaire dans les régions inexplorées, s'il aime à s'abriter à mi-côte sur les pentes modérées, il reste toujours élégant, pur, gracieux. Les siens, la famille, l'étude, l'amitié, la méditation religieuse circonscrivent l'horizon de sa Muse. Il n'emprunte guère aux sources étrangères, tout au plus quelques motifs au *Romancero*, l'*Iliade* de 1830. Son luth léger, doucement teinté, ne laisse entendre d'ordinaire que des chants mollement cadencés et facilement éclos.

Si, l'un des premiers, Jules de Rességuier a sonné de l'oliphant de Roland, c'est à mezzo-voce ; d'autres après lui ont repris le cor du neveu de Charlemagne, en enflant les joues, et l'ont fait entendre de plus loin.

Il ne faudrait pas, cependant, croire qu'il n'ait

eu des moments de haute et noble envolée. Quel est le poète de la pléiade qui n'eût été fier d'avoir écrit l'ode signée de lui dont voici la dernière strophe ?

> La gloire est à Bouvines ainsi qu'à Marengo,
> Immortalisez-vous par une ode superbe,
> N'importe après cela qu'on se nomme Malherbe
> Jean-Baptiste ou Victor Hugo !

Il faut convenir que d'ordinaire sa forme est plus voilée, plus vague, ses couleurs, pâles et estompées, ses vers d'un rythme trop faible. Plus épris du sentiment que de la facture, Jules de Rességuier procède plutôt de Lamartine que de Victor Hugo. Ce dernier n'ayant écrit que ses premières odes, quand parut le premier recueil de Jules de Rességuier, n'avait pu encore éblouir le monde littéraire par la puissance de forme et d'expression des *Nouvelles Odes* et des *Orientales*.

Il faut cependant reconnaître que Victor Hugo a trop abusé de l'ambiance de l'atmosphère poétique de son temps. Sa puissante et jalouse personnalité a dévoré toutes celles qui l'ont immédiatement précédée ou suivie. Habile et retors manieur d'hommes, il trouva moyen d'annihiler ou d'évincer

ceux qui, sans lui porter réellement ombrage, pouvaient détourner à leur profit quelques parcelles de gloire. Ce magnifique essor lyrique qui précéda 1830 d'une dizaine d'années, il en usa fort habilement et la fougue qu'il témoigna ne fut jamais chez lui qu'un procédé, qu'un moyen. Toujours et avant tout, le mot n'existait pas encore, Victor Hugo fut un arriviste.

La voie où se lancèrent les troupes rénovatrices n'a pas été tracée par lui, il a déblayé le chemin qui jusqu'alors n'était qu'un large sentier.

Le véritable initiateur de la poésie romantique n'est pas Victor Hugo, quoi qu'on en ait dit, quoi qu'il ait fait dire de tous côtés ; mais bien André Chénier. Les premières lueurs de ce renouveau, en dehors du volume de Lamartine, datent de 1819, époque à laquelle H.-T. de La touche fit paraître la première édition des *Poésies d'André Chénier*. Ces vers, si purs, si nobles, fils de l'Hellade, dégoûtèrent à jamais de l'aridité de la versification descriptive sans couleur, sans éclat ni vérité, de Delille et des versificateurs de son école ; la nouveauté de leur coupe, la diversité de leurs peintures, la hardiesse de leurs enjambements, l'éclat de leur facture enlevèrent

la presque unanimité des suffrages et surexcitèrent un enthousiasme pour ainsi dire universel. C'en fut fait à jamais des vieux tropes caducs, des antiques images déformées par l'usage, par l'imitation constante et routinière, chères à Bertin, Dorat, Bernis, au chevalier de Parny, à l'*Almanach des Muses.*

Au moment où Jules de Rességuier entra dans l'arène littéraire, toute la jeune école, à quelques exceptions près, était catholique. Qui le fut plus d'ailleurs que Victor Hugo, dont Lamennais était alors le confesseur et qui, avec son frère Abel, faisait partie de la *Société des Bonnes Lettres* créée en 1821 ? Ch. Loyson, Guéneau de Mussy, Ballanche, Molé, Pasquier, Ambroise Rendu, Royer-Collard, ces derniers quelque peu gallicans, pour ne pas dire jansénistes, Alex. Guiraud, Alex. Soumet, Lamartine, tous témoignent dans leurs œuvres de leurs sentiments de foi. Jules de Rességuier resta toute sa vie fidèle aux convictions de sa jeunesse. Ses rapports avec l'abbé Olivier, curé de Saint-Roch et plus tard évêque d'Evreux, avec Mgr Dupanloup, le P. Lacordaire, Silvio Pellico, Montalembert, A. de Falloux, le montrent chrétien humble et convaincu.

Les premières pièces de vers de Jules de Rességuier parurent dans les recueils des Jeux Floraux. En 1817, on y trouve : *les Regrets d'un jeune guerrier* ; en 1819, *Glorvina* et *la Mort d'une jeune fille de village* ; en 1822, *la Dernière espérance*, *le Pèlerin* et *la Consolation d'une mère*.

La plupart de ces petits poèmes reparurent à côté d'autres inédits, à partir de 1824, dans *la Muse Française* et *les Annales de la Littérature et des Arts*. Jules de Rességuier fut un des collaborateurs assidus de ces deux revues, avec Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Alex. Soumet, Alex. Guiraud, Emile et Antony Deschamps, Ch. Nodier, Mmes Desbordes-Valmore, Tastu, etc. En 1827, il fait un choix parmi ses poésies parues dans ces recueils et *l'Almanach des Dames* et, avec l'appoint d'un certain nombre d'autres, imprimées à part, ou conservées en portefeuille, il forme un volume intitulé *Tableaux Poétiques* (10), comprenant quarante pièces, la plupart en vers de douze pieds ; certaines écrites à l'occasion d'actualités, d'événements du jour. Toutes sont précédées d'une épigraphe — était-il possible à cette date qu'il en fût autrement ? — Ces épigraphes, vers ou prose, sont

empruntées à Lamartine, Soumet, Guiraud, E. Deschamps, Chateaubriand, Ch. Nodier, H. de Latouche, Pichald, Victor Hugo, G. de Pons, Ancelot, Jules Lefèvre, Brifaut, Marchangy, Millevoie, Mennechet, Alfred de Vigny, Forbin, Mmes de Stael, Desbordes-Valmore, Krudner, Sophie et Delphine Gay, Genlis et même certaines, qui le croirait, à Boileau, Racine et Delille. La presse accueillit les *Tableaux Poétiques* avec une faveur marquée. *La Quotidienne*, dans son numéro du 6 février 1828, leur consacre un article des plus élogieux, assurant que la plupart des pièces du recueil peuvent soutenir la comparaison avec les productions les plus distinguées de l'époque ; elle loue leur facture excellente, le pittoresque de ses tours, la plénitude des rimes, la période harmonique et le mouvement qui font le poète, ainsi que la correction grammaticale, et l'enchaînement logique des pensées qui constituent l'écrivain. *Le Corsaire* n'est pas moins louangeur et, le 5 février 1828, se félicite de rencontrer un poète qui, tout romantique qu'il est, charme et intéresse, sans avoir recours à cette cattologie mélancolique, à cette phraséologie sépulcrale qui ont discrédité la poésie... *Les Tableaux Poétiques*, affirme

t-il, « assurent à M. le comte de Rességuier une place très honorable sur notre Parnasse moderne ». *L'Album national* — 24 janvier 1829 — et *les Débats* sont aussi aimables dans leurs appréciations. *L'Echo du Midi* — 19 janvier 1829 — s'enthousiasme « pour cette charmante production d'un de ses plus aimables compatriotes. « Les succès de M. de Rességuier auxquels nous applaudissons avec tant de plaisir », écrit ce journal toulousain , « ne sauraient nous laisser indifférents... Sa gloire sera aussi la nôtre, l'Académie des Jeux Floraux s'associera à ses triomphes, glorieuse d'avoir la première, par ses récompenses, signalé le mérite naissant du jeune poète. »

Le succès du volume fut réel, puisque l'année suivante, en 1829, il en était à sa quatrième édition et que les journaux continuaient leur concert d'éloges.

Les Tableaux Poétiques ont précédé d'un an *les Orientales ;* ils ne peuvent donc — nous le répétons — être une imitation de l'œuvre du chef de l'école romantique. Les morceaux qui composent ce volume témoignent d'une note personnelle et mélancolique, pleine de jeunesse et de fraîcheur; ils sont

bien l'expression des sentiments de l'auteur. Sa versification y est facile, aisée, parfois même un peu trop abandonnée, presque négligée, mais toujours elle coule de source, source au mince filet, clair et ténu.

Citons une des meilleures pièces du recueil :

LA PROMENADE DU SOIR.

Quand la nuit, dans les airs, laissait tomber ses voiles,
Nous allions, au lever des premières étoiles,
Confier des secrets que nous taisions au jour :
Comme on cache le crime il faut cacher l'amour !

A ces astres brillants, pour nous inaccessibles,
Nous demandions des biens ici-bas impossibles ;
Et nos cœurs s'élançaient, d'un mouvement égal,
Du monde des objets, dans un monde idéal.

La lune qui montait, faible encore et charmante,
Attirait les regards de ma timide amante ;
Et mon amour, pour elle, était représenté,
Par l'image du ciel et de l'immensité.

Quand les esprits de l'air parcouraient leur royaume
Je cherchais le plus beau, le plus léger fantôme ;
Je lui donnais ses traits, je lui donnais son nom,
Je la voyais courir sur les lys du vallon ;
On eût dit sa jeune ombre errant dans l'Elysée,
A travers ses cheveux, tombant dans la rosée,
De ses moindres regards, j'implorais les faveurs ;
Et je la contemplais ; et sur ses traits rêveurs,

Aux doux rayons du soir qui blanchissaient la terre,
Je voyais de son cœur le trouble et le mystère ;
Des larmes, dans ses yeux, que sa main essuyait,
Et son bras, en marchant, sur le mien s'appuyait.

Deux ans après *les Tableaux Poétiques*, Jules de Rességuier, en 1828, fait paraître un second volume de vers, *les Prismes Poétiques* (11), précédés d'une douzaine de lignes, en guise d'introduction.

« J'ai nommé mon premier livre de poésies : *Tableaux Poétiques* ; je nomme celui-ci : *les Prismes*. Chacun de ces titres rappelle les effets de la couleur ou de la lumière ; et cette sorte de fraternité indique les rapports qui existent entre les deux ouvrages.

« La poésie éclaire d'un jour nouveau les objets qui sont autour de nous et les sentiments qui sont en nous-mêmes. Elle colore tout ce qu'elle voit ; son œil est un prisme. Qu'elle soit faible ou forte, ce privilège lui appartient ; et les prismes peuvent être des diamants ou des morceaux de verre. »

Ce second recueil comprend soixante-douze pièces, à mètres variés, mais dans lesquelles ceux de douze pieds dominent ; un certain nombre sont

précédées de dédicaces, mais non plus d'épigraphes. Ces dédicaces portent les noms de S. A. R. Mademoiselle, de Mmes de Rességuier et de Girardin ; du baron de Sèze, de Victor Hugo, Lamartine, Reboul, E. Deschamps, Peyronnet, Beauchesne, du prince Elim Mestcherski, etc.

Les Prismes sont en progrès sur *les Tableaux Poétiques*. L'imitation n'a plus rien à y voir à part peut-être la pièce intitulée *Peppa*, qui se ressent de *l'Andalouse* d'Alfred de Musset, et quelques réminiscences du *Romancero* et des ballades allemandes. Jules de Rességuier dans *les Tableaux Poétiques* cherchait encore sa voie jusqu'à un certain point ; dans *les Prismes*, il l'a trouvée et, en pleine possession de lui-même, connaît ses forces et sait les employer. Il y exprime de nobles pensées, de généreux sentiments qu'il sème à profusion dans des pièces légères ou plutôt familières où sous l'enjouement il cache la tendresse, et y mêle un charme pénétrant.

Est-il rien de gracieux comme ce salut à son castel de Sauveterre?

Adieu, ma petite maison,
Près des rochers qui m'ont vu naître,
Où j'aimais tant à voir paraître

Le soleil d'or à ma fenêtre,
La neige blanche à l'horizon.

Adieu ma petite maison,
Où de mes vitres de Bohême
L'éclat luit comme un diadème ;
Où tout est prestige, où l'on aime
A la folie..... avec raison.

. . . .

Quel joli début que celui de *la Soirée* :

Il est des soirs du monde où la vie est bénie,
Des soirs où tout est fleurs, poésie, harmonie,
Quelques soirs dans l'hiver, vaporeux et si doux,
Qu'un matin de printemps en deviendrait jaloux.

. . . .

Ce sonnet *A mes enfants* n'est-il pas exquis ?

Mes enfants, votre tête a dépassé ma tête :
Pour voir vos fronts il faut que je lève les yeux.
Mes enfants, mes amours, mon orgueil et ma fête,
Voyez, vous grandissez, et moi je deviens vieux.

Je descends ; vous montez ; quand vous serez au faîte,
D'en bas j'écouterai vos chants mélodieux,
Je suis l'arbre d'hiver ployé par la tempête ;
Vous, la fleur du soleil qui regardez les cieux.

Vos vers sont pour mon cœur la voix de votre mère ;
Vous ne recherchez pas une gloire éphémère ;
Je triomphe à vous voir tous les jours triomphants ;

Et quand de l'urne d'or la fraîche poésie
Me verse la jeunesse avec son ambroisie,
Je me crois votre frère, alors, ô mes enfants !

Entre temps, chez Allardin, son éditeur ordinaire, Jules de Rességuier fit paraître un roman, *Almaria* (12), dont le succès fut immédiat et indéniable, puisque l'ouvrage eut trois éditions coup sur coup, sans parler d'une contrefaçon parue la même année à Bruxelles. *Les Prismes*, précédés des *Tableaux Poétiques*, avaient eu d'ailleurs le même sort.

Almaria, sœur cadette des *Aventures du Dernier Abencerage*, est écrit avec le soin que les poètes mettent à leur prose qui est encore de la poésie.

Le roman est précédé d'une préface dans laquelle l'auteur explique que « si les personnages sont d'invention, leurs passions sont réelles ». Nous croyons, pour notre part, que c'est justement la passion qui y manque le plus et avec elle la couleur locale, qu'ainsi que tous les écrivains de son époque Jules de Rességuier a cru y faire entrer. L'Espagne d'*Almaria* n'a absolument rien d'espagnol, pas plus que son Afrique n'a rien d'africain.

Analysons ce livre, bien oublié aujourd'hui. *Almaria* dont le nom n'est autre que celui de Maria, précédé de l'article arabe, al, est le dernier enfant d'un grand seigneur castillan, le duc d'Hermandarez,

qui, désespéré de la perte de deux fils, — ses seuls enfants mâles — projette, pour ne pas voir s'éteindre sa lignée, d'unir la fille qui lui reste avec un de ses parents éloignés, le jeune Fernand. Tout semble d'abord marcher en faveur de cette union : la belle Almaria témoigne une tendre sympathie à son cousin, mais, en même temps, déclare à ses parents que, par suite d'un vœu secret, elle doit aller s'ensevelir dans un cloître. Le duc et la duchesse d'Hermandarez essaient par tous les moyens possibles de la faire revenir sur cette décision, mais en vain. De guerre lasse, ils obtiennent de leur fille qu'elle se rendra auprès d'un saint ermite qui pourra peut-être, espèrent-ils, vaincre ses scrupules et la relever de son vœu : Un navire transporte Almaria auprès du vénérable solitaire dont la retraite se trouve dans un coin écarté des îles Baléares. Celui-ci décide, non sans peine, la jeune fille à accepter Fernand pour époux, mais le navire qui la ramène, assailli par une tempête, disparaît dans les flots. De désespoir d'avoir perdu sa fiancée, Fernand entre dans l'ordre de Malte. Almaria, sauvée contre toute espérance, par une felouque barbaresque, débarque à Tunis où, vendue au Bey, elle devient sa favorite et en a un

fils. Le duc d'Hermandarez et le nouveau chevalier de Malte finissent par apprendre son existence et le lieu de sa résidence. Ce dernier la délivre et la ramène en Espagne où elle entre définitivement dans un couvent, tandis que son libérateur prend la mer pour regagner le siège de son ordre et se mettre à la disposition de ses supérieurs.

Le reproche a faire à ce roman, c'est de manquer de fermeté et de naturel dans l'étude et le développement des caractères. Celui d'Almaria, il faut en convenir, semble étrange et peu naturel.

L'Entracte, dans son article consacré à *Almaria*, — 30 août 1835 — article des plus louangeurs, clôt son appréciation par cette réflexion qui ne manque pas de justesse :

« Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas donné à l'héroïne de son livre les qualités indispensables pour forcer la sympathie du lecteur ; car son roman, simple dans sa marche, bien que développé avec art, ne manque pas d'un certain intérêt ; et le style, constamment à la hauteur du sujet, révèle une plume exercée et une imagination poétique. »

Le meilleur de l'œuvre de Jules de Rességuier est peut-être encore le volume de ses poésies pos-

thumes, publié après sa mort par sa veuve et ses enfants, en 1864, à Toulouse, sous le titre de *Dernières Poésies* (13), dans lequel, comme l'a écrit si justement E. Biré (14), « il célèbre les joies et les douleurs du foyer domestique dans des compositions exquises de sentiment et de forme ».

Les pièces contenues dans ce recueil, au nombre de cinquante-huit, diffèrent grandement entre elles. Les unes, extraites des anciens cahiers de l'auteur, datent de l'époque romantique, les autres, plus récentes, montrent un sentiment beaucoup plus intime et plus personnel. Comme le dit la préface du livre, due sans doute à son fils aîné Albert de Rességuier (15), « l'éloignement de Paris, la retraite au sein des jouissances et des devoirs du foyer domestique, l'âge lui-même n'ont amoindri ni les sentiments du poète, ni la délicatesse de l'artiste, ni le tact de l'homme du monde. Les qualités originales et caractéristiques de son talent se sont, au contraire, développées et affermies, en s'imprégnant de plus en plus de la couleur religieuse et de l'élément chrétien, qui n'ont fait défaut à aucune des compositions de sa jeunesse ».

Aux pièces romantiques de ce dernier recueil

faisons quelques emprunts : d'abord les deux premières strophes de la ballade : *Une fille de roi :*

Avez-vous, quand la lune monte
Et blanchit la tour du beffroi,
Avez-vous ouï, serf ou comte,
Ce qu'une chronique raconte
Touchant une fille de roi ?

Avez-vous cru voir dans la brise
Son vieux père aux jeunes élans,
Dont l'âme était de gloire éprise
Et dont la barbe devint grise
Au milieu des combats sanglants ?

. . . .

Puis ces stances intitulées : *Une femme au balcon.*

Oh ! que j'ai vu de fleurs sur les balcons moresques,
De tiges se croisant en minces arabesques,
De roses retombant sur des vases d'émail,
Et de jasmins montant aux treillis du sérail !
Que j'ai vu d'ananas, d'oranges et de pêches !
Mais jamais fruits plus beaux et jamais fleurs plus fraîches
Que cette jeune femme, au corps souple et penché,
Qui garde à sa fenêtre un levrier couché,
Lui parle d'une voix dont le son nous attire,
Et qui tient dans sa main un livre ouvert... sans lire.

. . . .

Mais laissons ces morceaux quelque peu vieillis malgré tout ; nous l'avons dit, c'est particulièrement par ses pièces intimes que les dernières

poésies de Jules de Rességuier se distinguent, par ses morceaux inspirés par la terre natale, par l'amour, par la tendresse, par le souvenir.

Ecoutez ces vers adressés *A une vieille servante :*

Au bruit de mon retour prochain, on me confie
Que vous avez battu des mains, bonne Sophie ;
Ah ! vous avez raison, ma bonne ! et c'est devoir,
Entre amis comme nous, d'applaudir le revoir.
Vous mettrez mon couvert sur votre nappe blanche;
Quel jour ? Je ne sais pas, ça doit être un dimanche,
Un jour où la forêt d'un plus beau vert se peint,
Où l'on va tous ensemble à l'église, un jour saint !
Nous ne changeons pas, nous, comme de certains êtres ;
Nous servons, vous et moi, fidèlement nos maîtres;
Il nous en reviendra de grands profits, ou rien,
Mais quelque chose au cœur, nous dit tout bas : « C'est bien ! »

Nous pourrions parler beaucoup plus longuement de Jules de Rességuier, citer bien d'autres vers de lui ; à quoi bon ? Les curieux des temps romantiques qui voudront le mieux connaître n'auront qu'à feuilleter ses trois volumes de vers, à relire son *Almaria*, à rechercher ses poèmes disséminés dans les Recueils des Jeux Floraux, les revues, keepsakes, et albums romantiques qui renferment aussi de lui de nombreuses pages de prose.

LETTRES

I. — D'Alexandre Soumet (16).

Il faut que je vous dise, mon cher Jules, combien votre femme et votre fils sont deux charmantes créatures. J'étais arrêté ce matin sur la place Saint-Etienne (17) avec un de mes amis ; M[me] de Rességuier est passée enveloppée d'un grand voile et Paul de ses beaux cheveux blonds. Le tableau était ravissant. J'ai suivi un moment M[me] de Rességuier pour lui dire : *Mon Dieu, madame, que votre enfant vous sied bien*, mais c'était la gazelle des montagnes et je n'ai pu la joindre, elle est, je crois, entrée chez M. de Panat (18).

Je suis passé chez vous et vous étiez sorti.

S[OUMET].

II. — De M[me] de Rémusat (19).

J'ai été si souffrante à la fin de mon voyage aux eaux, monsieur, qu'il m'a été impossible de vous écrire et de vous remercier comme je l'aurais voulu de votre discours (20) et de votre souvenir. J'apprends que vous êtes à Toulouse, venez donc un

peu me voir, afin que je vous dise à quel point cette lecture m'a charmée; ce discours vous ressemble parfaitement et cette ressemblance lui sied si bien, car elle lui donne de la grâce, de la finesse et un certain accent vrai et naturel qui n'est pas ordinaire au ton académique. J'espère que j'aurai l'honneur de vous voir; nous causerons bien de tout cela ; j'aimerais beaucoup à vous entretenir du plaisir que vous m'avez fait.

VIRG. RÉMUSAT.

III. — De Mme de Rémusat.

Je suis bien touchée, monsieur, de votre aimable intérêt et j'y crois d'autant plus volontiers que j'y mets un grand prix, je vous avouerai avec ce naturel qui, de toutes vos louanges est la seule que je me trouve quelques droits d'accepter, que *j'aime qu'on m'aime*. Il est très vrai qu'il a été question de nous transporter du midi au nord (21), que ma sœur et mes amis l'ont désiré fortement et ont agi dans ce désir presque sans nous consulter à cause du retard qu'eût apporté à leurs démarches la longue distance qui nous sépare. Mais je ne crois pas cependant que leurs soins aient aucun succès ; le Roi paraît satisfait de la conduite de M. de Rémusat dans ce pays, et il a daigné le dire à ma sœur et nous le faire écrire de la manière

la plus honorable ; j'ajouterais presque la plus consolante. Je pense que les ministres voudront laisser un homme qu'ils estiment et qu'ils jugent utile, dans un poste difficile, où la ferme modération de son caractère a prévenu peut-être déjà plus d'un danger. On m'assure que le choix désigné de quelques successeurs qu'on nous donnait semblait porter vos concitoyens à nous regretter. J'ai le sentiment intime que M. de Rémusat mérite d'être regretté pour lui-même et je ne doute pas qu'on n'en convienne ici quelque jour ; en attendant, il faut se soumettre à son sort, suivre son devoir et l'appuyer de la conscience et de l'équité du jugement royal.

Quant à moi, que vous dirai-je, monsieur, faible, malade, isolée d'affection, souvent agitée, sans doute je me fusse rapprochée volontiers de ma sœur, de mon enfant, j'aurais retrouvé avec joie les soins amis dont j'avais une si douce habitude, surtout avec l'idée que je laisserais un bien petit nombre de regrets dans une ville où cependant je n'ai, je crois, le moindre tort à me reprocher à l'égard de personne. Vous voulez bien m'assurer que vous ne m'oublierez pas ; veuillez agréer toute ma reconnaissance ; la bienveillance de Mme de Rességuier et la vôtre, quelle que soit ma destinée, tiendront toujours une grande place dans mes plus doux souvenirs.

Je me porte un peu mieux et j'ai bien envie de me trouver assez forte pour aller passer quelques moments auprès de la chaise longue de votre aimable Nina (22).

VIRG. RÉMUSAT.

IV. — D'Alexandre Soumet.

Lundi.

Je ne sais où vous êtes, Jules, et je ne sais où j'en suis avec vous : êtes-vous fâché, mon ami? ou êtes-vous assez heureux pour n'avoir rien à m'écrire; j'attendais des nouvelles de la santé de Paul, je sais que vous êtes passé chez moi à Toulouse. C'est une consolation, mais elle est déjà bien éloignée. Je vous ai écrit à Druidas (23), chez Mme votre sœur, n'avez-vous pas reçu ma lettre? ou n'y a-t-il que votre amitié pour moi de perdue? La dernière fois que vous m'avez écrit, vous avez accusé notre liaison d'être nouvelle; je ne le savais pas, Jules, qui vous l'a dit? J'aimerais mieux que vous ayez parlé de notre amitié comme de *Zulma :*

Je connais Zulma dont... (24).

Ecrivez-moi bien vite et de vos deux mains, si vous voulez que je vous pardonne vos paroles et votre silence.

Nous avons ici d'Aguilar (25) avec qui nous par-

lons de vous; il est très souffrant, mais encore plus aimable. Adieu, Jules, adieu, mon cher ami, je n'ai rien à vous dire de mon installation ici. Nous sommes toujours dans l'eau, c'est le sort des poissons, mais nous n'avons pas encore été pris. Je ne parlerais pas ainsi si notre rivière baignait le château de Mme de Rességuier.

Adieu, je ne serai pas de retour à Toulouse avant la fin de mai, ainsi mon installation sera retardée; je suis hors d'état de faire un discours de réception (26) et presque d'écrire une prose d'Académie, vous en jugerez à mon indéchiffrable lettre.

SOUMET.

V. — D'Alexandre Soumet.

Paris, samedi.

Vous aurez peut-être appris, mon ami, la cause de mon voyage à Paris, elle était bien triste puisqu'elle m'a forcé de quitter Toulouse sans chercher à dire adieu à mes amis; mais j'ai retrouvé ici votre souvenir; vous faites presque partie de notre cercle poétique, *l'Eloge de Clémence Isaure* (27) a révélé partout le troubadour et vous avez gardé pour vous plus d'une fleur de sa corbeille. J'ai entendu des vers ravissants d'un jeune homme, monsieur de Vigny, c'est une élégie, intitulée *la Som-*

nambule (28) et inspirée par la Muse d'André Chénier; je la demanderai pour vous, afin que mes admirations soient aussi les vôtres. On a osé me dire beaucoup de mal de Lamartine et je l'ai défendu avec votre suffrage autant qu'avec le mien. On l'appelle le poète des prosateurs et l'on ne se doute pas de l'éloge que renferme ce jugement. Le jeune Hugo (29) vous adresse mille expressions de sa reconnaissance ; je lui ai promis de vous les faire parvenir. Cet enfant a une tête bien remarquable, une véritable étude de Lavater. Je lui ai demandé à quoi il se destinait et si son intention était de suivre uniquement la carrière des lettres; il m'a répondu qu'il espérait devenir un jour pair de France et il le sera.

Avant de quitter Toulouse, mon ami, je laissai pour vous *quelques brouillons de poésies :* si vous voulez les demander vous-même à mon père, il vous les remettra et vous m'en direz votre pensée, mais ne les montrez à personne.

Etes-vous heureux, votre château magique s'élève-t-il toujours aussi rapidement ? Comme vous y serez bien pour le bonheur de Nina et pour vos enfants et pour vous. Ne faites pas de voyage, n'allez pas aux rives lointaines, restez sous vos orangers et renfermez, comme Horace, de longues espérances dans un cercle étroit. Horace offrait des sacrifices au génie du lieu; vous avez aussi votre

bon génie à adorer; adieu, embrassez pour moi vos beaux enfants et faites agréer mes plus respectueux hommages à Mme de Rességuier.

SOUMET.

Si vous pouviez de suite ou dans peu de jours m'envoyer une lettre de recommandation de M. de Villèle (30) pour M. de Serre (31), ministre de la Justice, vous me feriez plaisir; je chercherai peut-être à entrer au Conseil d'Etat (32) ou dans quelqu'administration; il faudrait que cette lettre fût pressante et à peu près écrite sous votre dictée; j'attends ce service de votre amitié. Si M. de Villèle préférait me recommander au Conseil des ministres ou au ministre de l'Intérieur ou au ministre de la Maison du Roi, sa lettre me serait également utile.

Rue Saint-Honoré, n° 341, hôtel de la Grande-Bretagne. Guiraud (33) est de moitié dans tous mes souvenirs.

VI. — De Victor Hugo.

Monsieur et cher confrère,

Vous m'avez le premier donné ce titre dont je suis fier, permettez-moi donc d'en user. Si vous voulez bien me considérer comme digne de le por-

ter, ce sera, entre tous les remerciements que je vous dois, un remerciement de plus à vous faire. Il y a déjà longtemps que j'aurais dû vous écrire, en reconnaissance du charmant cadeau que notre excellent Soumet m'a fait en votre nom. Votre discours, marqué au coin de cette imagination brillante empreinte sur toutes vos compositions, m'a fait connaître parfaitement le respectable M. Poitevin-Peitavi et c'est à vous que je dois d'avoir à estimer en même temps un homme vertueux et un bon ouvrage de plus. J'ai fait dire quelques mots de votre charmant discours (34) dans le dernier numéro du *Conservateur Littéraire* (35). Je compte en parler plus au long dans la livraison suivante. Votre prose élégante ne dérogera pas en entrant dans un recueil que vos jolis vers ont déjà enrichi. Vous êtes sans doute, en ce moment, occupé au concours. Permettez à un vieux combattant réformé de vous recommander des athlètes, en présence desquels il n'aurait sans doute pas vaincu. J'appellerai votre attention sur l'élégie de *Sineta*, d'un jeune poète dont Soumet vous a sans doute parlé, de notre ami Alfred de Vigny ; sur celle du *Convoi de l'Emigré*, par M. de Saint-Valry ; sur l'ode relative aux *Troubles de l'Europe*, par M. Rocher (36) ; sur le poème de *la Naissance d'Henri IV*, sur le discours relatif aux *Œuvres romantiques et classiques*, de M. Gaspard de Pons (37).

Je ne veux ni ne dois vous donner mon avis sur chacun de ces ouvrages en particulier; je me contenterai de vous dire que leurs différents auteurs ont, selon moi, des talents fort inégaux. Je me borne à remplir un devoir d'amitié, en appelant votre attention spéciale sur ceux d'entre eux qui peuvent mériter des couronnes et en invoquant pour les autres cette indulgence dont vous m'avez donné tant de preuves.

C'est de cette indulgence de l'Académie que je serai éternellement reconnaissant. J'ai tâché de le lui prouver en lui faisant, pour l'une de ses séances publiques, une ode sur *Quiberon* (38), que j'aurai incessamment l'honneur d'envoyer à cet excellent M. Pinaud (39), qui aura toujours une bien grande place dans mes affections.

Je l'ai faite de mon mieux.

Je regrette d'être de ces hommes dont le mieux est loin d'être le bien; mais j'espère qu'elle aura un prix aux yeux de l'Académie, sinon par le talent, du moins par les efforts de l'auteur.

Alexandre Soumet vous dit les choses les plus tendres. Il fait ici des vers admirables et se porte mal. Apollon n'est le dieu de la santé que pour ceux auxquels il n'est pas le dieu des vers.

Veuillez bien continuer, monsieur et cher confrère, à nous envoyer des vers charmants et d'excellentes proses et recevez l'expression de la haute

considération, de la profonde estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très dévoué et très indigne confrère et serviteur.

VICTOR M. HUGO.

21 mars 1821, Paris.

P. S. — Mon adresse est rue de Mézières, n° 10, faubourg Saint-Germain (40). Celle de M. A. de Saint-Valry, qui me prie de vous la transmettre, est également à Paris, rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, n° 22, faubourg Saint-Germain.

VII. — De Victor Hugo.

Monsieur et cher confrère,

Une douloureuse nouvelle, en forçant M. Rocher de quitter brusquement la capitale et de retourner dans le sein de sa famille, m'a empêché de vous écrire plus tôt pour vous marquer sa réponse et vous remercier de votre charmante mais beaucoup trop flatteuse lettre. J'ai été, s'il faut l'avouer, surpris de la sévérité de l'Académie qui m'avait donné tant de preuves d'indulgence. Je croyais que M. Rocher obtiendrait un prix. Pour lui, avec toute la modestie du talent, il s'est montré satisfait de la décision. Il m'a chargé d'accepter en son nom la distinction

que lui décerne l'Académie, espérant, m'a-t-il dit, mériter peut-être, l'an prochain, un suffrage plus éclatant, en redescendant dans la même arène. J'espère avec lui et je ne doute pas que vous ne partagiez la même confiance. Pour cette année, il se contentera d'avoir une pièce imprimée dans le recueil et il consent à ce qu'elle porte son nom, ne croyant pas convenable de répudier aucune des distinctions accordées par l'Académie.

Il me tarde, M. le comte, d'en venir à votre élégie, pleine de charme et de grâce, que m'a montrée Soumet.

J'ai reconnu dans *la Consolation d'une mère* (41) ce talent enchanteur qui vous distingue, de joindre l'élégance au naturel et la simplicité à la finesse; *l'orgueil est le péché des anges*, quand on a fait ce vers, il est permis d'être ange soi-même, du moins par le côté du péché.

Cette jolie pièce était destinée au *Conservateur Littéraire*, à ce que m'a dit Alexandre (42), mais comme *le Conservateur* s'est réuni aux *Annales*, ces dernières en hériteront et en ma qualité d'ancien rédacteur du *Conservateur*, je suis un peu jaloux des *Annales*.

Cette réunion des deux recueils m'a fait plaisir, en me débarrassant d'un travail permanent qui me fatiguait depuis longtemps; d'un autre côté, je n'aurai plus un journal à la disposition de mes

amis, comme l'était *le Conservateur*, et cette privation compensera de reste, le plaisir.

J'ai envoyé, il y a trois semaines, à M. Pinaud, mon Ode de *Quiberon* par une occasion qui s'est offerte; n'ayant pas encore reçu de réponse, j'ignore si le commissionnaire a été fidèle et si elle est parvenue. Seriez-vous assez bon pour vous en informer auprès de M. Pinaud et me rappeler en même temps au souvenir de ce respectable ami des lettres, à qui j'ai, sans le connaître, voué, comme à vous, le plus profond et le plus inaltérable attachement.

Adieu, monsieur et cher confrère, pardonnez à cette illisible écriture et permettez-moi d'achever ce que vous avez commencé, c'est-à-dire de vous embrasser comme Alexandre, me glissant à la faveur de votre ancien ami, comme le roitelet, sous l'aile de l'aigle.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération, votre très humble et très obéissant serviteur.

VICTOR M. HUGO.

17 avril 1821.

VIII. — D'Alexandre Soumet.

Auteuil.

Il me semble que votre charmante Nina, mon

cher Jules, n'a pas voulu compromettre sa charmante écriture ; la rusée a fort bien choisi ; l'encre sied bien aux doigts de rose lorsqu'elle sert à retracer d'aussi jolis vers que ceux de *Glorvina* (43).

Le Conservateur Littéraire vous dira ce que nous en pensons. J'en dispose comme de mon bien, me le pardonnerez-vous ? Me pardonnerez-vous de trouver vos vers délicieux et d'avoir pour vous des sentiments de prédilection poétique que je veux que le public partage. Je vous écris entre deux sollicitations. Je n'ai que le temps de vous embrasser.

SOUMET.

La Mort d'une jeune fille (44) est à refaire quoiqu'elle renferme une foule de vers charmants. En général, les imitations portent malheur. Tout ce que j'ai cherché à imiter a été trouvé mauvais par nos grands amis. Livrez-vous à votre inspiration : *Glorvina* est une élégie fort remarquable. Je vous écrirai avec plus de détails en vous envoyant le n° du *Conservateur* où votre élégie sera imprimée.

Mille tendres sentiments respectueux à votre Nina et des caresses pour vos jolis enfants (45).

IX. — D'Alexandre Soumet.

Auteuil, rue de la Boëtie, n° 16.

Je vous avais promis une *Somnambule*, mon

cher Jules, et je le suis moi-même devenu, à force de contrariétés et de malheur. Vous avez sans doute voulu que je fusse consolé puisque votre douce lettre est venue me surprendre au milieu de de ma solitude et de mes chagrins (46). Vous me cherchez chez Talma et chez les ministres et vous ne me cherchez pas sous les grands marronniers de Boileau (47), où j'ai été poussé par l'orage de ma destinée et où je retrouve les orages et la pluie froide de l'hiver. Je suis absent de mes amis, absent de moi-même, absent de la Muse que vous gardez sous votre beau ciel et que vous allez me renvoyer avec deux belles élégies et votre épître. Je les réciterai devant le buste de Boileau placé en face de ma fenêtre et il se repentira de ce qu'il a écrit contre les femmes, en écoutant de vos écrits, écrits sans doute sous l'inspiration des goûts charmants de Nina. Je les attends, je les désire, je les demande ; je vous promets d'avance toute la férocité que vous exigez de votre ami. Je répondrai par des injures au gracieux bienfait de votre souvenir. Vous vous croirez encore dans mon grenier de Saint-Etienne (48) et vous verrez que l'ours blanc n'a quitté ni sa fourrure ni ses ongles en s'approchant des neiges du nord.

J'approuve beaucoup votre épître sur *l'Esprit de parti.* C'est une espèce d'aliénation mentale, justiciable à la fois de Pinel et de Juvénal ; c'est une fièvre, une peste qui nous dévorera tous ; j'ai quitté

Paris pour ne plus y entendre de choses qui me faisaient frémir. Je crains que vous n'ayez traité ce sujet que dans ce qu'il offre de plaisant et de ridicule; je vous dirai ce que nous en pensons.

J'aurais été charmé de savoir quel sujet vous avez traité en prose; quelques passages de votre *Eloge de Poitevin* restés dans ma mémoire et récités à ma grande amie lui eussent donné la plus heureuse idée de votre talent dans ce genre de composition.

Continuez d'écrire, mon cher Jules, continuez aussi de m'aimer un peu malgré ma négligence; envoyez-moi les trois ouvrages que vous m'annon cez à Auteuil, rue Boileau, nº 6.

Emile (49) vous remercie de votre souvenir, sa femme a été malade comme Nina et nous attendons qu'elle se rétablisse, comme elle. J'embrasse bien tendrement vos jolis enfants et j'aurais oublié *la Feuille de rose* et *la Première fleur*, si leur souvenir ne me le rappelait. Cette feuille de rose est à vous; tout ce qui a de la grâce et de la fraîcheur, tout ce qui ressemble à Nina et à vos enfants est à vous. Adieu, cher ami, mille tendresses respectueuses à Mme de Rességuier.

SOUMET.

Rien de nouveau pour ma part. J'ai été recommandé aux ministres par l'Académie française et j'attends. C'est pitoyable. Donnez-moi des nouvelles de notre cher Paulin.

X. — *D'Alexandre Soumet.*

Vous avez été ravi, charmé des deux dernières odes de Victor (50), mon cher Jules ; il est venu me voir hier dans ma nouvelle demeure de Passy et nous avons ensemble lu votre lettre devant le joli Pégase que vous m'avez donné et qui me suit dans toutes mes courses. Victor est flatté de votre suffrage et heureux de votre amitié, et moi, je n'ose plus vous parler de la mienne après avoir été si négligent à vous répondre et à vous remercier.

Votre lettre à M. de Peyronnet (51) est parfaite, mais il faut sortir, demander une audience pour la remettre et ce sont des choses que j'abhorre, qui dérangent ma paresse ; je le ferai pourtant afin de ne pas être tout à fait ingrat envers vous. Je vous dois quelques explications sur votre jolie pièce du *Pèlerin* (52). Le prote n'est pas demeuré neutre dans cette petite affaire et la légère faute qui s'est glissée dans l'impression m'a fait beaucoup de peine ; je fis le voyage de Paris, pour obtenir d'Ancelot (53), l'auteur du *Louis IX* et l'un des rédacteurs des *Annales*, un petit article sur cette syllabe superflue et j'espère qu'il se sera acquitté de sa promesse.

Nous avions lu vos vers ensemble quelques jours

auparavant ; il les avait trouvés charmants et ne pensait pas qu'on dût se permettre d'autres corrections que le retranchement du *oui* fatal; il fut effacé de ma main, entièrement effacé ; mais le prote, croyant ne pas retrouver la mesure, lui substitua un mot de même quantité et votre vers ne put échapper à la prédestination des treize syllabes. C'est sur cette faute d'impression qu'Ancelot m'a promis de revenir.

Nous n'approuvons pas votre nouvel arrangement de *Sapho*. C'était bien, très bien dans la première version et le vers que vous me prescrivez de changer, qui vient après *avoir cha ssé le cerf*, est d'une naïveté charmante que ne détruit pas son léger défaut de césure.

Je crois avoir devancé vos intentions, en envoyant aux *Annales* votre imitation de *la Gaule Poétique* (54). J'ai cru devoir effacer seulement le mot imitation, personne ne se souvient de M. de Marchangy, ses réquisitoires ont effacé ses poétiques et vos vers l'imitent sans lui ressembler.

> Je marche dans la nuit, fais-moi voir la lumière,

voilà ce que devrait dire la prose de M. de Marchangy et ce vers peut servir d'épigraphe à toutes vos imitations.

Je voulais vous envoyer quelque chose, mais je n'ai pas, comme vous, les dix plus jolis doigts du

monde au service de ma main. J'avais copié pour Mme de Rességuier la déclaration d'amour de David à Michal qui commence par ce vers :

Le Dieu qui fit le jour ne défend pas d'aimer (55).

C'était une loque au crayon, et elle s'est à moitié effacée ; je n'ai point cette crainte pour l'amitié éternelle que je vous ai vouée.

SOUMET.

XI. — D'Alexandre Soumet.

Paris, mercredi.

Toujours des pardons nouveaux pour mes ingratitudes nouvelles, mon cher Jules, Victor Hugo vient de me montrer votre dernière lettre et je suis confus de l'extrême douceur avec laquelle vous vous plaignez de moi, dont vous avez tant à vous plaindre. Mon premier tort a été de retrancher un seul vers de votre élégie de *Glorvina ;* mais il m'a fallu céder aux exigences de tous vos amis de Paris qui chérissent votre talent et que l'aigle de votre charmante Ecossaise avait un peu blessé. Ils ont eu l'extrême sévérité de prendre une feuille de vers pour une torche, c'était le seul défaut de votre élégie et avec ce léger changement, elle a obtenu un prodigieux succès. Je ne veux pas vous dire ce

que nous pensons de votre *Eloge de M. Poitevin*, mais relisez le journal que vous m'avez envoyé. Nous voulions tous que le feuilleton qui interprète votre nouvelle élégie, supérieure à celle de *Glorvina*, eût passé par le dernier n° du *Conservateur Littéraire*. *Le Conservateur Littéraire* avait son dernier n° pris. Nous la ferons insérer dans *les Annales*. Nous voulons que votre femme, que M[me] de Rességuier, l'y rencontre.

Adieu, mon cher ami, ma vie n'est point heureuse, j'ai des maux de nerfs qui m'empêchent d'écrire quatre lignes de suite.

Je demeure vis-à-vis la grille du Luxembourg, rue d'Enfer, n° 27 (56). Je vois de ma fenêtre jouer de beaux enfants qui me rappellent les vôtres et de beaux cygnes qui ressemblent à vos enfants. Je n'ose me livrer à l'espoir de vous revoir à Paris avant la fin de l'année; s'il en est ainsi, ce sera mon premier bonheur. Adieu, adieu.

A. S[OUMET].

XII. — D'Alexandre Soumet à M[me] de Rességuier.

Madame,

Le sauvage de la rue d'Enfer ressemble singulièrement au sauvage du cloître Saint-Etienne ; tous deux sont demeurés fidèles à leurs amis ;

mais tous deux ont besoin de l'indulgence qui pardonne et de la générosité qui oublie. Une sorte de fatalité s'attache aux commissions que l'on me donne et cependant, j'ai demandé les volumes de Jules à toute la terre, j'en ai obtenu qu'ils seraient remis à M. le Premier Président l'avant-veille de son départ de Paris ; mais la Justice elle-même a été trompée ; je me suis présenté au bureau des *Annales*, je me suis plaint tout dernièrement à M. Abel Hugo (57) de l'inexorabilité de ses associés, je l'ai menacé du courroux de toute une Académie et la Muse est devenue Euménide ; enfin les trois volumes seront envoyés.

J'envoie aujourd'hui à Jules mon sentiment sur ses jolies stances. C'est un peu tard ; mais je le traite déjà en immortel et, entre poètes, nous jouissons du temps sans mesure. Si j'avais moins de confiance dans l'amitié de Jules, je croirais qu'il veut se moquer de moi ; son talent n'a pas besoin de conseils et ne réclame que l'admiration. Jules doit croire en lui beaucoup plus qu'il ne fait. Tous les vers qu'il nous a envoyés sont délicieux et c'est le jugement qu'en a porté tout notre comité poétique.

L'autre jour sous la présidence de l'auteur de *Léonidas* (58), Victor Hugo nous a lu une ode ravissante qu'il avait eu la bonté de m'adresser ; en voici une strophe :

Que n'es-tu né sur les rivages
Des champs heureux de Cosroës,
Né sous un ciel sans nuages
Parmi les berceaux d'aloès!
Là, sourd aux maux que tu déplores,
Le poète voit ses aurores
Se lever sans trouble et sans pleurs,
Et la colombe, chère aux sages,
Porte aux vierges les doux messages
Où l'Amour parle avec des fleurs (59)!

Si j'avais à moi une pareille messagère, madame, la colombe d'Anacréon, c'est elle que je chargerais de vous rapporter les vers de votre mari et elle croirait n'avoir pas changé de destination.

Jules est trop heureux d'avoir pour copier ses vers une écriture comme la vôtre; on dirait d'une Muse qui écrit sous la dictée et si jamais le rossignol s'avise de faire noter un chant, je suis bien sûr que c'est votre main qu'il empruntera.

Agréez, madame, l'expression de mes tendres et respectueux hommages et embrassez pour nous vos superbes enfants.

SOUMET.

XIII. — D'Alexandre Soumet à Mme de Rességuier.

Madame,

Que m'apprenez-vous de ce pauvre Jules? Je m'attendais à le voir arriver d'un jour à l'autre, je ne pensais à lui que pour le croire heureux de sa

retraite, de ses loisirs et de sa charmante famille; la possibilité d'une si cruelle maladie ne s'était pas présentée une seule fois à mes souvenirs et je vous croyais occupée de son bonheur bien plus que de sa souffrance. Mais il vous trouve toujours dévouée pour l'un comme pour l'autre ; vous avez été bien malheureuse, car, dans un cœur comme le vôtre, tous les tourments, toutes les inquiétudes répondent aux souffrances de ce qu'on aime. Jules a voulu me donner de ses nouvelles par vous, c'est me rendre cette marque d'attachement deux fois plus chère; mais j'aurais préféré que la première lettre que je reçois de votre main me fût plus douce. C'est vous aussi, madame, qui direz à ce cher ami combien je suis affligé de son cruel état. C'est aujourd'hui le renouvellement de l'année et dites-lui bien que je n'ai de vœux que pour lui.

Gabrielle (60), dont vous avez la bonté de me parler dans votre lettre est de moitié dans tous mes désirs ; mais elle veut garder pour elle seule l'embrassade de Paul. Vous ne vous doutez pas qu'elle possède son portrait, c'est une tête charmante de Chloé qui rappelle les yeux de Paul comme la Clémence Isaure de M. de Lacroix rappelait celle de Jules. Il y a des physionomies qui se rencontrent de ressemblance avec tout ce qui est aimable et gracieux. Jules à son premier voyage en sera surpris.

Il me tarde beaucoup que ma pitoyable santé me permette d'aller vous demander une place sous les orangers de vos serres chaudes. Je rêve sans cesse à cette habitation venue en un moment sous la baguette de Jules ; je lui crois toute la grâce et toute la fraîcheur d'une idylle d'André Chénier. J'aurais parlé de son enchantement, madame, si je n'avais craint que vous n'eussiez trop de part dans cette louange.

Agréez, madame, mes hommages empressés et respectueux.

ALEX. SOUMET.

XIV. — D'Alexandre Soumet.

J'arrive de la campagne, mon cher Jules, j'ai trouvé votre dernière lettre et je vais courir au bureau des *Annales* pour rattraper, s'il est possible, quelques coquilles de notre *Pèlerin*.

Le plus heureux mortel a toujours quelque chose à demander au ciel et cependant, si j'avais été instruit de la maladie de Mme de Rességuier, je ne lui aurais rien demandé qui fût pour moi ; il m'est doux de n'avoir que d'heureuses félicitations à vous adresser.

Vous m'annonciez des chansons dans votre lettre du mois de novembre ; sont-elles devenues

légères jusqu'à l'évaporation et les a-t-on prises à la poste pour des chansons de Béranger ?

Le recueil de Vigny (61) vient de paraître et je vous le ferai envoyer. Ce sont les couleurs d'André Chénier (62), avec une pensée plus sévère et plus profonde. L'émotion moderne s'y revêt de tout l'éclat des couleurs antiques ; il en résulte beaucoup de mélancolie ; ce contraste et sa poésie ressemblent souvent à ce bas-relief d'Herculanum où l'on voit des chœurs de jeunes filles conduire des dames autour d'un tombeau..... Nina se trouvera tout de suite en pays de connaissance en lisant de pareils vers.

Rien de nouveau pour moi, mon cher Jules. *Saül* (63) a obtenu dans les lectures de salon beaucoup de succès, trop de succès peut-être ; le public est le grand justicier de ces jugements prématurés. *Le Rêve de Sylla* arrête toutes les autres représentations. Je ne vois pas qu'une lettre de vous pour le Garde des Sceaux me fût utile.

Mille tendres souvenirs.

A. SOUMET.

XV. — De Victor Hugo (64).

17 février 1822.

Monsieur le comte et bien cher confrère,

Il y a deux mois environ que je vous écrivis et

vous envoyai la collection entière du *Conservateur Littéraire* par une occasion que notre ami Alex. Soumet m'avait offerte. Je me justifiais dans cette lettre d'un long silence, auquel mes affaires et mes chagrins m'avaient, bien malgré moi, condamné. J'ignore si vous l'avez reçue et je m'empresse de saisir enfin un moment de calme et de loisir pour m'informer, non de cet envoi, qui ne vaut pas la peine de nous occuper plus longtemps, mais de votre santé et de votre amitié, deux choses bien précieuses pour moi, et dont je ne sais, en vérité, laquelle m'est la plus chère. Si vous me le demandiez je ne pourrais que répondre comme cet enfant : je les aime le mieux tous les deux.

Alexandre qui est toujours malade ou paresseux a cependant terminé son *Saül*, que je préfère à sa *Clytemnestre* (65), que je préfère à tout ce qui a paru sur notre scène depuis un demi-siècle. J'attends avec bien de l'impatience la représentation de l'une ou de l'autre de ces belles tragédies qui est fixée au mois de mars au plus tard. Je désirerais vivement que *Saül* fût joué le premier ; cet ouvrage, entièrement original, sévère comme une pièce grecque et intéressant comme un drame germanique, révélerait du premier coup toute la hauteur de Soumet ; le jour du triomphe d'Alexandre sera pour moi un bien beau jour.

J'enverrai peut-être cette année à l'Académie,

pour l'une de ses séances publiques, une ode sur *le Dévouement dans la peste* (66) ; au moins ne renfermera-t-elle aucun sentiment politique.

Et vous, mon cher confrère, que faites-vous au pays des troubadours? Soumet m'a montré des vers charmants que vous lui avez envoyés dernièrement. En ouvrant *l'Almanach des Dames*, j'ai été agréablement surpris d'y rencontrer votre élégie si touchante et si gracieuse, *la Consolation d'une mère*, ce qui, avec quelques vers de Soumet, m'a fait pardonner à l'éditeur le mauvais choix des autres morceaux du recueil.

Me permettez-vous de vous adresser quelques poètes qui désirent concourir aux Jeux Floraux et n'ont pas de correspondant ? Un jeune homme, M. F. Durand (67), auteur du *Jeune poète mourant* et envers lequel je crois que l'Académie a au moins beaucoup de sévérité à réparer, m'a fait parvenir une ode pleine de talents : *le Détachement de la terre*, qui, après quelques corrections, sera, selon moi, très digne d'une couronne. Au reste vous en jugerez, car j'ai pris la liberté de lui donner votre adresse à Toulouse, en attendant que vous me l'envoyiez d'une manière plus précise. Grondez-moi, si j'ai été indiscret, mais aimez-moi beaucoup, je vous aime encore plus.

Votre ami dévoué et indigne confrère et serviteur.

VICTOR M. HUGO.

Paris, le 17 janvier 1822.

Veuillez présenter, s. v. p., mes hommages respectueux à madame la comtesse. Alexandre Soumet, qui est souffrant en ce moment, me charge de mille amitiés et souvenirs pour vous. Veuillez, si vous le voyez, me rappeler au bon souvenir de M. Pinaud; je compte lui écrire incessamment.

XVI. — De Victor Hugo.

25 février 1822.

Mon bien cher et bien aimable ami,

Je m'empresse de répondre à votre lettre, parce que je ne dois pas recevoir de vous d'aussi grands plaisirs sans qu'un peu de la reconnaissance que j'en éprouve ne vienne jusqu'à vous. Et puis, du moment que vous voulez bien attacher quelqu'attention à mon estime pour le talent plein d'espérances de Durand, je ne dois pas oublier que le concours est ouvert et qu'une voix amie peut quelquefois contribuer un peu, au milieu de la foule, au triomphe d'un athlète. C'est sans doute son ode sur *le Détachement de la terre* qu'il a envoyée au concours et je ne doute pas que vous n'y ayez remarqué et que vous ne soyez disposé à y couronner les mêmes beautés que moi.

Si mon nom lui porte bonheur, ce sera en rappelant à l'Académie qu'elle a eu quelquefois autant d'indulgence dans ses jugements qu'elle a jusqu'ici montré de sévérité à Durand. Je suis heureux que vous en ayez parlé à M. Pinaud.

Vous m'avez fait un véritable et vif plaisir en m'envoyant ce fragment de lettre; c'est un bonheur pour moi que d'inspirer quelqu'amitié à ceux que j'estime et que j'aime; le souvenir de Durand m'a touché, car il y a longtemps qu'il ne m'a écrit, et je craignais qu'il n'eût pris ma négligence apparente et forcée pour de l'oubli. J'espère qu'il obtiendra le triomphe qu'il mérite et qu'il désire, deux raisons pour moi de le souhaiter ardemment. L'Institut livré aux médiocres laisse entière à l'Académie des Jeux Floraux, la noble tâche d'encourager les jeunes talents comme le sien.

Permettez-moi, cher ami, de vous reparler maintenant du plaisir que m'ont fait vos lettres, à la lecture desquelles je reviendrai souvent, je vous assure, toutes les fois que je sentirai le besoin d'entendre une voix de consolation et d'amitié. J'ai peine à croire, comme vous, que nous nous ne soyons jamais vus; deux âmes se parlent de loin; d'ailleurs on peut aimer un ami comme on aime les choses du ciel, qu'on adore et que nos yeux ne connaissent pas.

Nous avons partagé, Alexandre et moi, toute

votre peine et toute votre joie à la nouvelle de la maladie et du rétablissement de Mme de Rességuier. Ce sont deux événements qui ont bien fait de nous arriver ensemble. Soumet me charge de vous adresser avec toutes ses amitiés, tous ses hommages pour votre chère convalescente; permettez-moi d'y ajouter les miens et mes plus respectueuses félicitations.

Alexandre m'a montré votre charmant *Pèlerin*... le plus heureux mortel a toujours quelque chose à demander au ciel... moi, je lui demanderai de lire et de recevoir souvent de pareils vers; j'espère que ce vœu que j'adresse au ciel sera entendu d'un ami.

Adieu, je vous remercie de toutes vos commissions, qui seront d'agréables occupations puisqu'elles viennent de vous; vous entendez que je vous remercie?

Je suis tout confus de mon éloge, que je ne mérite pas, et bien heureux de votre amitié, que je mérite, si l'amitié paie l'amitié. Dans l'échange qui a lieu entre nous, vous gagnez en quantité ce que vous perdez en qualité. Pardon pour toutes mes trivialités et de tout mon griffonnage. Je vous enverrai mon ode quand vous voudrez; mais, de grâce, accablez-nous de vers, de prose, de commissions. Je vous aime comme j'aime Soumet, comme Soumet vous aime.

VICTOR [HUGO].

Avez-vous reçu toute la collection du *Conservateur Littéraire* en décembre ou novembre dernier ? Soyez assez bon pour me rappeler au souvenir de M. Pinaud, cet excellent juge auquel je dois tout. N'oubliez pas Durand près de lui.

XVII.— De Victor Hugo (68).

.... La voici enfin, ou déjà. Maintenant elle vous appartient ; donnez-lui le titre qu'il vous plaira, je l'ai intitulée : *Barcelone*, afin de la rattacher aux événements récents quoique le sujet soit réellement ce type moral et par conséquent lyrique : *le Dévouement pendant la peste* (69). Mille excuses pour tous les embarras que je vous donne.

J'apprends avec une joie extrême que Durand est couronné, il me tarde de voir son ode telle qu'il l'a corrigée, je lui en veux un peu de ne m'en avoir plus reparlé ; mais je lui pardonne tout puisqu'il triomphe. Un autre ouvrage de M. de Saint-Valry (70) a également été couronné ; le poète est de ma connaissance et son succès m'a fait grand plaisir.

Vous, mon bien cher ami, vous ne m'envoyez jamais de vers, vous ne m'écrivez plus ; mais je

suis sûr que vous m'aimez toujours un peu, moi, qui vous aime tant ! Adieu.

VICTOR [HUGO].

3 avril 1822.

J'ai fait mettre à la poste pour vous un paquet et un autre pour M. Pinaud, auquel je vous prie de rappeler mon souvenir. J'ai changé de demeure, mon adresse est maintenant : rue du Dragon, nº 30, faubourg Saint-Germain (71). Mille pardons pour tout ce griffonnage.

XVIII. — De Victor Hugo.

Paris, 19 avril 1822.

Mon cher ami,

Quoique, depuis neuf mois, je sois brouillé avec *les Annales*, je me suis empressé de remplir votre commission avec le plaisir que j'éprouve toujours à faire quelque chose pour vous. C'est un service que vous m'avez rendu et dont je vous remercie, en vous priant d'envisager toujours ainsi les diverses commissions dont vous pourriez avoir à me charger à l'avenir.

Pour ce qui regarde *les Annales*, je compte voir votre réclamation dans le prochain nº, quoiqu'elle ait passé par mon canal.

Je suis heureux de l'indulgence avec laquelle vous avez jugé mes odes, elle vient de votre amitié; mais je suis confus de l'embarras que vous donne *le Dévouement dans la peste*; vous êtes bien aimable, bien bon ; mais aussi, bien sincèrement et bien tendrement aimé de moi du moins, parmi tant d'autres.

Je suis enchanté que vous ayez bien voulu être le parrain de cette ode ; je l'aime mieux depuis que vous lui avez donné un titre de votre choix ; pourquoi, mon ami, n'avez-vous touché qu'au titre? Je travaille beaucoup en ce moment. Tous ces perfides amis se sont mis dans la tête qu'il fallait que je publiasse un volume d'odes (72) et je leur obéis cruellement. Je corrige, et quand j'ai fini, il n'y a plus qu'à corriger les corrections. Je ne sais rien d'insipide comme ce genre de travail.

J'ai relu votre *Pèlerin* dans *les Annales* avec un nouveau plaisir et c'est une charmante élégie. Je ne connaissais pas cette ballade de Walter Scott. Je suis charmé que la connaissance se soit faite par vous.

Adieu, cher et aimable ami, croyez que le jour où je pourrai voir si vous ressemblez à l'image physique que je me suis fait de vous, vous serrer réellement la main et vous embrasser autrement que par la poste, ce jour-là, je serai très heureux.

VICTOR [HUGO].

Mes hommages à Mme de Rességuier; j'ai rempli votre douce commission auprès de notre bon Soumet; recevez-en une pareille pour M. Pinaud, auquel je n'écris pas de peur de l'importuner dans un moment où le concours doit tant l'occuper.

Pensez à moi le jour de la *Fête des Fleurs* (73).

XIX. — De Victor Hugo.

J'étais à la campagne, mon cher Jules, quand votre aimable lettre et votre ode charmante (74) sont arrivées chez moi. J'ai lu avec un vif sentiment de plaisir et de reconnaissance cette petite pièce remplie de grâce et de douceur, dans laquelle je n'ai trouvé qu'une stance ou pour mieux dire qu'un mot de trop. Cette stance, cependant, m'est bien précieuse, parce qu'elle m'a prouvé que mon souvenir était quelquefois près de vous, même au sein de l'inspiration poétique.

J'ai remis, d'après votre invitation, cette ode à Soumet et je lui ai montré votre lettre et, certes, c'était un excellent titre pour obtenir les vers que vous me demandez.

Je vous les enverrai avec mon recueil qui paraîtra sous peu de jours et auquel ils serviront de passeport. Vous trouverez dans ce recueil une vieille petite ode adressée à l'Académie des Jeux

Floraux qui vous offrira quelques traits affaiblis de ressemblance avec votre *Clémence Isaure*. Cette rencontre m'a fait plaisir et m'a donné bonne opinion de ces vers.

Adieu, mon bien cher ami, j'ai reçu dernièrement un mot de vous dans la lettre de M. de la Martinière, remerciez-le bien ; j'ai fait pour son ode tout ce que je puis ; il ne me doit aucune reconnaissance, j'ai fait comme pour vous. Adieu. Je vous remercie encore une fois de vos vers, je les aime, ils me font croire bien plus à votre amitié qu'à mon talent.

VICTOR M. HUGO.

26 mai, Paris.

Je n'ai pas encore reçu le Recueil des Jeux Floraux. Si vous trouvez occasion de me rappeler au souvenir de M. Pinaud, mandez-lui en même temps que j'attends encore le recueil s. v. p. J'enverrai des exemplaires de mon recueil chez M....., libraire de l'Académie à Toulouse; chez M....., c'est Soumet qui m'a donné ce conseil, qu'en pensez-vous ?

XX. — De Victor Hugo (75).

Paris, 6 septembre 1822.

Qu'est-ce que Durand (76) m'écrit donc, mon

cher ami ? Faut-il croire à ce bonheur ? Vous allez venir à Paris et je n'en sais rien encore par vous !

Heureusement j'ai à Marseille un ami pour m'informer de ce que fait un autre ami à Toulouse ; écrivez-moi du moins, Jules, pour me confirmer cette bonne nouvelle, je l'ai déjà donnée à Soumet comme certaine ; j'ai de la crédulité pour ce qui me fait plaisir.

Cependant, je ne crois pas à toute votre aimable lettre ; j'ai vu avec joie qu'elle était pleine de louanges parce que toute cette louange est de l'amitié. Il y a dans cette lettre un épanchement qui m'a bien touché ; vous m'y parlez d'un ange que notre Alexandre m'avait déjà fait connaître, d'un ange qui vous aime et que j'aime de vous aimer.

J'ai envoyé votre lettre à Guiraud, qui était déjà reparti pour Limoux quand je l'ai reçue. Je n'ai point osé joindre à un si agréable envoi une lettre de moi.

Soumet va être joué presque à la fois aux deux théâtres, c'est-à-dire, qu'il va obtenir deux triomphes, il a fait à son chef-d'œuvre, *Saül*, de très beaux changements. Vous verrez, je vous promets que vous serez aussi heureux de la beauté de l'ouvrage que de la gloire de l'auteur. *Saül* et *Clytemnestre* sont à mes yeux les deux plus belles tragédies de l'époque et ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de notre scène, en rien (77).

Adieu, cher et excellent ami, Soumet a été charmé de votre mot. Au reste, il va vous écrire et vous dira tout cela beaucoup mieux que moi. Moi je ne sais que vous dire combien je vous aime et combien je vous embrasse. Présentez mes respects à madame de Rességuier; si cette lettre pouvait ne plus vous trouver là-bas!

VICTOR [HUGO].

Je ne reçois point de nouvelles de M. Pinaud, rappelez-moi, je vous prie, à son souvenir, auquel je tiens vivement.

XXI. — D'Alexandre Soumet.

Dimanche.

L'air des montagnes vous est contraire, mon ami; comment rien de ce qui fait mal peut-il vous atteindre entre vos deux anges gardiens? Si quelque chose peut porter bonheur dans la vie, c'est assurément l'innocence de Paul et le regard de sa mère; je souhaiterais un semblable regard à ma Muse; mais peut-être qu'alors ce ne sont plus des inspirations que je lui demanderais, de me mettre à ses pieds ou à ses genoux, si elle le permettait.... Guiraud me dit de bien belles choses de vous; moi je vous en dis de bien tendres pour vous, votre

femme et votre fils. Vous allez crier comme l'aigle de nos montagnes et bondir comme la chèvre de Paul... Gabrielle est un peu jalouse de cette chèvre; moi, Jules, je ne suis jaloux que de votre bonheur et de celui de tout ce que vous aimez.

A. SOUMET.

XXII. — D'Alexandre Soumet.

Passy, dimanche.

Victor Hugo, mon cher Jules, m'a montré avant-hier votre dernière lettre et elle a renouvelé tous mes remords d'amitié, vous y montrez toujours pour moi la même indulgence et vous avez dans votre cœur ou dans celui de Nina une tendresse pour chacune de mes ingratitudes. Nous vous attendons donc avec la plus vive impatience (78); tout notre cercle littéraire vous désire et vous aime.

Mlle Delphine Gay (79) parcourt la Suisse et espère vous trouver ici à son retour; le succès de sa pièce de concours a été prodigieux et depuis que les Muses descendent elles-mêmes dans l'arène, nous ne savons plus à qui demander des inspirations. Tout le monde se pressait en foule à l'Académie française pour la voir, et le prix de poésie n'est pas le seul qu'elle ait obtenu dans cette séance. J'en parle avec un peu d'orgueil, parce qu'elle est

un peu mon élève; vous serez ravi de la voir et de l'entendre. C'est la poésie avec des airs de séraphin.

Vous avez dû être bien content de la lecture des *Macchabées* (80); mais elle n'a pu vous donner qu'une bien faible idée de l'ouvrage. La pompe du spectacle, cette mère à qui l'on fait sept fois l'opération césarienne, ce martyre mis, pour ainsi dire, en variations pendant le cours de cinq actes, tout cela demande à être vu au théâtre et ne peut se juger qu'au grand jour de la représentation. Ma carrière dramatique a été moins heureuse que celle de Guiraud. Les injustices dont la faction libérale du Théâtre français m'ont rendu victime sont sans exemple.

Tant de dégoûts et de lenteurs m'ont obligé de donner à Joanny (81) le rôle de *Saül*, ce rôle de *Saül* dont toutes les syllabes étaient moulées sur les inflexions de Talma.

Le mois de septembre ne se passera pas sans que *Clytemnestre* soit jouée au Français et *Saül* à l'Odéon. Votre présence me portera bonheur et rompra ce charme de fatalité qui me poursuit depuis deux ans; venez donc à Paris, mon cher Jules, vous nous consolerez de la chute des feuilles et nous recueillerons avec le plus grand soin toutes les vôtres.

Mille tendresses à vos enfants, hommages res-

pectueux et empressés à Mme de Rességuier et, pour vous, une amitié tendre et à tout jamais.

SOUMET.

P. S. J'ai remis dans le même jour, au Garde des Sceaux, votre aimable lettre; son obligeance a été parfaite; il m'a fait des offres de service et m'a promis de me servir avec chaleur; mais il aurait fallu le revoir.

XXIII. — De N. A. de Salvandy (82).

Essonne (83), ce jeudi.

J'ai été, monsieur, ou plutôt je suis bien malheureux du changement de vos projets. Ce n'est qu'à Paris, en y arrivant avec l'espoir de vous entendre, mardi soir, que je trouvai votre attentif petit mot, et cette fois, j'eus le regret de vous lire. Demain je ne pourrai profiter du nouveau rendez-vous que vous voulez bien me donner. Il nous arrive des visites qui ne me permettent pas de m'éloigner. Laissez-moi espérer, monsieur, que vous me jugerez digne, une autre fois, de ne pas attendre les longueurs des mises en scène pour jouir de vos ouvrages. Mais je ne retrouverai pas la bonne fortune que vous m'aviez assurée près de Mme la marquise Le Voyer. Veuillez mettre à ses pieds tous

mes respects. Ceux-là seront bien exprimés et bien compris puisqu'ils vous auront pour interprète. Ceux qui s'adressent à vous n'ont pas aussi bonne chance. Je compte cependant que vous voudrez bien me rendre la justice de ne pas les révoquer en doute. Le talent peut bien ne pas avoir la conscience de lui-même ; mais le succès y supplée et personne n'est, à ce titre, tenu plus que vous à attendre une bien sincère admiration.

Permettez-moi, monsieur, de vous offrir aussi mon bien sincère dévouement.

N. A. DE SALVANDY.

XXIV. — De L. Vatout (84).

Aimable poète, nous attendons votre *Pèlerine* (85) avec la plus vive impatience. L'avez-vous déjà portée chez l'imprimeur ou ne l'avez-vous pas encore transcrite? Vous savez combien je l'aime et ce que c'est que d'attendre ce qu'on aime. Tibi.

J. VATOUT.

Mardi matin.

XXV. — D'Alexandre Soumet.

Je suis bien malade, mon cher Jules, ma débauche de gloire m'a tué (86); mais la feuille de Tou-

louse me ressuscite un peu et j'aime l'article de... de tout le plaisir qu'il fait à Nina ; j'ai fait copier quelques vers, voulez-vous venir les chercher?

SOUMET.

XXVI. — *De Victor Hugo.*

J'arrive avec Saint-Valry, de Montfort (87), cher ami, et je reçois votre charmante lettre, c'est trop pour si peu. Mais je vois que vous m'aimez et surtout, je le sens.

A mon silence, vous avez dû me croire mort; point, ce n'était que de l'absence. Cela se ressemble un peu ; mais j'irai vous voir d'ici et me mettre aux pieds de Mme Jules.

En attendant, pardonnez-moi de vous écrire sur un papier si exigu. Je n'ai trouvé, en rentrant chez moi, qu'une demi-feuille sur mon bureau et je la partage entre Emile et vous, cher Jules. C'est presque comme mon amitié.

VICTOR [HUGO].

XXVII. — *D'Alexandre Soumet.*

Vous êtes un insolent, mon cher ami, de me répondre par des vers cent fois plus jolis que les

miens... si je n'étais ravi, je serais dans une véritable colère. J'ai appris hier soir par la joie de nos amis que Nina venait d'obtenir de nouvelles faveurs du Roi et je mets à ses pieds toutes mes félicitations pour vous, cher Jules; comme il est impossible que vous deveniez jamais plus aimable, plus gracieux et plus spirituel, je ne veux pas croire à votre avancement et je n'y croirai que lorsqu'il sera venu dans le Conseil d'Etat, une fée pour opérer le prodige.

S[OUMET].

XXVIII. — D'Alphonse de Lamartine à Ch. Gosselin (88).

Mâcon, 17 avril 1824.

Si je ne connaissais pas, monsieur, vos excellentes intentions, je vous reprocherais d'avoir imprimé cette bagatelle à M. Delavigne. Mais M. de Parseval (89) me dit pourquoi et comment vous l'avez fait. Cependant j'en suis fâché et honteux. Je ne l'avais écrite qu'à lui et pour lui, je ne sais comment elle lui a échappé. Ne trouvez donc pas mauvais que j'écrive aujourd'hui dans *l'Etoile* pour me laver de toute participation de cette indiscrète publicité donnée à une chose trop familière, et ce devoir rempli, recevez mes remerciements du zèle que vous avez mis

à me présenter plus décemment aux yeux d'un public mal disposé. Puisque le mal est fait, il faut du moins le diminuer en corrigeant les fautes des copistes. Les voici ; si vous en faites usage, envoyez-les-moi. J'ai été enchanté d'apprendre que vous vous étiez tiré d'affaire avec mes *Méditations* et que vous en prépariez une autre édition. Vous avez eu un tort pour vous et pour moi ; celui de n'avoir pas mis nouvelle édition, à chaque mille, le livre aurait l'air plus couru et se vendrait mieux. Corrigez-vous à l'avenir, si vous m'en croyez.

Je voudrais dans quelques années contribuer encore à votre fortune par de meilleurs ouvrages. Je ne chercherais ni ne trouverais nulle part plus de délicatesse, de loyauté et d'honneur que je n'en ai rencontré en vous.

Recevez mes remerciements en la forme d'une inviolable estime.

LAMARTINE.

XXIX. — D'Alfred de Vigny (90).

Pau, 10 juillet 1824.

Je vous écris pour une très sérieuse affaire, sur le manteau de notre Muse, mon cher Jules ; je veux commencer par vous en parler, pour ne plus y revenir. La ville d'Henri IV n'a pas mieux conservé

la pureté de ses opinions que le respect de ses traditions historiques et nous sommes moins étonnés de voir sans honneurs la chambre de Jeanne d'Albret, depuis que nous sommes témoins des scènes que tolère l'autorité dans la capitale du Béarn (91).

Quelques jeunes gens, ameutés et dirigés par un certain M. Poque (92), garde du corps chassé de sa compagnie, font de temps en temps, ici, des scènes de citoyens semblables à celles de 1821 dans Paris; ils ne négligent rien pour manifester leurs opinions, ni la coiffure de Benjamin Constant, ni la négligence de l'allure républicaine. Tout cela n'était que ridicule à nos yeux jusqu'à ce qu'ils se soient avisés de faire dans l'église (93) une insulte publique aux officiers supérieurs de mon régiment après avoir forcé violemment la consigne des sentinelles posées à la porte pour établir l'ordre comme on le fait à Notre-Dame même. Ils ont dû la vie à la modération du colonel (94) qui a contenu ses soldats et arrêté encore ses officiers; mais il est à craindre que leurs insolences journalières, qui vont jusqu'à attaquer le corps entier dans le journal de leur ville, ne lasse la patience militaire aisée à détruire. Le comte de Fontanges, après avoir fait son rapport à la Guerre, en a adressé un à Mgr le Garde des Sceaux; vous le verrez sans doute; nous vous prions de vouloir arrêter sur cet événement l'attention du ministre; il connaît le colonel qui compte

sur son caractère connu de fermeté pour faire réprimer les excès que la force armée, toujours trop violente, ne peut punir elle-même dans sa propre cause. Peut-être serait-il bon qu'il écrivît sur ce point au Procureur du Roi qui est fort décidé à sévir par moments, mais quelquefois découragé par la mollesse craintive des autorités civiles.

A présent que je vous parle un peu selon mon cœur, sachez donc que je vous suis attaché comme par le passé et pour tout l'avenir, que rien ne m'a été aussi fâcheux que de recevoir l'invitation d'une soirée chez vous au moment de mettre le pied en voiture et je crois que vous le fîtes pour me rendre le départ plus cruel. Je vis au milieu de mes montagnes comme un de leurs ours. Notre pauvre Muse me console et quelquefois aussi la mienne.

Que j'aime : *la Jeune Anna* et *l'On me croit rêveuse... Ah ! non pas...*

J'ai encore trouvé à qui la lire pendant quelques jours passés dans un vieux château.

Oloron.

J'achève ma lettre dans mes montagnes qui sont ma résidence, mais d'où je pars plus souvent pour Pau et les environs. Dites, je vous prie, à Emile, que j'admire autant son ouvrage romantique en prose que sa grâce en vers et je vois par les amen-

dements de *l'Etoile* que notre rigueur les effraie quand nous savons en avoir.

Ecrivez-moi vite, je vous prie, sur cette sotte affaire qui tient fort au cœur de mon cher colonel et au mien par contre-coup. Dites-moi de vos nouvelles comme aussi de celles des deux anges entre lesquels vous vivez. Ne les amènerez-vous pas dans ce pays de soleil où il pleut toujours? Cela ne m'empêcherait pas de vous aller voir à Toulouse tous les jours; et Guiraud ne viendra-t-il pas? Que je me trouve seul! Adieu, tout à vous et à eux.

ALFRED DE VIGNY.

XXX. — *D'Alfred de Vigny.*

Pau, 10 août 1824.

Puisque la montagne ne vient pas trouver Mahomet il faut que Mahomet aille trouver la montagne. Je ne sais pourquoi vous ne me répondez pas, mon cher Jules, mais je me suis aperçu que vous aviez reçu ma lettre. Les autorités judiciaires sont sorties de leur calme plat et je sais d'où venait le vent invisible. Cependant je déplore ici, en moi-même, comme nous le fîmes quelquefois ensemble, cette malheureuse direction des choses en France qui fait que les moyens les plus propres au bien ne produisent

que le mal, étant employés par de faibles et maladroits instrumeuts.

Accoutumée à la pusillanimité des autorités, la mauvaise partie de la ville, qui est en grande majorité sur l'autre, a résolu de venger son héros que l'on avait mis dix heures en prison, prison joyeuse où l'on n'osait pas empêcher les visites continuelles des frères et amis, et le punch — moins gracieux que le vôtre — et des chants et des cris de forcenés.

Quelques jours après, des hommes inconnus paraissent à Pau. Soulevés, excités par des meneurs d'une classe plus élevée, ils prennent pour prétexte une querelle de cabaret qui avait eu lieu la veille; armés de cailloux, de bâtons, de couteaux de boucher, ils attaquent et assassinent nos soldats dispersés dans les rues où logés chez les habitants, faute de caserne. Les officiers supérieurs sont frappés sur le pont et presque tous blessés; le lieutenant-colonel renversé sur le parapet en voulant les disperser et presque jeté dans le Gave et, chose incroyable, il distingue dans la foule forcenée qui criait : Vive Poque ! des huissiers et jusqu'à des avocats déguisés, appartenant à cette même Cour chargée de le juger (95).

Ils sont désignés au Procureur du Roi, mais qu'arrivera-t-il de tout cela ? Je ne crois pas que Mgr le Garde des Sceaux lui-même y puisse rien.

Voilà donc les choses qui se passent dans le plus royaliste des ministères, que pouvait-on espérer des autres et que n'avons-nous pas à craindre ?

J'ai ouï dire que Grenoble était aussi agité. Je souhaite que cela n'y soit pas aussi grave qu'ici, car la tranquillité est à peine rétablie. Comme ce ne sont pas des cœurs à être touchés d'une noble conduite, ils ont osé blesser M. de Fontanges qui s'était avancé les bras croisés au milieu de cinq cents furieux, après avoir défendu aux soldats de répondre par leurs armes, ce qu'ils n'ont point fait ; aussi avons-nous beaucoup de ces braves gens blessés ; il est possible que cela recommence.

Voici à quoi Alfred passe son temps, loin de vous tous et de nos douces Muses. J'ai à peine eu le temps de me réjouir du fauteuil de Soumet, tant je m'assieds peu sur le mien.

Que ne m'envoie-t-il donc *Cléopâtre* (95) ? Je rougis pour lui quand on m'en parle, de ne pas la savoir par cœur, comme le reste. Je pense à lui quand je suis tenté de pleurer notre musette et je ne la pleure plus après. Il est le dieu auquel j'offre ce sacrifice. Comme Pichalot est beau dans tout ceci ! Il faut donner à l'autre la couronne du théâtre et à lui la couronne des martyrs.

J'ai écrit à mon Emile qui me répondra lui, il me dira bien si vous m'aimez encore un peu, ce que

je commence à ne plus croire, quoi que vous m'en ayez dit.

Adieu, et, tout à vous, quand même.

ALFRED DE VIGNY.

XXXI. — D'Emile Deschamps.

Ce samedi soir.

Mon cher Jules, pardonnez-moi d'avance et faites-moi pardonner par tout ce qui vous entoure et vous aime; mais il faut absolument que vous quittiez lundi matin la campagne pour quelques heures, car nous sommes aux champs ici; vous, Alexandre et moi, il nous faut porter le coup de grâce à *la Muse* (97), chez Tardieu, à 9 heures du matin, lundi, si non, le n° paraîtra et nous sommes tous compromis. Je n'ai ni le temps, ni l'espace de vous expliquer notre danger, il est imminent; ces messieurs, je le sais, seront rassemblés là, pour continuer *la Muse*, arrivons tous trois pour la tuer et elle est morte. Ainsi soyez assez bon pour partir lundi, avant de vous coucher, si vous le pouvez, de manière à être à 8 heures à Passy, pour prendre Soumet que que je viens de faire prévenir. Vous serez à 8 h. 1/2 à ma porte. Nous serons tous trois à 9 heures chez Tardieu. Mais tout cela ne peut se faire que réunis; une voix se perd étouffée sous celles de nos

adversaires. Mais en nous tenant bien, il me semble impossible que l'on continue sous le titre de *la Muse* un ouvrage qui est le nôtre et qui ne veut plus l'être.

Pardon de vous arracher à tout ce qu'il y a de beau et bon, pour vous jeter dans nos vilaines expéditions ; mais, il le faut, pour vous, pour nous, pour lui et pour elles toutes. J'ose donc compter sur votre exactitude et votre amitié.

Adieu, je n'ai plus la place de vous dire combien je vous aime.

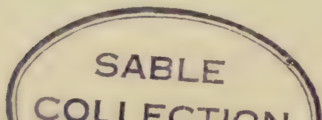
ÉMILE [DESCHAMPS].

Madame la baronne Dudon et madame de Rességuier veulent-elles bien agréer mes plus respectueux hommages ?

XXXII.—D'Emile Deschamps.

Ce mardi.

Cher ami, vous dites que vous êtes heureux et que vous nous remerciez ; que dirons-nous, nous ? Vous pouvez tout pour nous, malheureusement les douleurs d'entrailles sont exceptées dans tout et c'est ce que nous voudrions surtout vous prendre. Voyez comme les choses s'arrangeraient bien. Aglaé (98) vous remercierait, Mme Anna serait heureuse et moi j'aurais mal au ventre. Je m'abandonnerais pour ma



vie à ce partage, à condition que vous trouviez le vôtre dans ce bonheur et dans ces remerciements; à condition aussi que Mme Caroline (99), Mme Nina et M. Dudon (100) sauraient toute notre joie et toute notre reconnaissance. Vous me dites encore que nous avons été charmants. La vérité, c'est un fait exprès, de vous ôter, en nous les donnant, tous les plus jolis mots de la langue qui ne conviennent qu'aux habitants du Marais (101). Avez-vous bien remarqué, vous, comme vous êtes aimable et comme, en étant bon pour vous, nous voudrions ne pas avoir la moindre mémoire ; nous en aurons encore une excellente pour cette excellente journée; si vous nous avez dit bonjour, un peu trop près du soir, nous avons dit bonjour à Albert presque au milieu de la nuit. Dites-lui que j'avais envie d'applaudir mes vers quand il les disait. Dites-lui qu'au lieu de ce vilain cratère, dit en latin, il pourra mettre à présent :

Que Bacchus s'en éloigne et d'un flot lourd et noir
N'y ternisse jamais la fraîcheur solitaire.

Dites-lui que son père fait des vers vivifiants et applaudis, même quand Albert ne les récite pas... Vous faites les vers que vous voulez faire. Depuis six mois, vous voulez les faire comme Lamartine quand il est charmant, comme Soumet, et toujours

vous les faites en y ajoutant quelque chose de Jules qui les fait aimer encore davantage.

Je ne vous envie plus, pourquoi me parler de vous aux deux oreilles... Je veux cependant écrire encore ce que Mme Anna me dit à présent même : si j'avais laissé des papiers sur la cheminée de M. Jules, je le prierais d'en faire des papillotes ; j'y ai laissé des papillotes, est-ce qu'il n'en fera pas des papiers ?

Adieu, cher ami, ne souffrez plus, je vous en prie, nous vous en prions tous et tâchez de nous voir et de faire agréer nos plus tendres hommages autour de vous. Mon père (102) est tout fier de vos amours, comme s'il était une jolie femme.

ÉMILE [DESCHAMPS].

XXXIII. — D'Alexandre Soumet.

Toulouse, jeudi.

Vous vous êtes souvenu de la momie de Saint-Etienne (103), aimable et bon Jules, vous n'avez donc pas peur des morts, comme *Lénore?* Il est vrai que ma course n'est pas rapide et que je n'ai pas de cheval noir ; si j'en avais un, c'est près de vous qu'il me porterait, près de Nina que je ne veux plus appeler un ange, puisque les anges n'ont pas de si beaux enfants. Demandez-lui si elle veut que je lui envoie mon épisode de l'enfant ressuscité ?

C'est un miracle de l'amour maternel et je l'ai cru composer pour elle. La scène se passe dans l'église Sainte-Euverte, à Orléans (104) :

Guidez-moi, dit la vierge, à son autel aimé,
Dans un cercueil où brûle un cierge parfumé
On y portait alors, la dépouille récente
D'un petit enfant mort, depuis l'aube naissante,
Humble était le cortège, il ne se composait
Que d'une femme en deuil qu'un prêtre conduisait.
Des mauves d'un bleu pâle et de fleurs de murailles
De leur guirlande triste ornaient ces funérailles.
Car le printemps, si fier, au loin de ses couleurs
Dans ces murs assiégés, n'avait pas d'autres fleurs (105).

Je serais bien heureux si ce début inspire à Mme de Rességuier l'envie de connaître le reste ; mais je serai plus heureux encore si, en faisant parler une mère, je puis insérer dans mes vers quelques lignes de sa douce prose.

Aucun obstacle ne me retient loin de vous, mon cher Jules, si ce n'est une santé tout à fait perdue ; il me semble que les bains m'ont fait mal depuis que je les ai quittés, tout ce qu'on quitte fait mal.

Ah ! plutôt la mort dévorante
Que ces longs jours, flamme expirante,
Toujours prête à s'évanouir.

L'on me donne, pour prolonger la mienne, des jus d'herbes, d'une amertume affreuse : c'est cruel, si jeune, de boire à pareille coupe et il me prend quel-

quefois l'envie de détourner la tête; mais quand je viens à songer que mes amis, que les personnes qui méritent de si heureuses destinées ont aussi leur part de souffrance, je m'apaise et je fais des vœux pour elles, du plus profond de mon cœur.

Vous souffrez, Jules, et cependant votre lettre est remplie d'aimables sentiments et de riantes images.

Adieu, mon ami, donnez à vos enfants de ma part des baisers que je rendrai de la vôtre à Gabrielle. Ce que vous me dites de Mme Amélie m'afflige ; mais on ne peut espérer pour elle d'autres biens que la fatigue et la douleur, et il faudra beaucoup de temps pour user la sienne.

Adieu. Le mot d'Aben Hamet (106) est charmant.

Adieu Aben Hamet.

S[OUMET].

Vous voyez, mon ami, à quel point ma mauvaise écriture profane vos jolies plumes ; mais vous êtes le premier pour qui je m'en suis servi.

Que votre douleur ne vous rende pas sauvage ; l'égoïste est triste et il faut le fuir, n'est-ce pas, pour les autres.

XXXIV. — *D'Alexandre Soumet.*

J'avais espéré, cher Jules, aller vous porter moi-même ma réponse à votre billet si doux, si aimable et si bon. Mon voyage prolongé à Saint-Cloud(107) m'en a empêché. Les Enfants de France sont au Château, je ne sais si l'on a trahi le secret de mon érudition. Mais je ne suis encore que le bibliothécaire de l'innocence. Si vos jolis enfants n'avaient pas de si beaux yeux, je leur enverrais un petit ouvrage destiné aux aveugles qui m'a paru charmant, je le garde pour eux, lorsqu'ils viendront visiter Saint-Cloud : *le Livre des Colombes* et le *Hemopligose* d'Alibert; quant à vous, cher ami, nous vous aurions déjà envoyé notre premier n° sans les désertions que nous avons subies; l'un de nos rédacteurs en chef, Lamartine, part pour aller faire le tour du monde. C'est une grande perte, sans doute; mais, comme nous ne sommes pas comme Rachel et que nous voulons être consolés, nous mettrons, si vous y consentez, votre nom à la place du sien. Nous devons avoir une réunion mardi ; je vous instruirai du résultat. Nous nous adresserons à Nina pour être bien assurés de votre constance et de [votre] ministère, après la désertion de Lamartine; car, si vous manquiez jamais à mon amitié, je n'essayerais pas de vous remplacer. Mille tendresses.

SOUMET.

XXXV. — *D'Alexandre Soumet.*

Je ne suis rentré qu'à minuit, cher ami ; le manuscrit de *Jeanne* (108) m'a été rendu enfin par la censure, mais tout sillonné de blessures comme un vétéran de Waterloo et ma réception est renvoyée à lundi à cause des changements exigés. Nous allons tous chez B..., qui vous voudrait; je vous ai mis le premier avec Emile, Guiraud et France, pour les orchestres, quatre réservées.

Mille hommages respectueux à Nina.

S[OUMET].

Si j'ai un moment dans la journée, après avoir vu Dumas (109), je pense vous voir.

XXXVI. — *De L. Vatout.*

Monsieur,

Je regrette beaucoup de ne point m'être trouvé chez moi lorsque vous avez pris la peine de vous y présenter ; mais j'ai reçu votre aimable imposture. J'appelle ainsi votre lettre qui ose démentir les les plus honorables témoignages; oui, toutes les personnes qui ont entendu votre *Isabeau de Bavière* (110) m'en ont fait le plus brillant éloge et je

la relirais avec reconnaissance. Malheureusement, le plaisir de la publier sera un peu retardé parce que le lithographe avait employé une mauvaise pierre et que nous faisons recommencer le tableau. Mais j'ai songé qu'un moyen de consoler l'impatience publique serait de faire un nouveau morceau. Ce serait *le Pêcheur napolitain* improvisant au bord de la mer, tableau charmant de Léopold Robert. Celui-là serait pour le 1er septembre et si les vers m'étaient remis vers le 15 août, la bonne fortune serait complète.

Emile Deschamps ne m'a point envoyé son *Page* ; Soumet sa *Défense de Bonne Aventure* ; Guiraud, son *Prêtre*. Cependant je l'avais vu chez Mme de Maillé, à Louviers, et il me l'avait bien promis.

J'espère en votre bienveillance pour un ouvrage qui s'honorera de renfermer votre nom parmi ceux qui illustreront notre Parnasse et je vous prie d'agréer l'hommage du plus sincère remerciement et de mes sentiments les plus distingués.

J. VATOUT.

Neuilly, 5 août 1825.

XXXVII. — De L. Vatout.

Je remercie de nouveau monsieur le comte de Rességuier de ses brillants, excellents et remarquables vers sur *Isabeau*.

Pourquoi m'adressez-vous une impossibilité? On ne voit pas Neuilly quand la famille du prince y réside. Il y a quelque temps, la chose était facile. J'espère que si une autre fois vous mettez mon obligeance à l'épreuve, je serai assez heureux pour répondre à vos vœux.

Votre obligé, heureux de l'être.

J. VATOUT.

Neuilly, 12 octobre 1825.

XXXVIII. — D'Emile Deschamps.

Que vous êtes joli imprimé, mon cher Jules, je vais faire des lectures en ville ; on se m'arrache à cause d'*Un samedi au Louvre* (111) et nos jolies femmes n'auront plus d'autres livres que votre article. Je crois que je cracherais le sang si ce n'était pas votre prose que je lisais.

Adieu, car ma tournée n'est pas finie. Le gars, le roi et le chevalier de la fin font un effet merveilleux.

ÉMILE [DESCHAMPS].

XXXIX. — De Victor Hugo.

Ce vendredi, septembre 1826.

Nous apprenons avec une bien vive joie, mon

cher Jules, l'heureuse délivrance de Mme de Rességuier. Garçon ou fille, l'enfant qu'elle veut bien donner à vos amis devait être reçu par eux avec le même plaisir.

Elle ne pouvait nous donner qu'un Jules ou qu'une Nina.

Pardon, cher ami, de prendre ainsi une part dans votre paternité. Vous n'en avez pas moins le monopole des beaux enfants et des beaux vers.

Si tôt que nous serons délivrés à notre tour, nous courrons rue du Helder.

Je vous embrasse, ma femme embrasse la vôtre. Dydine embrasse Albert et mon futur, votre nouveau (112). Mille respects à votre chère et charmante accouchée.

VR. [VICTOR HUGO].

XL. — De Victor Hugo.

Ma soirée de demain est prise, mon ami, jugez de ma contrariété ; si je puis m'échapper un instant, j'irai serrer votre bonne main et me mettre aux pieds de madame Nina.

Votre frère,

VICTOR [HUGO].

XLI. — D'Emile Deschamps.

Mon ami, mon ange Aglaé devait aller visiter votre ange Nina, mais tant qu'ils sont sur la terre, les anges sont soumis aux infirmités des hommes; car voilà quatre jours qu'Aglaé souffre de douleurs horribles d'entrailles; elle est mieux ce matin et je vous le dis bien vite; mais elle attend son médecin, elle veut que j'y sois et je ne puis pas m'absenter. J'ai bien peur que la maladie ne revienne avec le docteur, ne pourriez-vous pas, pour neutraliser cette vilaine visite, lui en faire une de trois minutes, après la messe? Ce n'est plus mon plaisir, c'est sa santé que je vous demande. Nous avons tant à vous dire que nous vous aimons.

Je vous ai écrit mardi dernier, vous ne m'avez pas répondu; vous avez dû trouver mon nom chez votre portier et je ne vous ai trouvé nulle part.

C'est trop que le silence et l'absence se donnent le mot contre moi. J'aurais pourtant bien besoin de savoir où vous êtes. Moi, je vous dis tous mes chagrins et tous mes bonheurs; je voudrais bien causer des vôtres avec vous.

Vous viendrez un instant, n'est-ce pas? J'espère pouvoir passer une heure, ce soir, chez Mme Dudon, nous en parlerons.

J'ai reçu une invitation à dîner pour mercredi; je vous en remercie, comme de tout ce qui m'arrive d'agréable.

Soumet, Guiraud, Pichald et votre douce et aimante Anna étaient hier soir, par hasard, chez Aglaé. Il y a aussi de bons hasards pour ce matin; mais pour cela il faut que vous fassiez exprès de venir à vos malades de la rue Saint-Florentin.

Adieu, cher ami, nous ne parlons que de vous; il est temps que nous vous voyions pour parler d'autre chose.

ÉMILE [DESCHAMPS].

Nos plus tendres hommages à madame Nina; nos plus douces caresses au plus beau des enfants.

Ce dimanche matin.

XLII. — D'Emile Deschamps.

Je vous assure, cher ami, que nous n'avons pas trouvé Mme Dudon mal hier au soir; je vous assure que nous en avons été ravis. J'ignore si elle s'était fait une santé, comme vous le dites; en tout cas, sa santé était très bien faite et lui ressemblait prodigieusement.

J'aurais bien voulu aller vous dire cela au n° 20 en sortant du n° 19, mais Aglaé était très pressée parce que nous allions très loin.

Voici *le Globe;* j'ai deviné presque aussitôt que vous que l'article n'était pas de moi, c'est sans doute parce qu'il est de Charles Rémusat (113).

Voici aussi une lettre de Charles Nodier qui croyait que vous l'aviez depuis quinze jours. C'est la faute de sa fille qui a été me la chercher dans son tiroir de toilette qui, depuis deux dimanches, oublie toujours de la donner à Soulié (114), à Victor ou à moi, quand nous revenons de chez elle à Paris. Nodier est aussi furieux de cet oubli qu'il est charmé de vos *Tableaux Poétiques* qui n'ont rien de commun avec l'oubli; il est doublement enragé. Il me charge de ses excuses, de ses admirations et de ses tendresses pour vous.

Je crois, *Pour un Hercule, c'est ridicule* (115), vous vous rappelez! Je voudrais bien être à ce temps-là, j'avais beaucoup de chagrins de moins et pourtant j'en avais bien assez.

J'ai vu chez Nodier un M. Gallois (116), qui est de Genève et qui sait par cœur *Isabeau* et *le Bal.* Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est un jeune homme véritablement supérieur. Il prétend aussi, lui, que vous devez faire un poème sévère et que votre talent est plus libre et plus vrai plus il s'élève dans les régions de l'art; ce sont ses paroles et, qui est plus, sa pensée.

Je vous parlerais beaucoup de tout cela; mais je voudrais bien que Soumet en parlât un peu à

Michaud ; Soulié n'attend qu'un mot pour me lâcher mes cinq colonnes.

Adieu, cher ami, n'ayez pas aujourd'hui votre accès de fièvre, je vous en prie, et rassurez madame de Rességuier, la première, je crois, à ma joie comme à mes douleurs.

ÉMILE [DESCHAMPS].

Lundi matin.

XLIII. — D'Emile Deschamps.

Voici, cher Jules, pour la *Gazette de France*; aurez-vous la complaisance de faire porter à M. de Genoude (117) mon horrible paquet, avec vos charmants *Tableaux*. Je vous envoie cela tout fermé, vous y verriez que je vous aime et que je vous admire; c'est absolument inutile. Vous écrirez à Guiraud et à Saint-Valry, n'est-ce pas? Et vous enverrez à ce dernier *les Annales Romantiques*. Tâchez d'y penser. Moi, j'oublie même en vous l'écrivant.

Donnez-moi des nouvelles de Mme Dudon et de Mme de Rességuier; j'espère qu'elles ne sont pas trop mauvaises; je suis sûr qu'elles ne seront jamais assez bonnes.

Anna, Aglaé et moi, nous raffolions, en revenant de votre soirée si intime, si chantante, si aimable;

nous disions que rien n'est plus charmant que Mlle de....

Un jour bientôt, grande et belle Cécile,
Il faudra donc autrement vous nommer.
Tâchez, du moins, de prendre un nom facile.
Mais faudra-t-il autrement vous aimer?

Jamais, adieu.

ÉMILE [DESCHAMPS].

Mardi 8 h. du matin.

Si vous alliez voir Soulié (118) pour quelque chose, cela pousserait, j'en suis sûr, notre article de *la Quotidienne.*

XLIV. — De Mlle Delphine Gay.

Un rhume nous retient ce soir au coin du feu; si vous n'avez rien de mieux à faire, vous seriez bien aimable de venir nous donner de vos nouvelles et parler un peu des Jeux Floraux. Je voudrais bien aussi savoir où en est *la Femme à la mode.*

DELPHINE GAY.

Ce lundi.

XLV. — De Mme Sophie Gay (119).

Rome, décembre 1829.

D'après ce que je lis dans les journaux, il me

semble que nous avons un compliment de plus à vous faire et nous vous l'adressons du fond du cœur. Sachez bien que tout ce qui vous arrive d'heureux (120) retentit jusqu'aux rives du Tibre et qu'il y a dans cette vieille Rome deux pèlerines qui ne voient rien de beau, de saint, de poétique, sans penser à leur aimable troubadour (121). Hier, en recevant des vers admirables de M. de Lamartine, nous nous sommes écriées : « Ah! si le cher Emile et son ami étaient là, qu'ils seraient enchantés de cette confidence! »

J'avais mandé à M. de Lamartine le désastre de Tivoli, la disparition de ces belles cascades que l'on croyait devoir durer autant que les Odes d'Horace ; cette inondation, ce jeu barbare de la nature devait inspirer le génie de sa mélancolie ; il a modulé sur ce triste sujet une espèce d'harmonie dont je voudrais pouvoir vous faire parvenir les sublimes accords, mais ce serait trahir la confiance dont nous sommes si fière ; jugez-en seulement par ces vers épars :

Ah ! faut-il s'étonner que les empires tombent,
Que de nos faibles mains les ouvrages succombent,
Quand ce que la nature avait fait éternel
S'altère par degrés, et meurt comme un mortel ;
Quand un fleuve écumant qu'ont vu couler les âges
Disparaît tout à coup, laisse à nu ses rivages?

. . . .

Italie! Italie! ah ! pleure tes collines,

Où l'histoire du monde est écrite en ruines;

. . . .

Sur tes monts glorieux, chaque arbre qui périt,
Chaque rocher miné, chaque urne qui tarit,
Chaque fleur que le soc brise sur une tombe,
De tes sacrés débris, chaque pierre qui tombe,
Au cœur des nations retentissent longtemps,
Comme un coup plus hardi, de l'audace du temps,

. . . .

Quel que soit le destin que couvre l'avenir,
Rome, enveloppe-toi de ton grand souvenir !
Que t'importe où s'en vont l'empire et la victoire ?
Il n'est point d'avenir égal à ta mémoire (122) !

Je vous connais; je sais que vous me saurez bon gré de ces citations ; mais ce n'est pas tout ; il faut m'en récompenser en nous envoyant bien vite, bien vite, les beaux vers que Delphine a eu le bonheur d'inspirer :

Homère en la voyant, Homère... (123).

J'ai fait la faute de vous les rendre pour en obtenir une meilleure copie, c'est ma complaisance que nous déplorons tous les jours, car on n'a jamais rien fait de plus gracieux, de plus flatteur et nous serions très fières de nous parer ici de ce poétique hommage ; si vous pouvez l'accompagner de quelque autre chant de notre charmant troubadour, nous serions trop heureuses ; en remettant tout cela à M. Lourgeat, au ministère des Affaires étrangègères, il nous le ferait parvenir par M. le duc de Laval (124), qui est parfait pour nous.

Mon Dieu que nous vous regrettons dans ces ruines parlantes ! Car pour la Rome moderne, excepté les pompes sacerdotales, qui en font comme une espèce de Cour du ciel, le reste n'est qu'une suite de raoûts tels qu'on en voit partout.

Nous étions venues ici dans l'espoir de travailler, il n'y a pas moyen ; dès qu'il fait un rayon de soleil, on va se perdre dans les ruines ; le soir, ce sont des dîners, des concerts, des bals ; le lendemain, des cérémonies religieuses ; enfin, Delphine n'a trouvé que le moment de faire une trentaine de vers pour les prisonniers rendus par nous au Pape (125). Il est vrai qu'ils nous ont valu l'honneur de lui être présentées et d'entendre Sa Sainteté adresser à l'auteur de *Magdeleine* (126) les plus saints encouragements.

Je vous assure que c'était quelque chose d'intéressant à voir que cette jeune Muse chrétienne à demi cachée sous un long voile, prosternée devant le royal pontife et recevant sa bénédiction comme la récompense de sa pureté et comme les promesses des bontés du ciel ; tout cela dans le plus beau temple du monde. C'était un spectacle digne de vos regards poétiques.

Mais, au milieu de tant d'intérêts différents, nous sommes toujours occupées de notre chère France et des amis que nous y avons laissés. Nous espérons leur souvenir, nous en réclamons des

preuves. Dites, je vous prie, à l'auteur de *Cinq-Mars* (127) que son ouvrage obtient ici le même succès qu'à Paris auprès du peu de lecteurs qui peuvent se le procurer, car les livres sont ici beaucoup plus rares que les diamants. On n'y vit que du passé, c'est la seule nourriture qu'on y permette à l'esprit. Notre cœur s'arrange fort bien de ce régime, mais l'imagination en maigrit visiblement.

Vous nous aimez toujours n'est-ce pas? Vous parlez quelquefois de nous avec Emile, Alfred, les deux Alexandre (128) et cette bonne Mme Duchambge (129), dont les romances font fureur dans nos petits cercles, chez la duchesse de Saint-Leu (130). Delphine prétend qu'on croit chercher des inspirations, des comparaisons dans ces contrées si riches de souvenirs; mais qu'on ne se sert bien de tout cela qu'auprès de vous et que le plaisir d'être écoutée, sentie, donne tout le courage de rimer ce qu'on rêve.

Cette vérité nous ramènera ce printemps, si non en France, au moins sur la frontière; nous reviendrons nous reposer dans quelque chalet de la Suisse et là, nous vivrons encore de l'espérance de vous revoir tous.

C'est un voyage si beau (131), si prompt, si facile à faire! Il me semble que la santé de la comtesse Jules, celle de son charmant Albert, la vôtre, doivent vous rendre cette promenade indispensa-

ble. Avec quelle joie vous seriez reçus par les deux pèlerines ! Adieu, en voilà bien assez long pour vous prouver toute notre amitié.

S. GAY.

XLVI. — D'Alexandre Soumet.

Je ne suis instruit de vos nouveaux honneurs que par la renommée, cher ami ; le premier journal que j'ai lu depuis six mois m'a offert votre nom et je suis heureux de vous savoir Maître des requêtes parce que la place exige la résidence.

Je vous avais parlé, l'autre jour, de mon procès avec la Maison du Roi et je suis sûr que votre nomination n'est qu'une ruse de l'amitié qui est chargée du rapport.

J'irai vous féliciter aussitôt que Paris sera navigable.

SOUMET.

Lundi, janvier 1827.

XLVII. — De Mme Sophie Gay.

La jeune Muse (132) supplie son cher troubadour de jeter les yeux sur ces deux pièces de vers pour voir s'il les croit dignes d'obtenir quelques palmes des Jeux Floraux (133), car après avoir trouvé tant

de nobles encouragements à notre Académie, elle ne voudrait pas échouer à la vôtre. Voilà le soin qu'elle remet à votre bonne amitié, c'est vous qu'elle charge de l'envoi, de la petite intrigue ; car où n'en faut-il pas ?

Vous avez été malade, je vous pardonne de n'avoir pas répondu à mon éternelle lettre ; aussi, je ne vous dis que ce mot pour ne pas vous effrayer ; mais, je prie le charmant Albert de nous y répondre pour nous rassurer sur votre santé et votre souvenir ; le nôtre est tout à notre cher troubadour.

S. G[AY].

Rome, 2 février 1825.

XLVIII. — De Mme Sophie Gay.

Manquer deux fois le bonheur de vous recevoir, c'est être trop malheureuse et puis, vous savoir encore souffrant. Les médecins sont donc des imbéciles ! Et tenez, Esculape n'est pas même un bâtard d'Apollon, puisqu'ils ne peuvent rien pour le poète qui fait les plus jolis vers du monde.

Delphine, qui aime encore mieux la poésie que la gloire, regrette presque d'être l'occasion de ces vers charmants ; car elle les dirait sans cesse. Jamais la flatterie n'a employé de plus doux accents pour

séduire. C'est bien l'harmonie la plus céleste et la plus dangereuse. Oh ! ce plaisir d'être ainsi chantée doit consoler de bien des peines !

Donnez-nous de vos nouvelles et venez chercher nos remerciements, sans compter des amitiés fort tendres.

SOPHIE GAY.

12 avril.

XLIX. — De Belmontet (134).

Château de Bouais par Bousquet, 9 mai 1827.

Ce n'est pas par oubli, digne chevalier des Muses, que je n'ai point été vous dire adieu; mon cher poète, on ne vous oublie jamais, ni vous, ni vos vers charmants. Pressé d'occupations sans nombre, à peine m'est-il resté le temps de faire mes paquets. Et certes, si quelque chose me fâche, c'est de n'avoir pas fini par vous mon séjour à Paris, pour en emporter une image plus riante. Vous êtes si aimable, si bon, qu'il est impossible de n'être pas content quand on vous voit et plein de regrets, quand on vous quitte.

J'espère du moins que votre riante et gracieuse poésie viendra nous consoler de votre éloignement. Votre beau et élégant recueil nous est promis ; vous êtes sommé par nos nobles chatelaines, de

tenir votre promesse au plus vite. Vous les avez si bien séduites par votre poésie enchanteresse qu'elles ne parlent que d'entendre vos vers. Elles font chorus avec tous ceux qui vous ont entendu. Je regrette de ne pas connaître le plan de votre grand poème et voudrais en demander quelques fragments à votre complaisance. C'est un sujet où vous écrirez avec votre âme inspirée, c'est là que vous achèverez d'illustrer votre beau nom. Le fonds, le merveilleux de la fatalité, la grandeur de la chute, le touchant du drame, tout est majestueux, tout vous convient parfaitement ; faites don à la France d'une noble composition qui lui reste. Vous le pouvez, vous avez un grand talent, de la poésie d'images, la chaleur du midi, l'enthousiasme du beau.

La veille de mon départ, mon noble ami, j'ai fait une lecture de *la Fête sous Néron* (135), chez Lefèvre (136). Il y avait Emile, Pichald, Victor, Alfred ; je ne sais ce qu'ils en pensent ; ils m'ont fait des observations, les unes bonnes, les autres toutes différentes, à mon avis. Mais, dans tout cela, pas de hautes raisons motivées. Quelques réflexions de goût, mais toujours des opinions systématiques, chacun selon son point de vue ; quelques plaisanteries que mes auditeurs jetaient de temps en temps, des allusions aux affaires du jour, les ont empêchés d'avoir ce calme grave qui doit bien écouter pour bien juger. Mon cinquième acte a eu l'effet tout

contraire qu'il eut à ma première lecture. Que penser ? A travers ce conflit de jugements, il est bien difficile de reconnaître la vérité des émotions résultant du drame.

Vous, mon ami, qui êtes franc, loyal et vrai, dites-moi ce qu'on en dit, sans réserve, quels sont les défauts qu'on me reproche, quels conseils dois-je suivre ? Soyez assez bon pour ne me rien cacher. Ne craignez pas de me blesser. Je crois que la bonne et saine sévérité fait toujours du bien. Au moment de remettre l'ouvrage sur le métier, éclairez-moi, je vous prie, sur les défauts réels, pour les corriger avant la lecture à la Comédie française.

Soumet, Guiraud et les autres s'expliqueront mieux loin de moi, puisqu'ils n'auront pas peur de me désobliger.

Je compte sur votre affection, comme vous devez compter sur la mienne, si jamais vous en avez besoin. Je serai toujours prêt à tout faire pour l'intérêt de ce qui vous regarde.

Faites donc imprimer votre recueil et qu'il vienne me donner du plaisir pour longtemps.

Adieu, cher ami, personne ne vous aime plus que moi. Rendez-m'en un peu, s'il vous plaît ; mes respectueux hommages à Mme de Rességuier.

Tout à vous,

L. BELMONTET.

L. — D'Emile Deschamps.

J'avais oublié Mennechet (137),
C'est une chose qui s'explique,
Mais de tout le reste il échet
Qu'on nous mène à la République ;
J'ai lu de vous huit charmants vers,
Près de huit députés moroses...
Faut-il croire aux sombres hivers,
Quand on voit sourire les roses!!!

ÉMILE [DESCHAMPS].

LI. — D'Alexandre Soumet.

Je sors de chez M. de Larochefoucauld (138), cher Jules ; il était allé placer la France sous l'invocation de Notre-Dame, comme nous avons placé votre adorable ouvrage sous l'invocation de sainte Nina.

Ce sont deux puissants patrons qui nous sauveront de la République des lettres et de celle des poignards. J'ai laissé la demande de votre libraire à un secrétaire de M. de L..., en le priant de lui dire que j'étais venu porter la lettre moi-même et que je reviendrai chercher la réponse. Mille amitiés bien tendres.

SOUMET.

Je vais retourner chez Michaud (139).

LII. — *D'Alfred de Vigny.*

J'ai voulu vous parler, cher Jules, — et je ne l'ai pu faire, — vous parler d'un de mes amis qui, tout jeune et gentil qu'il est, se désespère et dépérit pour ne savoir quelles sont, à son égard, les intentions véritables de Mgr le Garde des Sceaux. C'est M. Ernest de Fredy, recommandé dès longtemps au ministre par M. de Semanville et beaucoup d'autres personnages qui voudraient faire de lui un Auditeur au Conseil d'Etat. Il a toutes les conditions requises et M. de Peyronnet, qu'il connaît personnellement, lui a témoigné beaucoup de bienveillance ; mais il ne sait si elle ira jusqu'à le mettre au nombre des sept élus de ce mois. Si vous voulez, par un mot, sonder le cœur de votre tout puissant ami, vous toucheriez beaucoup le cœur d'un autre ami ; ce cœur est le mien et ne renferme que dévouement et amitié pour vous, Jules, qu'il me tarde d'embrasser.

ALFRED [DE VIGNY].

17 août 1827.

LIII. — *De Ch. Brifaut* (140).

Je n'ai jamais été, monsieur, si charmé et si

désolé qu'en recevant votre billet aimable comme vos vers et séduisant comme votre caractère.

La bonté qne vous avez de penser à moi pour me faire partager le plaisir de vos auditeurs me pénètre de reconnaissance; mais l'impossibilité où je me trouve d'en profiter fait mon désespoir. Je dîne demain chez la princesse Charlotte de Rohan où la soirée est toute arrangée. Il n'y a pas moyen de me dégager et je ne sais plus que devenir. Crillon se serait pendu pour une victoire manquée. Je me pendrais bien plus volontiers pour un plaisir perdu, s'il devait l'être tout à fait; mais je ne le crois que différé. Il n'y a personne qui ne veuille vous entendre, monsieur. Vous allez être accablé de demandes de lecture; vous serez obligé d'y accéder; alors, comme vous êtes charmant, vous m'écrirez un mot.

J'irai, je me glisserai dans la première réunion où vous paraîtrez, votre pièce à la main. Je serai heureux, dédommagé, reconnaissant et j'oublierai presque mon cruel désappointement d'aujourd'hui.

Mettez-moi, je vous prie, monsieur, sur la liste de vos auditeurs très prochains, il y a longtemps que je me suis placé moi-même sur celle de vos admirateurs.

BRIFAUT.

LIV. — De Sainte-Beuve.

Monsieur,

J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance l'aimable recueil que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. C'eût été pour moi un bien vif plaisir de pouvoir rendre hommage dans *le Globe* (141) à un talent poétique aussi plein de grâce, d'élégance et de mélodie qu'est le vôtre. Mais comme il me serait impossible d'en parler entièrement comme j'aimerais à le faire, je dois m'interdire le plaisir qui serait gâté pour moi de trop de contrariétés. Les opinions du *Globe*, quoique romantiques en général, ne le sont pas autant qu'on pourrait le penser; en poésie, il y a même dissidence assez prononcée entre ses opinions et celles de l'ancienne *Muse*. La raison principale, c'est qu'aucun des rédacteurs du *Globe* ne s'est occupé de vers.

Pour moi, qui suis à peu près le seul d'entre eux qui aie quelquefois ce bonheur ou ce malheur, je ne puis que regretter ces dispositions profanes, sans espérer de les vaincre; tout récemment encore, malgré l'amitié bien étroite qui m'unit à M. Victor Hugo et peut-être à cause de cette amité même, il ne m'a pas été permis de proclamer mon admiration pour son *Cromwell*. Vous voudrez bien, mon-

sieur, entrer dans ces excuses, et recevoir, avec l'expression de mes regrets, celle de mes remerciements et de ma profonde estime pour votre talent distingué.

Votre très humble serviteur,

SAINTE-BEUVE.

Le 31 décembre 1827.

LV. — D'H. T. de Latouche (142).

Monsieur,

J'ai lu vos vers avec enchantement; vous êtes de cette famille de Clémence Isaure (143) où la lyre dispose toujours des plus sonores et des plus doux accents. J'aime surtout *le Convoi d'Isabeau, les Troubles*, *le Bal*, *le Schall* et *la Harpe de Glorvina* (144).

J'espère qu'il me sera permis d'exprimer publiquement ma pensée sur ces charmants ouvrages. En attendant, je suis toujours occupé du procès de ces pauvres amis. J'ai vu Cormenin (145) aujourd'hui même et j'ai tâché de lui faire convenir que les lacs où M. Albert voudrait nous envelopper sont comme ces tissus

... que Barèges
Colore dans ses fleurs et blanchit dans ses neiges (146).

Je vous envoie Mainvielle pour vous prier de

me donner ce soir dix minutes d'audience, si vous pouvez disposer d'un de ces moments que vous passez entre la rime et les cigares.

Je fais la cour à Mme Fodor (147) pendant la mission de mon ambassadeur et je vous promets de retrancher de l'importunité de ma visite un temps égal à celui que vous retiendra le mari.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

H. DE LATOUCHE.

3 janvier.

LVI. — De Mme A. Tastu (148).

Je vous dois, monsieur, de triples remerciements pour l'envoi que vous m'avez fait de votre charmant volume, pour le plaisir que j'ai eu à le lire, et pour le souvenir que vous avez bien voulu attacher à mon nom en lui donnant une place dans vos vers (149). Je n'ose cependant, à cause de cela même, vous dire tout ce que j'en pense. J'aurais peur que vous ne vissiez dans mes louanges que l'élan d'une vanité satisfaite. Je garderai donc pour moi l'impression que j'ai reçue de ces inspirations gracieuses et idéales et dont la mélodie rêveuse ne saurait être définie. On pourrait l'appeler fugitive, si ce mot n'avait été souvent employé à caractériser des

poésies bien différentes. Ainsi tous les mots de notre langue perdent peu à peu leur valeur primitive dans la circulation, comme une vieille pièce de monnaie dont l'empreinte s'efface en passant de main en main. C'est aux bons écrivains qu'il appartient de s'emparer de ce métal banal et de lui redonner un nouveau cours en le frappant d'un coin nouveau. C'est, monsieur, ce que vous savez faire mieux que personne et qui vaudra à votre poésie un succès auquel personne n'applaudira plus que moi.

Veuillez, monsieur, agréer cette assurance et la sincère expression de mes sentiments les plus distingués.

AMABLE TASTU.

Samedi, 5 janvier 1828.

LVII. — De Chateaubriand.

Paris, ce 10 janvier 1828.

J'aurais voulu vous remercier plutôt, monsieur le comte, du beau présent (150) que vous avez bien voulu me faire, j'ai déjà parcouru, mais trop à la hâte, quelques-uns de vos *Tableaux* : ils m'ont paru animés du souffle qui fait le poète ; heureux les hommes qui, comme vous, monsieur, nous consolent par leurs talents des ennuis de la politique.

Agréez, monsieur le comte, je vous prie, mes remerciements empressés et l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

LVIII. — D'Alfred de Vigny.

Ce n'est pas un livre que je reçois là, cher Jules, c'est une cassolette et une corbeille tour à tour et tout à la fois. Il y a des rubis, des topazes, des aigues marines sur l'or de la cassolette ; elle est pleine d'aloès, de myrrhe et de cinnamome pour vos amies, quelques grains d'encens aussi pour vos amis, nous.

Eh! quoi! pour moi-même un petit grain, le dernier, le plus pur ; que j'en suis fier ! Il y a des roses et beaucoup de pensées dans la corbeille et surtout des gouttes de rosée ou des larmes comme les grands peintres aiment à en jeter sur les fleurs.

Votre *Odalisque* (151) est certainement celle de Ingres, je l'ai reconnue à la pureté de ses formes. Tout cela est poétique et mondain. C'est charmant, cela vous va à ravir et ne va qu'à vous au monde, et parceque cela vient de vous, il ne s'y trouve rien qui ne me soit précieux comme votre amitié.

ALFRED DE VIGNY.

18 janvier 1828.

LIX. — D'Alfred de Vigny.

Mme de Vigny me charge de vous dire, mon cher Jules, que Mme de Soubise vous attendra chez elle demain et tous les mercredis de l'hiver, entre Soumet, Emile, Antony (152), Victor et le petit *Cinq-Mars* (153) brodé qui m'est venu de chez vous, moins brillant, moins aimable et surtout moins cher à mon cœur que celui qui l'envoya vers moi.

Votre

ALFRED DE VIGNY.

LX. — D'A. de Saint-Valry.

Châteauneuf (154), ce 25 janvier 1828.

Vos *Tableaux Poétiques* et leurs compagnes de voyage, *les Annales*, nous sont enfin arrivés, mon cher Jules, et je me hâte de vous en faire tous nos remerciements et compliments. Elisa en est enchantée, elle n'a jamais tant aimé le bal que depuis que vous en avez dit tant de mal et si bien! Pour moi, mon ami, je vous lis et relis, me persuadant parfois que je vous écoute ; il y a dans ce charmant volume de si belles rimes à des vers si doux qu'il vous rend présent comme si vous étiez là. Votre

livre c'est vous et voilà pourquoi je l'aime. Je ne trouve rien de si déplaisant que ces vers qui ne ressemblent à rien, justement parce que leur auteur ressemble à tout le monde.

Mais votre poésie, à vous, a un cachet qui n'est qu'à elle et vos défauts mêmes sont à vous seul; on y sent à chaque instant les beaux ciels du midi, à cette fleur de bon goût, toutefois suivant la masse et suivant les mœurs d'un monde d'élite.

C'est, à mon avis, un mérite bien rare aujourd'hui ; il semble que nous fassions fi de la délicatesse à voir comme nous en mettons peu dans nos manières et dans nos écrits et l'on dirait que, libres, il nous en coûte d'être polis et délicats. Je ne connais pourtant pas d'ouvrage de littérature qui puisse se passer de délicatesse jusqu'à un certain point. Que disent à l'œil les plus beaux tableaux quand le vernis leur manque ? La différence qu'il y a, c'est que nous autres nous ne mettons pas, comme les peintres, notre vernis sur l'ouvrage après qu'il est fait, mais durant qu'il se fait et l'on peut dire que vous n'avez pas ménagé la dose. Parmi vos compositions qui sont proprement dites des *Tableaux Poétiques : Ondine*, *l'Odalisque*, *la Harpe de Glorvina* et surtout votre *Isabeau*, me paraissent d'un effet ravissant. Parmi celles d'un autre genre, j'aime surtout *la Fête*, puis votre première et votre dernière. Soumet ouvre la marche et votre Nina la

termine, c'est à merveille. La pensée la plus chère doit toujours être à la fin. Vos vignettes sont de charmantes traductions qui feront beaucoup d'honneur à M. de Sennones, et Godefroy, ordinairement un peu dur, a singulièrement adouci cette fois son burin. Tout est donc pour le mieux et je ne doute pas que les journaux ne s'adoucissent à votre poésie comme a fait le burin du graveur, et que le Cerbère des *Débats* lui-même ne finisse par vous louer comme vous le méritez. Vous savez d'avance la part que je prends à votre succès et l'ami se trouve en cela parfaitement d'accord avec le poète.

Et Mme Dudon, comment va-t-elle, je vous prie? Ecrivez-moi deux lignes quand vous aurez le temps. Dites à Emile que sa lettre m'a fait un sensible plaisir ; dites-lui, de plus, qu'on a intéressé Mme de Martignac (155) en ma faveur, que M. Barataud doit parler pour moi au mari et qu'enfin c'est peut-être le moment de circonvenir le ministre et d'en obtenir ce que l'on veut. S'il voulait dire aussi son mot, le bon Emile, j'en serais bien reconnaissant. Personne de vous ne me donne des nouvelles de Gaspard de Pons et pourtant j'en ai demandé plusieurs fois. Ne saurai-je pas enfin s'il est mort ou vivant, peut-être ni l'un ni l'autre, dirait Emile, mais enfin, dites toujours.

Adieu, mon cher Jules, Elisa désire vivement

vous connaître et vous remercie de votre aimable souvenir.

Rappelez-moi, en revanche, à celui de votre douce compagne et croyez-moi, pour toujours, votre meilleur ami.

A. SAINT-VALRY.

P. S. — *Les Annales* m'ont paru assez médiocres. Ah ! pourtant un homme d'esprit a été chargé de leur composition. Mais elles ressemblent au Salon d'Exposition, dont l'entrée est ouverte par trop de complaisance aux peintres du plus bas étage.

J'apprends à l'instant la mort de Pichald (156) et quoiqu'il fallût s'y attendre, cette triste nouvelle m'a tout interdit, eh ! quoi, si grand, si fort, si coloré, il y a si peu de temps et maintenant, mort. Que sommes-nous, mon Dieu !

30 janvier 1828.

LXI. — De la Princesse de Chimay (157).

Madame Duchambge, monsieur le comte, m'a donné une nouvelle preuve de son amitié, en rappelant à votre souvenir la promesse que vous aviez bien voulu me faire. En lisant vos charmantes poésies, j'ai apprécié tout ce que je dois à mon

amie et à vous, monsieur le comte, et j'éprouve plus vivement encore le regret de ne pas avoir eu l'avantage de vous connaître plus tôt et plus longtemps.

Recevez, monsieur le comte, avec mes vifs et bien sincères remerciements, l'assurance de toute la considération avec laquelle je suis votre très humble servante.

C. PRINCESSE DE CHIMAY.

Bruxelles, 15 février 1828.

LXII. — De Fr. Roger (158).

Vous prenez, monsieur, un bien mauvais moyen de démentir les éloges que vous ont donnés les journaux. Je n'ai encore lu que soixante-dix de vos charmants *Tableaux* et si je n'en connaissais l'aimable peintre, je briguerais de toutes mes forces le bonheur de le connaître. J'espère que demain j'aurai lu tout le volume. Je n'en serai que plus fier de l'amitié que vous voulez bien me témoigner.

Agréez, monsieur, mes remerciements et l'hommage de mon dévouement bien tendre et bien sincère.

ROGER.

Paris, le 16 février [1828].

LXIII. — *D'Andrieux* (159).

Monsieur le comte,

Je suis fort reconnaissant de la bonté que vous avez eue de m'adresser un exemplaire de vos *Tableaux Poétiques* ; je ne doute pas du plaisir que j'aurai à lire cet excellent recueil ; je vous félicite du succès brillant qu'il a obtenu et je joindrai avec empressement mon suffrage à ceux des hommes éclairés qui ont déjà applaudi à vos talents.

Je ne puis souscrire aux éloges que me donne votre politesse ; vous me parlez de ma comédie immortelle et de mes beaux vers... ah ! monsieur, ces expressions ne sont pas faites pour moi ; mais vous avez eu l'intention de me dire des choses obligeantes et aimables ; vous m'avez parlé en homme de bonne compagnie ; je vous en remercie ; mais je vous prie de croire que je sais mettre mes faibles opuscules à leur place et ne pas me faire illusion sur leur peu de valeur.

ANDRIEUX.

Ce 16 février 1828.

LXIV. — *D'H. T. de Latouche.*

Monsieur,

Si je n'étais pas malade de corps et surtout d'es-

prit et de cœur, à cause de la plus vive affliction qui puisse saisir un homme, j'aurais cherché l'occasion de vous voir pour joindre quelques renseignements à ceux que possède déjà le Rapporteur de l'affaire de Mme Fodor, au Conseil. Mais le malheur ne dispense pas d'obliger et la peine qu'on a de chercher à adoucir celle des autres; c'est pourquoi je vous écris.

Demandez à Mainvielle (160) de vous représenter le contrat passé entre deux particuliers dont l'un ne prend pas même la qualité de Chargé des Beaux-Arts et où il est spécialement stipulé qu'en cas de contestation le droit commun sera invoqué.

Prenez la peine de relire la lettre de l'honorable duc de Doudeauville (161), alors ministre et refusant de reconnaître l'arrêté de son fils.

Enfin pesez dans votre sagesse l'effet rétroactif qu'il plairait à M. de la Bouillerie (162) de donner à son adhésion, après que nous sommes en cause et en captivité, depuis près de deux ans !

Est-ce pour de tels débats que le Conseil serait institué ? M. de Larochefoucauld n'a-t-il pas honte de vouloir faire laver son linge sale par les conseillers de la Couronne ? Je vous épargne le fond des choses ; car, pour la première fois de votre vie, vous comprendriez ce que c'est que le savoir-vivre de l'antichambre et la probité des cavernes. Mme Fodor demandant la réalisation de son marché, neuf

jours après son premier début, est un modèle de désintéressement; Sosthènes (163) refusant de rompre et refusant les arbitres et fuyant devant les juges, embarrasse sur le nom qu'il faut lui donner. Il était, sans partage, l'homme le plus sot et le plus ridicule de France, il aspire à en être le plus déloyal. C'est beaucoup d'ambition, mais il y arrivera. Vous ne sauriez croire, pour obtenir ce double monopole, tout ce qu'a fait ce gentilhomme.

Renvoyez-nous, monsieur, devant les magistrats ordinaires, c'est notre unique vœu. Le sort de mes amis se confie en toute sécurité à vos lumières; vous devez aimer la justice et le bien faire, c'est aussi de la poésie; c'est la poésie de la raison.

H. DE LATOUCHE.

LXV. — D'H. T. de Latouche.

Monsieur le Rapporteur, j'ai l'honneur de vous adresser — avec la lettre de M[me] Fodor — la prière d'examiner son engagement. Vous verrez que les congés ne sont pas accordés par chaque année, mais qu'il en est seulement donné deux durant le cours de cinq ans, ce qui réduit à 69.000 fr. des appointements que vous aviez évalués à 93.000. Est-il utile de vous rappeler que, dans la demande de résiliation de l'engagement, aux conditions du

payement jusqu'au jour de la rupture, nous n'avons jamais fait entrer la prétention d'un dédommagement pour les congés et les représentations?

Mon cher poète, j'ai de nouveau agi dans l'intérêt de vos vers et surtout dans l'intérêt de nos lecteurs (164). C'est ce mois-ci que nous aurons un article, et je crois que vous serez plutôt jugé que Mme Fodor, ce sont deux causes d'équité et d'harmonie.

Revenez-nous à des sentiments libéraux, voyez Maillard (165). Que votre mobilité poétique vous ramène aux intérêts des arts et nous bénirons l'ange des beaux vers si, en vous éclairant chaque jour et après avoir fait le tour de la cause, nous vous voyons revenir au point d'où vous êtes parti.

Mes respectueux hommages à M. le Rapporteur, mes affectueux souvenirs à l'auteur de *Glorvina.*

H. DE LATOUCHE.

LXVI. — De Mme Fodor-Mainvieille.

Monsieur le comte,

Les médecins veulent me chasser de Paris, c'est à Aix, disent-ils, que je trouverai ma guérison ; mon avocat me dit : « Restez, votre départ gâte votre affaire. » Ainsi donc la durée de ce malheureux procès causera la durée de mon mal, si vous, monsieur

le comte, ne mettez pas d'accord Cujas et Gallien.

Repoussez le conflit, et la transaction, que dans votre équité vous conseillez aux deux parties, aura lieu à l'instant et je vous devrai guérison et repos.

Agréez, monsieur le comte, les salutations empressées de votre servante.

MAINVIELLE-FODOR.

6 août.

LXVII. — D'H. T. de Latouche.

Monsieur le comte Jules.

Je pense qu'il convient de vous informer que vous trouverez au Conseil deux défenseurs de plus du droit commun contre l'énorme absurdité des conflits : ce sont M. Favard de Langlade (166) et de Courceilhes (167). Sachez confidentiellement que le premier qualifie, comme nous, de délirant, l'arrêté soutenu par M. de la Bouillerie et que le second a terminé par dire : « Si le Rapporteur vous est le moins du monde favorable, il insistera sur l'article essentiel du contrat qui dégage Mme Fodor de la juridiction de la liste civile. Car elle a ainsi stipulé. »

J'insiste sur l'opinion de M. de Courceilhes parce qu'il a reçu nos amis à la Chancellerie même, avec une politesse, une bonne grâce remarquables,

qu'il quittait le Garde des Sceaux pour les recevoir et que son opinion doit avoir un peu des couleurs de celle du ministre.

Allons, déguichardisez-vous (168), appréciez pour ce qu'il vaut un décret impérial sur les fournitures; soutenez, comme vous le dites si bien, la cause et la voix la plus juste. Je ne sais si plus je vous entretiens, si plus je vous fatigue; mais plus je vous lis et plus vous me charmez.

H. DE LATOUCHE.

P.-S. — Le secret sur nos protecteurs.

LXVIII. — D'H. T. de Latouche.

J'apprends avec chagrin que vous êtes malade, le talent ne préserve donc pas de tout? Je voudrais bien que le Journal d'Etienne (169) versât un peu de baume sur votre blessure. Mon rapport est fait; quand passera-t-il?

J'irai vous voir incessamment pour vous parler de recevoir Goubaud, jeudi au lieu de samedi. Il ne fallait rien moins que la nature des nouvelles lenteurs que nous allons subir pour faire changer ma colère en intérêt pour le malade et en vœux pour lui qui se brûle de lancer au public mon *quo usque tandem* Larochefoucauld *abutere patentia nostra!*

Qu'il est odieux d'être éternellement renvoyé de Caïphe à Guichard et de Pilate à Albert !

Tout à vous.

H. DE LATOUCHE.

LXIX. — D'H. T. de Latouche.

Emile a trop de probité dans l'esprit, trop de bienveillance dans l'âme, pour ne pas vous avoir dit que je ne croyais pas un mot des singuliers rapports qu'on vous a faits. Les secrets du Conseil pourraient être, à la vérité, bien compromis par la nature même de cette mystérieuse justice. Les conseillers ont des fils, des neveux, quelquefois des maîtresses ; voilà, comme au conclave, tout se sait. Nos bourreaux même comptent jusqu'à des auteurs d'opéras comiques ! Vingt officieux à la fois pouvaient donner à Mme Fodor et aux journaux des renseignements contradictoires. Mais de prêter l'oreille à des bruits, d'en sourire avec un ami, n'y a-t-il pas une distance énorme à le croire ? Non ; j'aurais trop de regrets d'avoir rencontré un adversaire à notre cause, à la cause de Maillard, de Cormenin, de Gérando (170), là où j'espérais trouver un appui. Je ne pouvais subjuger votre conscience de juge ; mais laissez-moi être fier d'avoir conquis votre bienveillance de poète. J'irai vous voir avant peu

pour vous répéter que nos relations commencent au lieu de finir et, *le Constitutionnel* à la main, faire profession de mes sentiments pour vous.

H. DE LATOUCHE.

LXX. — D'H. T. de Latouche.

Quels maux n'apaisent pas les doux sons de la lyre (171) ?

Ceux que nous souffrons à cause de nos amis, monsieur, oui, la santé si chancelante de Mme Fodor, son impatiente irritation contre les lenteurs qui la tuent ont le droit, vous le voyez, de me poursuivre au milieu des plus enivrantes lectures.

Est-ce que vous avez renoncé à la bonne idée du rendez-vous de la rue des Victoires? Que Notre-Dame vous soit en aide pour l'exécution d'un tel projet! Faut-il vous aller voir, vous prendre, ou me résigner à importuner seul M. Maillard ?

Pardonnez-moi tant de sollicitations en faveur de beaucoup de sollicitude : la liberté de votre captive est un bienfait que l'Italie vous devra : l'Italie,

Qui, parmi ces discordes, entendra soupirer
La voix qui nous ravit et qui nous fait pleurer (172).

H. DE LATOUCHE.

LXXI. — D'H. T. de Latouche.

Jeudi.

On n'en a pas jugé comme nous, mon cher ami : le premier article paraît suffisant, peut-être même admirable : « Il est tard, ce serait revenir sur ce qui a été fait, démarche désobligeante pour l'auteur, donnez-nous autre chose. » Il est vrai, lorsque Avenel (173) me parla de ce devoir à remplir, nous ignorions qu'un docteur l'eût déjà tourné en notice, style lapidaire — c'est-à-dire, de pierre. — Je ne sais ; on dit que les ronces croissent sur les chemins qu'on ne fréquente plus ; je pense qu'il en a poussé pour nous sur le sentier des journaux ; ou mieux, comme la grande route est, las ! un chemin de ronces, il faut croire que nous avons usé nos bottes et, comme Werther, je ne puis plus m'emberlificoter les jambes. Il ne me reste donc que le regret de n'avoir pu découvrir cette bonne intention ; si ce sentiment méritait sa récompense, j'aurais songé à retenir les vers que vous m'avez envoyés ; ils sont jolis et gracieux comme je suppose l'auteur ; mais ne suis-je pas payé ? Je les sais par cœur. Amitiés (174).

H. DE LATOUCHE.

LXXII.— De Mlle *George* (175).

Monsieur,

M. Etienne m'informe de la part du baron de Langlade que mon procès a été gagné hier soir. Quoiqu'on ne puisse pas remercier un homme juste d'une chose juste, je ne résiste pas au besoin de vous exprimer tout ce que j'éprouve. Jamais je n'oublierai l'accueil que vous m'avez fait, vos procédés si rares et vos aimables attentions.

Avant deux jours j'aurai l'honneur de me présenter chez vous, pour vous offrir de nouveau mes nouveaux hommages empressés et respectueux.

GEORGE.

Samedi.

Rue Corneille, n° 5.

LXXIII. — De V. J. E. de Jouy (176).

Je fais tous mes remercîments à monsieur le comte de Rességuier de ses beaux vers, je viens de les placer moi-même sur les rayons de la bibliothèque du Louvre ; ils seront dans toutes les bibliothèques du Roi, honneur qu'ils méritent par le charme

et la noblesse des sentiments et la grâce et l'harmonie du langage.

Je prie monsieur le comte de Rességuier d'agréer l'assurance de ma parfaite considération et de mon sincère dévouement.

JOUY.

Ce 25.

LXXIV. — De Charles Nodier (177).

Monsieur,

Il est impossible de recevoir un plus joli cadeau que celui dont je suis redevable à votre bienveillance. Il est impossible d'en jouir plus vivement que moi. Je quitte un moment votre charmant volume pour vous remercier, je vous quitte pour le relire.

Agréez, monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance, l'assurance de mon admiration et de mon dévouement.

J'ai l'honneur d'être votre très humble et très affectionné serviteur.

CHARLES NODIER.

LXXV. — D'Eugène Sue (178).

Comment vous remercier, monsieur, de votre admirable ouvrage — poésie pour prose — votre

élégance pour le grossier langage de mes matelots — en vérité, monsieur, ce n'est pas juste, je dirais même que ce n'est pas généreux, parce que je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous.

Votre précieux livre, monsieur, est placé sur un rayon bien fréquemment visité, entre deux poètes que vous avez si bien chantés, Mlle Delphine Gay et Lamartine. Aussi, combien je suis fier, monsieur, de vous devoir cette augmentation de mon trésor littéraire !

Je suis aussi tout heureux de votre suffrage, monsieur, mais je vous en supplie, ne me confondez pas avec mon livre, comme on a toujours la cruelle habitude de le faire ; je ne saurais d'ailleurs choisir un meilleur avocat que l'auteur des ravissants vers sur la femme, pour me défendre de toute foi aux paradoxes émis par mes personnages sur elle.

Encore mille remerciements, monsieur, et mille amitiés respectueuses.

EUGÈNE SUE.

LXXVI. — D'Emile Deschamps.

Jeudi matin.

Cher Jules, Lamartine vient nous voir samedi soir et, s'il vous voyait, cela ferait bien mieux pour lui et pour nous.

Est-ce que vous ne pourriez pas ce soir-là, venir passer deux heures à Paris? Lamartine repart lundi pour la Bourgogne ; je vous prie, en grâce, de venir faire un grand plaisir; il adore vos *Tableaux*(179), il faut qu'il aime le poète. Voyez et faites tout pour lui et un peu pour nous.

ÉMILE [DESCHAMPS].

LXXVII. — D'Emile Deschamps.

Cher ami, si j'ai eu un chagrin dans ma vie, j'en ai deux à présent.

J'étais allé ce matin chez Alfred qui était au bain, je voulais le consulter une dernière fois ; nous nous sommes croisés ; pendant ce temps votre homme est venu. Voilà ce qui explique tout ce grand retard dans ma réponse ; puis Alfred, à qui j'avais laissé un mot, me répond ceci ; il a raison au fond, mais je suis au désespoir qu'il ait raison.

A tous les autres motifs de férocité s'en joint un autre ici.

Quand on lit une tragédie de soi, faite dans la manière française, on l'a composée et écrite plus ou moins bien, on la juge plus ou moins bien aussi ; mais enfin, l'auteur vient et doit consulter les salons et les hommes d'esprit et de goût sur son œuvre.

C'est une question d'amour-propre, d'un côté; ce n'est donc rien et c'est en même temps une consultation toujours utile.

Mais nous abordons brutalement un système dramatique si éloigné du nôtre, nous qui mêlons le comique au tragique, et le poétique à la plus simple réalité, nous qui ne pouvons rien que par Shakespeare; vous concevez qu'il ne s'agit pas du plus ou moins de talent que vous avez déployé, mais qu'il s'agit du système en lui-même. Malheureusement, les gens du monde qui ont le plus d'esprit et de connaissances arrivent armés contre le système et bien persuadés, quelque indulgence qu'ils aient d'ailleurs pour le poète, que l'ouvrage est inadmissible au théâtre français; faute d'études suffisantes et précisément à cause de leur goût parfait et de leurs justes admirations de nos chefs-d'œuvre, ils sont persuadés au fond du cœur que Shakespeare est un barbare, souvent un cochon et qu'on ne peut y prendre que quelques perles dans un fumier, tandis que ce sont des fleurs dans un magnifique jardin qu'on y trouve.

Cette disposition préventive frappe de mort, non pas le talent du traducteur, mais le destin même de l'ouvrage qui arrive aux comédiens chargés de mille doutes.

La manière dont on a accueilli dans le monde *Cromwell* (180), de Victor Hugo, a été pour nous un

flambeau terrible. Notre ouvrage est un cousin germain du sien et n'est absolument que la manifestation de sa préface où l'on a tant critiqué l'idée du mélange du comique mêlé au tragique sur la scène. Nous avons craint avec raison le même sort; nous affrontons deux mille personnes, parce qu'il faut bien faire la grande épreuve; mais nous avons trop peur des dites personnes, à moins que ce fût tous des gens de l'art comme chez Alfred, comme chez moi, — la foule ou quelques poètes — ensuite ce serait absolument chez vous, comme chez nous, la même sensation, la même condition, c'est pourquoi j'espérais beaucoup d'Alfred; ce qu'il m'écrit me paraît sensé et la sagesse ne m'a jamais autant fait de mal.

ÉMILE [DESCHAMPS].

LXXVIII. — De Victor Hugo.

Cher Jules, vous avez fait un livre charmant, vous auriez été bien embarrassé d'en faire un autre. C'est un bonheur pour moi d'avoir trouvé un si ravissant poème dans votre livre et un si excellent ami dans votre lettre.

Je vous remercie et je vous aime.

VICTOR [HUGO].

LXXIX. — D'Alexandre Soumet.

Mon manuscrit est demeuré à la Comédie Française, cher ami, et moi, l'humble captif de ces dames, je suis privé d'aller aujourd'hui au Marais; j'en suis presque charmé parce que ma comédie n'est pas un spectacle de demoiselles et que d'ailleurs elle est entièrement consacrée à M[me] Dudon et à Nina; dites-leur bien de ma part, cher Jules, et ajoutez que mon Alice est si jolie qu'elles seront obligées de faire cause commune avec elle.

SOUMET.

Dimanche.

LXXX. — D'Alexandre Soumet.

Je reçois, cher ami, une lettre de M. de Montbel (181) qui m'apprend que la pension de M. Barbé est maintenue à deux mille francs et pour tempérer un peu la joie de cette nouvelle, il m'annonce pour moi, la même faveur. Je suis dans un très grand embarras, car il m'est, en vérité, impossible de consentir à user de son crédit dans une si faible occasion. Mille amitiés et dites-moi ce que vous faites.

SOUMET.

LXXXI. — D'Alexandre Soumet.

Nous parlons quelquefois de destinée humaine, mon cher Jules, et le beau tableau de l'exception du... me plonge dans l'abîme de réflexion. Si quelque chose pouvait me ramener dans le monde des idées prosaïques et vulgaires, ce serait le froid récit de Mme de Genlis. Pline avait élevé à la nature le plus beau monument, peut-être, que la faiblesse de l'homme puisse lui élever, et cette nature a dévoré son grand-prêtre ; elle a préparé au centre de la terre le terrible incendie où Pline devait périr. Robespierre est resté étendu mourant, et pendant vingt-quatre heures, sur la table de proscription où il avait signé tant d'arrêts.

Si Pline aussi a été couché avant d'expirer sur cette terre dont il avait divinisé les merveilles, qu'est-il arrivé ?

La mort de Pline est devenue si grande qu'elle a pour ainsi dire servi d'ère au volcan et que le monde, qui n'avait pas un souvenir à donner à la disparition de Pompéia et d'Herculanum, n'a cessé de s'entretenir du cap de Pline. Adieu, Jules.

S[OUMET].

LXXXII. — D'Abel Villemain (182).

J'ai voulu, monsieur, vous lire, avant de vous remercier, je sais maintenant beaucoup de vos vers par cœur ; voilà le moment de vous en dire mon avis. Il me semble qu'ils sont pleins de grâce, de sentiment et d'harmonie. Ces pièces si courtes et si variées forment comme autant de nuances musicales qui retentissent dans l'âme. La mélodie est la poésie même et la vôtre est en même temps toute pénétrée d'émotion.

Le temps actuel, monsieur, est un peu âpre, mais tous les amis des lettres et des vers aimeront à vous lire. Milton dit quelque part que la voix douce des Muses délasse du bruit rauque des disputes politiques.

Agréez, monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance de ma considération distinguée.

A. VILLEMAIN.

LXXXIII. — D'Abel Villemain.

Monsieur,

Je suis bien solitaire (183), j'ai bien peu de crédit et les journaux sont bien absorbés par la polémique ; mais je dois tout essayer pour vous,

ne fût-ce que par reconnaissance pour le charme de vos vers. C'est une espèce d'enchantement que cette poésie à la fois toute vraie et toute idéale. Je me trompe, vous n'avez rien exagéré ; mais vos expressions ont une grâce si neuve qu'on a peine à croire qu'elles ne sont qu'une copie de la vérité ; cela pourra-t-il se placer au milieu de tant de controverses? Je le voudrais pour que tout le monde éprouvât le plaisir que m'ont fait ces vers inspirés.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée ; votre très humble et très dévoué serviteur.

A. VILLEMAIN.

LXXXIV. — De Mme Ancelot (184).

Mercredi.

Mille remerciements, monsieur le comte, pour le charmant volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer (185) et pour tout le plaisir que j'ai trouvé à le lire. Je ne puis le quitter ; je le lis et relis. Tout y est si gracieux, si poétique que les objets qui passent sous votre plume y prennent un aspect nouveau des plus délicieux. Votre *Ondine* s'est tellement embellie que mon premier essai me semble maintenant ne plus rendre du tout cette charmante idée et j'ai cherché à me rapprocher un

peu de la grâce de votre peinture en commençant un nouveau tableau (186) ce matin, que je soumettrai à vos avis, lorsque j'aurai l'honneur de vous voir. C'est une tentative téméraire que d'essayer de rendre vos idées, mais, sans approcher du modèle, je ne puis que gagner à chercher à l'imiter.

Veuillez offrir mes respectueux hommages à madame la comtesse ; j'espère avoir l'honneur de les lui présenter moi-même. Veuillez aussi vous souvenir quelquefois de

VIRGINIE ANCELOT.

LXXXV. — De Mlle Elisa Mercœur (187).

Paris, le 6 novembre 1828.

Monsieur,

J'allais, quoique bien inconnue, vous adresser mon pauvre volume (188), en témoignage de l'admiration due à votre talent ; je ne croyais pas, monsieur, qu'un sentiment de reconnaissance allait se joindre au motif de ce trop faible hommage ; vous avez daigné vous occuper de moi ; votre signature sur la pétition que m'a remise M. Soumet en est la preuve. Puisse mon léger envoi être, pour le brillant auteur des *Tableaux Poétiques*, celle de l'estime qu'inspire son beau talent ; que sa main armée du

pinceau qu'elle trempe dans des couleurs si vives ne dédaigne pas celle qui, jusqu'à présent, n'a pu qu'en tremblant saisir un modeste crayon, qui, dans ses doigts inhabiles, n'a encore tracé que quelques lignes imparfaites, tandis que la poésie a trouvé son Raphaël dans celui dont j'ose me dire, la très humble et très obligée servante.

ÉLISA MERCŒUR (189).

LXXXVI. — De N. A. de Salvandy.

Chantemerle, 14 janvier 1829.

Je ne veux pas attendre, mon cher collègue, les rencontres officielles du jeudi (190), pour vous dire les vraies jouissances que j'ai trouvées dans la nouvelle lecture de vos *Tableaux Poétiques*. Je les ai lus de la façon la plus propice à les bien faire apprécier; tout haut et devant un auditoire de femmes; il n'en est pas de plus digne de vous, c'est ramener vos inspirations à leurs sources; nous avons été tous également heureux de faire ou de renouveler connaissance avec votre talent si plein de naturel, d'esprit, de grâce, en un mot, de charme. C'est bien vous que je plains, des heures passées dans l'ennui des discussions stériles. Comment faites-vous pour écouter les hommes d'affaires quand on a un si doux com-

merce avec les Muses et qu'on sait si bien monter jusqu'à elles et les faire descendre jusqu'à vous?

Je suis bien heureux d'avoir reçu de vous le droit de vous parler de mon admiration bien sincère et de joindre des sentiments de reconnaissance à ceux de la plus haute considération.

N. A. DE SALVANDY.

LXXXVII. — D'H. T. de Latouche.

Mon cher comte, recevez ceci avec bienveillance, jugez-le sans sévérité et croyez que c'est bien moins un ouvrage (191) que je soumets à votre goût si fin et si sûr qu'un hommage que je rends à votre talent et surtout un souvenir que je sollicite de votre amitié.

H. DE LATOUCHE.

Jeudi, 14 mai 1829.

LXXXVIII. — D'Alfred de Vigny.

Mille fois, aimable ami, vous avez parlé d'avance de ce que j'allais vous porter; mais tout a des ailes en vous, l'amitié, la poésie, l'esprit : je croyais que l'amour seul allait aussi vite. On ne peut vous devancer ni vous atteindre en rien; pardonnez-moi d'avoir été en ceci pareil à tout le monde; mais en

un attachement durable et inviolable pour lequel il ne faut qu'être à jamais dévoué, je vous défie de me surpasser. Je vous le prouverai toujours. Je vous vole ce voleur, car c'est double plaisir de tromper un trompeur. Vous m'avez procuré cette satisfaction.

J'irai vous embrasser pour cela sur les deux joues.

Votre

ALFRED DE VIGNY.

20 mai 1829.

LXXXIX. — D'Emile Deschamps.

Du bronze pour les traits d'un être aussi fragile!
Non — le plâtre, j'essaie; il est plus ressemblant,
Si celui que voilà, cher Jule, était parlant,
Il vous dirait des vers de Jule ou de Virgile,

Il vous dirait aussi que ce vieillard agile,
Ce pâle et funèbre vainqueur
Dont la faux, chez les hommes rode,
Ce temps qui ronge tout, durcit l'or, l'émeraude,
La perle... et l'amitié, cette perle du cœur.

ÉMILE [DESCHAMPS].

Vendredi soir.

Je vais porter votre *Globe* à Alfred qui vous en remerciera. Si j'ai une heure libre, s'il ne me retient pas pour quelques préparatifs d'*Othello*(192), j'irai

faire des bouts rimés avec Albert; mais des ressemblances, avec vous, c'est trop difficile. J'ai vu Soumet, il est ravi de partager votre petite loge nº 4, côté droit du cintre.

XC.— D'Alfred de Vigny.

Vous me ferez grand plaisir, cher Jules, si vous pouvez savoir de votre ami, qui m'a très gracieusement reçu ,ce que sont devenus ses bonnes intentions et mes manuscrits que l'on conserve par trop précieusement au ministère; souvenez-vous de cette bagatelle et de ma vive amitié.

ALFRED DE VIGNY.

23 juin 1830.

XCI. — D'Emile Deschamps.

Paris, 26 juin 1830.

Je suis presque aussi heureux, cher Jules, de vous savoir tous arrivés bien portants et bien portés à Toulouse, que j'étais chagrin de vous voir sortir de Paris. Paul et Albert vont vous rejoindre et je n'ai pas le courage de ne pas leur donner trois lignes pour vous. Les facteurs feront la fortune de la lettre.

Ma plus douce occupation d'esprit est de songer à celle de cette dame si élégante et si poétique dont vous m'avez parlé en vers, le jour Lamartine. Si vous étiez bien bon, bien aimable, bien Jules, vous m'enverriez cette élégie que j'adore. En retour, je vous enverrais peut-être Soumet, qui souffre toujours de temps en temps, mais qui est incertain comme notre été. Je le vois beaucoup; mais il ne vous voit guère dans ce moment et je pense que vous lui manquez bien plus qu'il ne le laisse voir. Il en est de même d'Anna qui vous appelle et qui n'a plus d'appartement, sans doute parce que vous ne venez plus la voir.

J'attends des nouvelles des élections du Midi. Vous me dites que vous ne reviendrez pas député et j'attends toujours. Je ne mets pas à la loterie et je regarde les numéros avec anxiété. Enfin, vous ne pouvez pas m'empêcher d'espérer?

Si vous me répondez un mot, ce que je désire vivement, donnez-moi deux pages de détails sur la santé de Mme de Rességuier, sur les bouts rimés et les tragédies d'Albert, sur la joie de votre Nina et de votre belle-sœur et sur la poésie que les Pyrénées vont vous inspirer ou que vous allez inspirer aux Pyrénées.

Moi, je finis *Macbeth* (193), j'en suis ce matin à mon 2384e vers; c'est monstrueux de toute façon. Des vers et de la prose, cher Jules, je vous en

prie, j'en ai grand besoin. Moi qui étais si fort, si vigoureux, vous vous rappelez, eh bien ! depuis six semaines, depuis je ne sais quelle petite maladie, je ne respire pas bien, ma santé se gâte ; si j'allais n'avoir maintenant qu'une santé douloureuse et rien de plus, je serais une fière dupe !

Mais ne restez pas cinq mois là-bas ; ils seraient beaucoup plus longs qu'ici. Revenez-nous bien plutôt ; demain, si vous pouvez et pas trop tard, nous nous couchons de bonne heure.

Adieu, cher Jules, Aglaé vous embrasse, vous, Nina et vos trois anges, bien tendrement. J'en fais autant et si je pouvais, j'irais le faire où vous êtes. Adieu, des vers, des vers, songez que j'ai fini Lamartine. Votre ami à toujours.

ÉMILE [DESCHAMPS].

XCII. — D'Emile Deschamps.

Paris, samedi 31 juillet.

Vous savez, mon cher Jules (194), tout ce qui se passe. Après trois jours de combats, le Roi est en fuite et le drapeau tricolore est aux Tuileries et dans la moitié de la France.

Quand j'ai reçu votre charmante réponse à ma pauvre lettre, j'étais bien loin de penser à ce qui

était si près de nous ; mais, dans tout ceci, je ne cesse de penser à vous. Aglaé et Anna sont à Arnouville, car la garde royale a chassé le peuple dans notre quartier comme dans tout Paris. Certes, je ne croyais pas que mon uniforme de garde national (195) se trouvât jamais à pareille fête. Maintenant que Dieu s'en mêle. Mais j'avais besoin de vous dire que nous ne sommes pas loin de vous supplier de ne pas vous faire tuer dans votre Midi.

Quand les troupes royales et la Maison du Roi ont mis bas les armes, il serait affreux que, dans l'ignorance de ce qui se passe, de plus affreux malheurs arrivassent à nos amis.

Il faut rendre justice au peuple, il a été brave jusqu'à l'héroïsme, et généreux jusqu'à la politesse. Ce n'est plus du tout l'ancien peuple ; mais combien j'attends de vos nouvelles avec impatience ! J'ai passé quatre fois rue du Helder ; il n'y a personne dans l'hôtel ; mais je sais qu'on se porte bien et de combien d'anxiété générale et personnelle on est ému. Voilà tout jusqu'à présent ; on tarde bien de vous ouvrir les bras et de se jeter dans les vôtres.

Dites tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus joli à madame Nina et embrassez Paul, Albert et Charles, beaucoup.

ÉMILE [DESCHAMPS].

Le duc d'Orléans est nommé lieutenant-général du royaume.

XCIII. — D'Emile Deschamps.

C'est moi, cher Jules, qui vous remercie mille fois de votre réponse, vous avez été une de mes deux premières pensées au milieu de tout cela.

J'avais un pied sur les Pyrénées et un autre sur les Alpes et le cœur écartelé; cela tenait du colosse. Mes inquiétudes et mes peines étaient en effet colossales comme les événements et les courages. Je suis frappé dans tous mes amis; quant à moi, je n'étais rien avant, je ne serai rien après; je n'ai pas été un héros pendant et, pour être votre poète, j'aime encore mieux rester un de vos dix mille lecteurs, même quand vous ne faites pas quatre vers alexandrins que je relis trente-sept fois de suite pour en faire cent quarante-huit.

C'est encore, un coup, le peuple qui a été le héros, héros fort et généreux, lion terrible et doux; les renards vont profiter maintenant de tout ce qu'il a semé; c'est une affaire d'intrigue et d'ambition; on va faire la course aux places; les autres ont fait la course aux balles. Qu'importe! La chose était nécessaire et la grande majorité de la France, non employée, sera gouvernée selon sa volonté, voilà le principal; je regarde tout ceci

comme une révolution faite par et au profit des idées..... et tout sera dit pour longtemps. Voilà mon opinion sur l'ensemble de l'événement.

Maintenant, si nous entrons dans le détail des faits, je n'y vois que ruines et perturbations pour les trois quarts des gens que j'aime et surtout que j'aime le plus. Cependant, j'espère qu'après cette première bousculade on choisira beaucoup des mêmes hommes, parce qu'en effet il y a beaucoup d'hommes de choix dans l'ancienne administration. Le Conseil d'Etat paraît devoir être soumis à une révolution aussi. Vous avez vu que M. Benjamin Constant est nommé président du comité du contentieux, lequel a changé de nom; mais il s'agit, dit-on, d'un grand remue-ménage dans ce comité et dans la Cour des conflits. Quoique ce soit la chose du monde qui m'intéresse le plus, je n'ai pu rien savoir de positif; comme je crois à une sorte de tranquillité après les premiers moments d'effervescence, je vous voudrais mille fois à Paris, afin de vous voir prendre part au nouvel état de choses et puis aussi afin de vous voir tout simplement.

Est-ce que vous ne nous reviendrez pas avec l'aigle, l'ours et la gazelle? Que vous êtes gentil avec notre cher Soumet et que je voudrais être auprès de vous deux ! Si j'avais beaucoup d'argent, je ferais beaucoup de chemin. Dites à Soumet que nous avons vu ce matin Gabrielle qui est courageuse

comme *Peau d'Ane* et spirituelle et douce comme une demoiselle et supérieure, comme elle-même. Tout le monde se porte bien chez lui. Aglaé vous embrasse ainsi que Nina. Elle a eu bien peur, surtout quand je n'étais pas là; mais elle avait bien plus peur d'être oubliée auprès de vous; votre charmante lettre nous rassure tout à fait.

Anna est à Arnouville depuis dix jours; vous avez maintenant une grande lettre d'elle qui nous prouvera si vous êtes un ingrat. Votre souvenir, daté du 28, l'a ravie et votre petite fleur a été cueillie quand on ne trouvait chez les bouquetières que des cartouches. Dieu nous sauve des Mandrins à présent !

Quant à moi, j'ai fait des vers tous les jours. Les barricades et les coups de feu ne vous auront préservé de rien. Mon *Macbeth* en quatre mille vers est fini; mais il est loin d'être ce que je voudrais.

Adieu, cher ami, aimez-moi beaucoup et puis encore ; rien ne peut me faire plus de bonheur que vos lettres; je me trompe, il y a quelque chose que je préfère beaucoup, venez le savoir. Vous ne me dites rien de Paul, d'Albert et de Charles, de madame Amélie, enfin de tout ce qui m'occupe ici; parlez aussi un peu de moi à ceux qui le permettront et permettez-moi de parler toujours de vous à tout le monde.

ÉMILE [DESCHAMPS].

J'ai reçu une lettre de Guiraud et lui ai répondu ; il était fort question de vous ; elle était fort aimable.

De tout ceci la morale,
Ah ! c'est qu'un gouvernement
Qui n'a pas décidément
L'effusion générale,
S'en retourne par degrés
Au pays des émigrés.

Certes, je ne croyais pas si bien dire, il y a trois ans et j'ai une peur affreuse quand je pense à cette chanson qui a été vite mise en action. Mais aussi, ce n'est qu'une révolution politique et non une révolution sociale ! Voilà ce qui la rend innocente.

P. S. — Une chose me désolerait tout à fait : c'est si vous abandonniez Paris. N'est-ce pas que cela n'est pas ? Dites-le-moi bien.

Paris, 17 août 1830.

XCIV. — D'Alexandre Soumet.

Cauterets, août 1830. Samedi.

Que devenez-vous, cher Jules ? Etes-vous infidèle à vos rendez-vous comme un électeur des 221 à la prorogation royale ? Je suis venu vous attendre dans ces vilaines montagnes, qui pèsent sur moi comme un cauchemar, et je n'ai dans la tète que le bruit éternel du Gave, beaucoup moins doux que vos beaux vers.

N'arrivez-vous pas, cher ami, et repartirai-je sans vous voir, moi qui vous fais une visite à deux cents lieues plus aisément que dans la rue du Helder? Si les événements vous appellent à Paris, soyez assez bon pour me l'écrire, car votre détermination déciderait aussi la mienne.

Les eaux me font peu de bien; dites à Nina, en lui faisant part de mes respectueuses tendresses, que les siennes étaient bien meilleures, bien plus douces. Adieu, bien cher ami, je vous aime et vous attends.

A. S [OUMET].

Embrassez pour moi vos enfants, mille hommages à M. et à M[me] de Rességuier.

XCV. — D'Emile Deschamps.

Paris, 25 août 1830.

Vous avez vu, mon cher Jules, la composition nouvelle du Conseil d'Etat, vous avez vu, par conséquent, ces choix épouvantables et vous savez ce que je regrette et qui je regrette du fond du cœur. Personne n'est plus frappé que moi dans ses affections, de tous côtés. J'ai été fort content de ce qu'on a renversé d'abord, je crois à un bel et grand avenir pour la France, mais les places, l'adminis-

tration, le personnel de tout cela me semblent monstrueux à quelques bonnes exceptions près. C'est là ma profession de foi et le premier jour comme à présent. Vous verrai-je bientôt au moins, et pourrons-nous parler à cœur ouvert de tout ce qu'on ne peut écrire ? Je pense à bien des choses et à bien des personnes ; allez, je pense à vous surtout et à tout ce qui vous touche. Donnez-moi de vos nouvelles, je ne sais si vous êtes encore aux eaux. Je sais que Soumet revient. Il faudra qu'il pense à ses affaires et à ses intérêts. Pourvu qu'il ne vende pas la peau de l'ours, faute d'ours ! A propos d'ours, le 28 juillet, il y avait des gens à moyens extraordinaires, qui parlaient de lâcher les bêtes de la ménagerie Martin, parce que des troupes étaient campées sur le boulevard ; je leur ai dit que l'idée était excellente ; mais qu'avant tout il fallait s'assurer de l'opinion de ces animaux et que le tigre royal surtout me paraissait fort suspect. Ma harangue a fait renoncer au projet de défense ou d'attaque.

J'ai rencontré avant-hier M. de Fleurieu qui arrive de la Martinique et qui ne savait rien, mais ne paraît pas étonné de tout cela ; il me charge de mille amitiés pour vous, cela ne paraîtra pas parmi les miennes.

Voulez-vous dire à Mme Nina tout ce que vous savez dire de tendre, c'est Aglaé et Emile qui le penseront. Anna se porte à ravir, elle est assez

grasse maintenant ; mais elle supporte très bien son embonpoint.

ÉMILE [DESCHAMPS].

Adieu, cher ami, je vous aime beaucoup plus qu'hier et un peu moins que demain. Ecrivez-moi.

XCVI. — D'Alexandre Soumet.

Tours, ce 4 septembre 1830.

J'arrive à Tours avec la fièvre, cher Jules, et la fièvre populaire bouillonne dans les rues de cette ville ; je trace ces zigzags au bruit des hurlements du peuple-roi et ce peuple, il jette les pendules dans la rue et n'en saura pas mieux l'heure qu'il est. On m'assure que le mouvement ne sera que passager ; mais j'aurais été rempli de terreur si je n'avais pas appris à Bordeaux que ce qui vous intéresse à quitté Tours. Je viens de faire un affreux voyage. Pourquoi le Dante n'a-t-il pas mis une voiture publique dans un des cercles de l'Enfer ? Quel séjour ! Lorsqu'on quitte la douce société de Nina! Je vous écrirai sitôt mon arrivée à Paris, si j'y arrive jamais. Les routes sont toutes parsemées, toutes tachées de voyageurs. Le char de la Révolution s'est converti en pataches ; je me trouverais heureux d'en posséder une, car depuis

Poitiers je voyage à pas de tortue, et encore si j'avais, comme la tortue, ma maison ou la vôtre avec moi, mais je suis seul et toujours mes heures se partagent entre Gabrielle et votre vénérable famille. Adieu, bien cher Jules, je vous aime plus que je ne puis le dire, adieu.

S[OUMET].

J'ai écrit à Mme de Rességuier, votre belle-sœur. J'apprends que quarante-un voyageurs sont inscrits pour Paris ; je pars dans deux heures pour Vendôme, dans une voiture que je viens de louer.

XCVII. — D'Emile Deschamps.

Paris, 2 septembre 1830.

Je ne vous dis pas, je ne vous écris pas partout, mon cher Jules, combien j'ai de tristesse et de chagrin. J'ai ce que vous avez, je plains les mêmes infortunes, et je ne vois plus de fautes là où je reconnais tant de malheur. Cependant, je conserve un immense espoir : la législation va changer et changer bien vite, précisément à cause de cela. Partagez cette espérance et reconnaissons qu'il y aura eu, au moins, humanité et modération après la victoire ; car je craindrais fort ceux-là mêmes qui ont condamné à mort le maréchal Ney. Je vous tiendrai au courant des moindres choses qui

sont si grandes et si importantes, et vous, tenez-moi aussi au courant de vous tous.

Que faites-vous, que ferez-vous, où pourrai-je vous serrer la main, où faut-il étendre mon bras ?

J'ai quitté avant-hier Anna dans son Arnouville, elle attendait une lettre de vous, je suis sûr qu'elle ne l'attend plus, parce que vous savez tout le bien que vous lui ferez.

Alexandre est je crois en route pour revenir ; tant mieux, sa présence est nécessaire à ses intérêts. Mon Dieu, comme tout ce que j'aime est froissé ; je ne m'en consolerais pas quand je devrais être fait Auditeur au Conseil d'Etat !!! Il y a un Secrétaire général qui vient d'être nommé et qui s'appelle Emile Deschamps.

Je vous préviens que ce n'est pas moi ; il y a un Emile Deschamps qui vous aimera toujours et vous applaudira comme il vous aime, cette fois, c'est bien moi.

Parlez de moi un peu autour de vous et à votre frère que Toulouse a perdu comme son premier magistrat et à votre belle-sœur qui ne perd rien à tout cela puisque vous restez près d'elle. Dites à Mme Nina que nous ne faisons que penser à elle et à ses beaux enfants. Albert fait-il encore de grands et beaux vers ? Envoyez-m'en ; mais surtout dites-moi quelque chose.

Victor, dans une très belle ode, au sujet de tout

ceci, a fait deux strophes sur Charles X qui font pleurer, vous les savez, elles commencent :

Oh ! laissez-moi pleurer sur cette race morte
Que rapporte l'exil et que l'exil remporte,

et elles finissent :

Qui ne posera pas la couronne d'épine
Que la main du malheur met sur des cheveux blancs (196) !

Pardon du couplet d'une vieille chanson que je vous ai rappelé l'autre jour ; vous savez bien qu'on ne le chante plus qu'à vous. Je ne suis pas de ceux qui font des caricatures sur des cadavres. L'Ecole Romantique s'est distinguée par son silence ou des paroles comme Victor, dans cette circonstance, tandis que les fournisseurs du Théâtre de Madame nous donnent tous les soirs des ordures contre elle et sa famille.

Ils sont classiques ou libéraux ! Moi je suis plus libéral à ma manière.

Adieu, je pleure avec vous et je ne puis que vous voir glorifier avec moi ; j'ai tous vos chagrins et vous n'avez pas mes élans d'enthousiasme, et je le conçois, et si nous étions à portée de la voix, nous nous entendrions merveilleusement en parlant chacun notre langue.

Adieu, mille tendresses de nous tous, à vous tous.

ÉMILE [DESCHAMPS].

XCVIII. — D'Alexandre Soumet.

Jeudi, septembre 1830.

C'est sans doute, cher Jules, parce qu'il est maintenant si loin de vous que Paris est un séjour qui me rend tous mes maux ; même auprès de Gabrielle, me voilà de nouveau plus malade que jamais ; les eaux de Cauterets sont comme l'amour qui ne veut pas d'absence et leur bienfait ne s'est pas étendu pour moi plus loin que la côte du Limaçon (197), tout juste quand j'ai cessé de vous voir. J'ai voulu avoir des nouvelles du voyage de Hollande ; ne pouvant pas sortir moi-même, j'ai envoyé rue du Helder l'intelligente Thérèse ; on l'a prise d'abord non pour sa patronne, et ce n'est qu'après l'avoir bien reconnue que le domestique, qui a fait lui-même le voyage, lui a donné les détails les plus satisfaisants.

J'ai trouvé ici tous nos amis hors d'eux-mêmes ; comme de l'ancienne charte, on parle ici de la férocité de Charles X comme on parlerait du succès des *Tableaux Poétiques*, du charme de Nina ou de la grâce, de la câlinerie de vos enfants ; j'excepte notre charmant Emile, car vous savez que les révolutions ne vont pas jusqu'à son cœur.

Adieu, bien cher ami, revenez-nous aussi vite que nous le désirons, ou, plutôt, ne revenez pas,

ne revenez plus, arrangez l'affaire de Cadours (198) malgré cet abominable propriétaire, et nous irons vous rejoindre.

L'air de Paris me fait mal et Gabrielle a toujours peur de l'orage. Si Nina n'a pas peur de toute ma tendresse, dites-lui qu'elle est extrême pour elle et pour vous tous.

S[OUMET].

Je passerai demain chez Berryer (199) et je voudrais que vous passiez à Auch chez M. Cologne; je viens de lui écrire que je lui offrais de Cadours 52,000 francs et 3,000 francs d'épingles; mais j'ai déchiré la lettre pour vous laisser maître de tout.

XCIX. — De Mme A. Tastu.

Je ne suis pas républicaine (200) non plus, monsieur, ma qualité de femme me dispense par bonheur de m'enrôler dans un parti. J'ai même la mauvaise habitude d'estimer les opinions selon les hommes, au lieu d'estimer les hommes selon les opinions. Mais je suis l'ennemie de toutes les ingratitudes, j'ai été frappée de l'oubli des partis pour un homme dont ils se sont tous servis et de la mémoire du peuple, des ouvriers qui étaient venus de loin, se joindre à leurs camarades des fabriques de Choisy et aux amis, peu nombreux, du défunt.

J'ai dit à ce que je croyais en bien mauvais vers, ce que j'avais éprouvé, mais je dirai comme le brave Duguesclin à la princesse de Galles : je commence à n'avoir plus si mauvaise opinion de moi puisque les poètes me traitent bien.

Merci, monsieur, du plaisir que vous m'avez fait, en devinant tout le prix que j'attachais à une marque d'approbation de votre part.

AMABLE TASTU.

Paris, lundi.

C. — De Mme Sophie Gay.

Un deuil cruel m'attendait au retour de cette journée si douce passée dans votre famille, cher Jules, plaignez-moi.

Je vous rappelle la promesse de vos jolis vers que mon imprimeur attend.

Mille tendres amitiés (201). J'oublie toujours votre nouvelle adresse.

SOPHIE [GAY].

Samedi.

CI. — De Mme Sophie Gay.

Il fallait tous mes chagrins et notre deuil, cher Jules, pour nous empêcher d'aller vous remercier de votre bon souvenir et d'offrir tous nos vœux à

Mme de Rességuier pour cette année; il y aura bien du malheur si elle ne vaut pas mieux que l'autre.

Si vous n'avez rien à faire ce soir, venez entendre une nouvelle que M. de Balzac (202) doit nous lire au coin du feu.

Mille et mille tendresses.

S. G[AY].

Mercredi, 5 janvier [1831].

CII. — De Mme Sophie Gay.

Puisque vous ne venez pas recevoir nos remerciements, nos admirations, il faut bien vous les écrire; mais non, cela prendrait trop de temps et nous aimons mieux le passer à vous relire. Si le succès pouvait consoler des chagrins du cœur (203), je ne vous plaindrais pas, mais vous souffrez pour vos amis et nous vous connaissons assez bête pour ne trouver aucune ressource dans votre esprit contre le malheur.

Venez nous en parler, à nous qui vivons tristement aussi et qui vous aimons beaucoup.

SOPHIE GAY.

12 janvier [1831].

CIII. — D'Alphonse de Lamartine.

C'est en vers qu'il faut répondre à de pareils

vers (204) ; mais je suis dans une de ces douloureuses circonstances de la vie où les vers se taisent dans le cœur même. Je viens de perdre ma belle-mère et je suis absorbé dans les tristes soins qu'impose une telle circonstance. Je n'ai donc que la force de vous remercier en prose et de vous dire que je n'ai jamais reçu une si belle et si flatteuse épître, trop flatteuse, car j'en rougirais ; je sens trop combien le poète que votre imagination a fait passer devant vous, pendant que l'on vous dictait vos vers admirables, est différent du poète que vous appelez Lamartine ! N'importe, je les accepte avec reconnaissance et enthousiasme aussi, on aime que son buste soit plus beau que soi et qu'une belle image de vous aille à la postérité, fût-elle un peu menteuse. Vous avez fait mon buste dans ce charmant morceau. J'irai à Paris incessamment vous en remercier mieux qu'aujourd'hui. Je vais en Angleterre pour six semaines, les affaires de ma femme m'y appellent. Je reviendrai à Paris cet été et si la France est un peu calme, si nous n'avons rien à craindre d'immédiat pour nos amis et nos parents, je pars pour un long et poétique voyage dans tout l'Orient (205). La politique (206) du jour n'éteint pas en moi toute poésie, non plus qu'en vous, car ce que la nature a allumé ne s'éteint pas sous la main des hommes ; mais ils peuvent au moins l'étouffer pour un peu de temps. Je voudrais leur échapper

pour faire mon sacrifice sur les hauts lieux comme Moïse. J'ai besoin de vivre un an ou deux dans la poudre des vieux siècles, j'aime mieux cette poussière que notre boue, mais adieu.

Je n'ai qu'un moment au milieu de la douleur et des embarras pour vous dire que vous transformez en une véritable et chère amitié la sympathie que je me suis toujours sentie d'abord pour vos poésies et puis, pour vous.

LAMARTINE.

Mâcon, 8 mars 1831.

CIV. — D'Emile Deschamps.

Mercredi, 7 heures du soir.

Cher Jules, nous sommes, Aglaé et moi, surmenés comme des loups et pas assez heureux pour que vous puissez venir hurler avec nous. Il fallait cette coqueluche pour que je n'aie pas été auprès de Nina, de Gertrude, de Walter Scott et de vous. Voilà pourquoi je ne vous ai pas porté *Notre-Dame* (207), hier.

Je vous renvoie le premier volume, les derniers chapitres m'ont tellement ravi que je les ai relus trois fois, mais, pour cela, il faut relire très attentivement le commencement, tout se tient et se lie. On crie à l'absurde et à la barbarie ; puis à la poésie

et au sublime et au vrai comique et à la grâce et à l'érudition et à la rustique vigueur et à la fraîcheur de quinze ans. J'entreprends le deuxième volume, où tout est dramatique, intéressant et terrible; ce n'est pas un roman si l'on ne veut pas, aussi cela ne s'appelle-t-il pas roman sur le titre; mais c'est un livre étonnant, et son auteur, un homme qui a autant de science que d'imagination et qui a tous les styles, toutes les couleurs, tous les tons; rien n'est au hasard dans cet ouvrage; ce qui peut déplaire à quelques-uns est encore un talent d'artiste.

Mais je m'arrête, car j'ai l'air de faire un article et, si on le lisait, on se moquerait de moi, j'y suis accoutumé au reste; mais c'est une bien mauvaise habitude; je sais que, d'année en année, on rend des justices qu'on refusait d'abord; mais c'est toujours à recommencer à chaque ouvrage et une vérité nouvelle a toujours l'air d'une monstruosité. Il y a dix ans, des esprits fort distingués, des hommes pleins de talent, auraient trouvé impossible et bizarre votre charmante et belle tragédie et il est et sera ainsi toujours de tout. En grâce, travaillez pour nous et pour vous, il y a un beau nom sous l'œuvre que vous faites et je suis charmé de voir comme votre talent, votre pensée, votre facture deviennent mâles, fermes, nouveaux et francs, après avoir été sensibles, gracieux, passionnés et colorés. C'est que le poète fait tout ce qu'il veut et que vous êtes

le poète le plus pur et le plus mobile en même temps. Les cordes de votre lyre sont élastiques et ne se brisent pas plus qu'elles ne se faussent.

A quand la lecture de vos cinq actes (208), à quand votre santé complète? Un mot de tout cela et plaignez-nous d'être auprès de notre feu, aussi loin du vôtre. J'ai la tête, la poitrine et la gorge en feu, sans compter le reste, et Aglaé souffre beaucoup plus que moi.

Adieu, cher ami, adieu, faites-moi donc taire.

ÉMILE [DESCHAMPS].

P. S. — Je vous donnerai le deuxième volume dès que vous m'aurez rendu le premier, afin que je le fasse courir encore.

CV. — De Mme Sophie Gay.

Il y aura demain un an que, par cette même pluie, la personne la plus aimable est venue me compléter par sa présence le bonheur de jeunes mariés (209) qui ont la bonhomie de s'aimer aujourd'hui comme ce jour-là.

Ne viendra-t-elle pas aussi leur dire qu'il est ridicule de dépasser ainsi les mois de miel? Ce serait une grande joie pour la famille de prendre le thé, demain soir de bonne heure, avec cette charmante

fée qui porte tant de bonheur à ceux qu'elle affectionne. Et puis, nous voudrions Paul et Albert, et aussi Charles, car Amelata lui ferait les honneurs du baba. Quant à l'ingrat Jules, à qui je gardais deux gros volumes, je lui promets de ne pas l'en assommer s'il nous garde quelques moments.

Ma triste convalescence a été chercher dernièrement toute cette aimable famille et pourtant, je vais bientôt partir pour mes champs et je n'aurai plus que son souvenir et des regrets, car nous l'aimons tendrement.

SOPHIE GAY.

Jeudi, 31 mai [1832].

CVI. — D'Emile Deschamps.

Paris, 6 septembre 1832.

Eh bien ! mon cher Jules, vous avez couru les montagnes, pour la santé de tous les autres ; car pour vous, ce sont, je l'espère, les eaux de la Seine qu'il vous faut. Comment se trouvent votre belle-sœur, votre frère, leurs enfants et Nina ? Les Monts d'Or ont-ils continué cette année leur miracle de l'année dernière ? Et vos trois fils ? Voyez que de choses et combien nous avons à penser ; en revanche, nous n'avons plus rien à faire ; que faire sans vous ? Sinon, vous désirer, vous demander, vous

appeler ! Il est vrai que c'est là une occupation de tous les moments.

Vous m'avez laissé sur des vers ravissants, c'est une coquetterie par trop agaçante; répondez-moi donc par le reste de la pièce. L'élégie allait commencer :

Mais vous ne savez pas ce que, pour être heureux,
Il suffit à mon âme. . . . .

Les choses ne peuvent pas rester longtemps ainsi, ce n'est plus tenable et puis vous en avez fait bien d'autres, sans doute.

C'est comme cela que vous avez profité de vos voyages et nous aussi qu'il nous tarde de voir sortir ces nouvelles rimes curieuses, ces vers tantôt chantants et tantôt parlés et toujours colorés à plaisir. Tenez, je voudrais que vous fussiez là ; d'abord vous seriez là ; et nous causerions poésie, de notre poésie surtout.

Soumet a été un peu souffrant et un peu à Compiègne ; fort bien revenu de tout cela, il vous envoie les plus tendres vœux pour vous tous. Vous faites un vide énorme dans sa vie, vous le faites dans celle de tout le monde ; il n'y a pas de philosophe cartésien qui eut plus horreur du vide que moi.

Guiraud (210) est en voyage, chez Mme de Croze, où l'on aurait bien voulu recevoir Nina comme une reine voyageuse. Nous voyons souvent Anna, parce

qu'elle ne voit personne, la pauvre enfant et qu'elle ne veut prendre goût à rien. Mme Le Voyer est de retour depuis quelques jours et pour quelques jours. Une fois elle était sortie quand je me suis présenté chez elle, et hier, elle avait une migraine affreuse. Je voulais pourtant parler de vous avec elle, ce sont deux grands bonheurs.

Aglaé est dans son lit, fort souffrante depuis deux jours; c'est, je crois, du rhumatisme dans la poitrine; c'est, j'en suis sûr de la douleur bien forte. Son amitié, mon Jules, est beaucoup plus forte encore et elle vous envoie toutes ses tendresses pour vous et Nina et vous tous. Le temps est bien beau; mais il est surtout bien long. Voilà ce qu'elle dit, c'est une grande vérité qu'elle dit là.

Me répondrez-vous une phrase charmante, en m'envoyant des vers charmants? Oui, n'est-ce pas? Et me direz-vous que vous les suivez de bien près, oh! oui, je l'espère.

Moi, je vais tâcher, d'ici-là, de donner à Ladvocat (211) un nouveau chapitre qu'il me demande tous les matins. Après avoir été aux Invalides, je voulais aller à l'Académie, gradation naturelle; mais non, je vais faire tout autre chose; mais c'est toujours bien ennuyeux. Le dernier numéro des *Cent-et-Un* contient un excellent article de M. de Peyronnet sur Ham, excellent, c'est le mot et il y a ici un grand succès. Pourquoi ne revient-il pour voir son

procès? Le n° finit par de magnifiques vers de Victor Hugo sur *Napoléon II* (212). Victor est inépuisable.

Si vous saviez tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fait encore ! D'abord, il va demeurer à la place Royale.

La troisième édition de *Stello* (213) va son train; c'est un bien beau livre décidément, et Lamartine a fait de bien belles réponses aux *Adieux de Walter Scott*, quoi qu'on en ait dit et quoique je l'aie dit (214).

Ce ne sont pas là nos plus petits poètes.

Mais vous, cher Jules, qui êtes poète aussi et grand poète et grand prosateur, quand donc ferez vous l'aumône d'un chef-d'œuvre aux *Cent et Un* (215)? Je vois que vous nous reviendrez sans armée.

Adieu, tout mon cœur à vous.

ÉMILE [DESCHAMPS].

CVII. — De Jules de Saint-Félix (216).

Monsieur,

Vous avez été pour moi d'une grande obligeance et je me hâte de vous en remercier. Emile Deschamps m'a conté avec quelle grâce et quelle bonté vous avez voulu que mes vers fussent imprimés dans le livre dédié à *Madame* (217).

En vérité, monsieur, je suis très fier de votre poétique patronage. J'arrive de ma province,

modeste pèlerin, et vous m'ouvrez un palais magnifique, vous puissant qui ne me connaissez pas. Voilà une hospitalité tout à fait chevaleresque et qui va merveilleusement à la cause dont vous êtes un des fidèles et brillants défenseurs. Me permettrez vous, monsieur, d'aller un jour vous dire de vive voix tout ce que m'inspirent vos sentiments et votre poésie ? J'en serais bien glorieux.

Des bruits de Paris sont arrivés jusqu'à moi, au fond de mon Languedoc, l'hiver dernier ; j'ai appris avec quels applaudissements avaient été recueillis les vers à *Mademoiselle* et dès que je pus me les procurer, je criai bien haut mon bravo aussi ; mais, hélas ! de trop loin ; la poésie est une musique aérienne qui trouve des échos d'un bout du monde à l'autre et la vôtre, monsieur, en a un bien sonore dans mon âme.

Emile est chargé de cette lettre, Emile est mon intermédiaire charmant que nous aimons tous deux et que nous admirons. C'est une bonne pensée à moi de le choisir pour vous offrir mes remerciements les plus sincères.

Veuillez, monsieur, recevoir aussi l'expression des sentiments les plus distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

JULES DE SAINT-FÉLIX [D'AMOREUX].

Château d'Allevert, par Brioude, 15 octobre 1832.

Je sais, monsieur, que vous connaissez Mme la marquise de Le Voyer, seriez-vous assez bon pour me rappeler à son bon souvenir.

CVIII. — De Jules de Saint-Félix.

Ami, comte et poète, mille remerciements de la lettre charmante, reçue de vous et que je garderai toujours. Vous avez bien raison, nous jouons à cache-cache et je perds plus que vous. Il faut que je conjure cette mauvaise étoile et que je me fasse annoncer chez vous à sept heures du matin ; peut-être y serez-vous. C'est l'heure de votre travail poétique et de votre fumerie orientale.

Le Rénovateur est bien reconnaissant de ce que vous lui dites de moi. Il attend votre livre pour nous parler de vous, cette fois ce sera le meilleur de ses feuilletons. J'ai un très bel album que Paul m'a apporté. Il y a des choses si ravissantes que je n'ose m'inscrire à la suite. Je vais pourtant ouvrir mon bagage et y chercher l'étoffe la plus digne de Mlle de G.

Adieu, et au revoir, j'écris d'avance ce petit mot étant presque sûr de ne pas vous trouver selon ma destinée. Mille et mille tendresses.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Mardi matin.

Vous avez été mis en prison! Cela manquait à votre vie de poète. Je vous en félicite et je m'en réjouis ; nous aurons sur votre captivité une ravissante composition poétique.

Mettez-moi aux pieds de Mme de Rességuier.

CIX. — De Mme Delphine Gay de Girardin.

Emile devait aller chez vous, ce matin, chercher votre ravissant article pour *la Mode* (218); mais il lui a été impossible de sortir. Avez-vous été assez bon pour penser à ce mot pour *la Quotidienne?* Je suis bien ennuyeuse, n'est-ce pas, mais vos flatteries sont si douces qu'il est permis de les demander. L'importunité cette fois est pardonnable.

A bientôt et à jeudi ; je vous prie de me rappeler au souvenir de Mme de Rességuier et de dire pour moi mille tendresses au petit poète en herbes qui confond déjà ses rêves avec la vie.

D. G. DE G[IRARDIN].

CX. — De Mme Sophie Gay.

Cher troubadour,

Faites-nous donner de vos nouvelles et venez nous en donner vous-même ce soir, si le froid ne vous fait pas peur. Vous nous trouverez seules, au

coin du feu, cherchant à nous rappeler vos vers d'autrefois et brûlant de vous entendre nous les redire.

Mille sincères tendresses.

G. G[AY].

CXI. — *De Mme Pauline Duchambge.*

Voulez-vous me prouver que vous m'aimez encore ? Delphine me dit que vous avez fait des paroles ravissantes susceptibles d'être mises en musique. Elle ajoute même qu'elle vous a dit : « donnez lui. » Si vous m'aimez, envoyez-les-moi. Je vous jure de vous les renvoyer à l'instant, si je ne puis les mettre sous mes chants.

Je vais voir si je suis encore dans le souvenir de votre cœur.

PAULINE [DUCHAMBGE].

CXII. — *De la comtesse d'Agoult* (219).

Croissy (220) par Lagny, lundi.

J'envoie chercher chez vous, monsieur, un album (221) qui j'espère, après une aussi longue absence, aura beaucoup vu et surtout beaucoup retenu ; je serais bien heureuse que vous ou monsieur votre fils, vous ayez la bonne idée de me le rapporter à

Croissy ; mais, en cette occasion, je vous dirais bien un vers du Tasse...

Je connais votre antipathie pour les clairs ruisseaux et les frais ombrages et je me résigne au chagrin de ne vous rappeler qu'à distance mes sentiments les plus distingués.

COMTESSE D'AGOULT.

Veuillez me rappeler au souvenir de Mme de Rességuier.

CXIII. — D'Emile Deschamps.

M. et Mme Emile Deschamps auront l'honneur de se rendre le vendredi 21 décembre à l'invitation de monsieur le comte et de madame la comtesse de Rességuier.

Paris, 16 décembre 1832.

Et puis, cher Jules, je trouve toujours des mots charmants quand vous ne me trouvez pas. Je suis charmé que les lecteurs indifférents sachent combien j'aime l'homme et combien j'admire le poète. De là, ces pauvres vers à vous.

Changer *l'Aigle*, je devine pourquoi, c'est ce que L... voudra et merci encore pour lui. Quant au titre, c'est vrai, à la fin, trop de chiffres et de dates, n'est-ce pas ? Si l'on mettait : *les Deux*

Epoques, ou bien : *Berceaux et Prisons*, etc., quelque chose comme cela, hein? *Naples et Blaye*, que sais-je ? Voyez encore cela, vous qui savez et pouvez tout. Mais surtout, mettez donc votre portrait à *Citadelles*. je vous dis que c'est noble, beau et charmant.

Avez-vous vu aussi, dans *les Annales Romantiques*, page 255, six vers délicieux?

Il est vrai que c'est sur une épigraphe de vous ; ils sont d'un M. Mathieu, qui a eu un bon jour et qui, d'ailleurs, a du talent. A vendredi donc, cher ami. Mme de Croze est ravie, adieu, adieu. Votre ami.

ÉMILE [DESCHAMPS].

CXIV. — D'Emile Deschamps.

Il faut, mon cher Jules, que je vous dise que je suis fou, entièrement fou des vers que vous m'avez dits ce matin : *Deux Citadelles répondront* (222) : Beau, beau ; et que je vous remercie pour *l'Aigle* déjà fêté, et que je vous remercie énormément de votre délicieux vendredi ; Aglaé se soignera bien, et ne sortira que pour aller d'avance embrasser Nina.

Et puis, j'ai remis à Anna *les Annales Romantiques* qu'on m'a prêtées et que j'aime cette année

puisqu'on y voit mon nom au-dessous du vôtre. j'ai vu Joanny qui est ravi comme moi des vers de Paul. Dites-lui bien, à ce cher poète, soleil qui se lève dans son midi, tout de suite.

Merci donc de toutes ces choses; je verrai ce soir Mme de Croze, avec votre charmante Nina; encore de la reconnaissance.

Mes amitiés toujours et partout.

ÉMILE [DESCHAMPS].

16 déc. 1832.

CXV. — De Mme Delphine Gay de Girardin.

Horace Vernet viendra ce soir prendre des glaces avec nous. Il brûle de remercier le chantre de *Mazeppa* (223) et nous vous attendons à n'importe quelle heure pour vous dire adieu, car nous partons bientôt pour la campagne.

Mille amitiés poétiques.

DELPHINE [DE GIRARDIN].

Mardi 1. J. [1833].

CXVI. — De Mme Delphine Gay de Girardin.

Je quitte à regret *Dalilah* (224) pour vous remercier de me l'avoir envoyée. Mais ce n'est pas tout; après m'avoir fait lire l'ouvrage, il faut me faire

connaître l'auteur et si monsieur de Saint-Félix n'a point d'engagement pour demain soir, amenez-le sans façon ; on n'en fait point entre poètes et je serai charmée de lui adresser moi-même mes remerciements.

Mille vieilles amitiés, cher troubadour, à demain.

D. G. DE G[IRARDIN].

Ce dimanche.

CXVII. — De Ch. de Saint-Valry.

Chateauneuf, ce 21 mars 1833.

Je ne sais, mon cher Jules, vous exprimer comme je l'aurais voulu chez Mme de Falloux, tout le plaisir que m'a fait votre *Isabelle* (225), c'est vraiment un bel ouvrage, plein d'intérêt et de poésie et qui m'a rappelé bien souvent la touche large et harmonieuse de Soumet. Je ne doute pas que vous n'obteniez au théâtre un succès d'enthousiasme et je vais attendre cette représentation avec bien de l'impatience. Votre succès sera d'autant plus grand que le public sera plus las des horreurs qu'on lui offre et dont on le gorge. Vous ouvrirez la réaction du bon goût, c'est une gloire dont vous êtes digne.

Parlons un peu des fragments de poésies, quoique ce soit moins amusant. Je me suis adressé à M. Brian et l'annonce a paru immédiatement dans

la Quotidienne. Je ne vois pas paraître celle de *la Gazette;* M. Roger m'a-t-il oublié? Savez-vous si *le Revenant* et *le Rénovateur* ont été plus diligents et plus aimables pour nous?

Je pense que le volume paraîtra vendredi ou samedi; envoyez, je vous prie, chez Dentu, un matin, pour savoir s'il a paru et dès que vous en aurez en main un exemplaire, faites-le porter tout de suite chez votre relieur, afin que je puisse, à mon retour, l'expédier à Blaye. Le docteur Dubois, que je connais beaucoup, me rendra le service de le remettre à *Madame*.

Je m'en rapporte donc à votre obligeance pour ce soin. J'attends pour revenir que vous m'ayez annoncé la publication et je pense que cela ne peut être bien long. Adieu, mon ami, mes hommages à votre Nina, mes amitiés à vos charmants enfants.

Tout à vous, de cœur.

A. SAINT-VALRY.

CXVIII. — De A. de Custine (226).

Vous me prendrez toujours, monsieur, à tous les pièges que vous voudrez bien me tendre ; les hommes qui nous raccommodent avec notre temps sont trop rares pour qu'on refuse les occasions de se rapprocher d'eux. J'ai déjà beaucoup entendu

parler de la tragédie (227) que vous voulez bien me faire connaître et je me promets un grand plaisir à vous prédire un succès dont votre bonté pour moi me donnera le droit de m'enorgueillir.

A. DE CUSTINE.

CXIX. — *De A. de Custine.*

Vous m'avez tant agité l'autre jour, monsieur, que j'ai oublié de vous dire que Mmes Gay et de Girardin venaient mardi prochain chez moi, à huit heures, pour entendre un Espagnol fameux sur la guitare.

Je serais bien heureux que cela vous tentât. Je pourrais vous dire (en même temps) moi-même tout le plaisir que j'ai dû à un ouvrage où la poésie ne nuit jamais à l'intérêt et, certes, c'est un problème que vous avez résolu.

J'espère que vous ajouterez mardi à la reconnaissance que je vous dois déjà et à laquelle vous voyez que je m'accoutume.

A. DE CUSTINE.

Paris, dimanche.

CXX. — D'Emile Deschamps.

Samedi soir, 1833.

J'ai répondu bien mal à ce charmant billet,
Mais, quand je suis rentré, j'ai trouvé dans la salle,
Votre groom allongeant sa face colossale,
Et, plus loin, Ladvocat chantait et babillait...
Je n'avais donc à moi, ni le temps ni le calme
Qu'il faut... Ah! j'aurais eu l'Eternité sans fin,
Pour chanter après vous, il faut un séraphin !
Mais, à vous l'auréole et le sceptre et la palme !
Mais mon esprit se donne à tous les sanhédrins
Pour s'expliquer comment, dans quatre alexandrins
(Par quel art merveilleux, quel divin stratagème,)
Vous englobez ce que j'adore et ce que j'aime ;
René Paul... Paul René (228), puis cent choses encor
Plus douces qu'un soupir de la harpe ou du cor,
Plus flatteuses qu'un chat, ou qu'un peintre de roi ;
Eh! bien, vous l'affirmez le mensonge... et j'y crois ;
Je voudrais croire aussi, que dimanche, demain,
Du temple de Nina, nous prendrons le chemin,
Mais j'ai peur... ah ! du moins et j'ai raison de craindre
Demain ; mais nous serons à nous deux pour vous plaindre.

ÉMILE [DESCHAMPS].

CXXI. — D'Eugène Sue.

Je n'ai pas oublié, monsieur le comte, que vous avez bien voulu me permettre de vous envoyez *la Salamandre* (229). Voici le roman, monsieur, et j'ose réclamer pour lui un peu de cette gracieuse

indulgence que vous avez eue pour mes autres ouvrages ; car vous m'avez tellement gâté, en m'accordant votre précieux suffrage, que je ne puis plus m'en passer maintenant ; reste à savoir seulement si ce livre en sera digne?

Veuillez agréer, monsieur le comte, l'assurance de mon entier dévouement.

EUGÈNE SUE.

CXXII. — De A. de Beauchesne (230).

Votre délicieux bonjour m'arrive au moment ou j'allais vous envoyer, ou plutôt vous porter *les Derniers Bretons*, mon Jules aimé ; votre amitié me rend heureux et fier, vos vers me ravissent au fond de l'âme ; mais vos compliments vraiment me font rougir, car je sens combien j'en suis peu digne.

Bonjour, flatteur chéri, malgré votre seul défaut, personne au monde ne vous aime et ne vous admire plus que moi.

A. DE BEAUCHESNE.

Mardi matin.

CXXIII. — De Mlle Gabrielle Soumet.

Voici ce que je vous conjure de dire à Mme de

Rességuier : demain à huit heures du matin, dans les brouillards si froids de Sèvres, on dira pour Gabrielle une messe bien grande et Gabrielle espère que la prière de Mme de Rességuier sera demain un peu plus longue ; elle ira bien vite la remercier et l'embrasser de bonne heure dans son beau château. Mais si vous veniez vous, à huit heures du soir, rue Saint-Florentin, avec Albert et Paul, Alexandre vous dirait combien je serais heureuse de vous voir.

GABRIELLE [SOUMET].

Mercredi.

CXXIV. — D'Alexandre Soumet.

J'ai fait comme le Géant de l'Arioste, mon cher Jules, j'ai oublié que j'étais mort et me voilà courant la poste après Gabrielle de Vergi que je n'ai abandonnée qu'aux premières ruches de Narbonne. Il n'est pas de miel plus doux que le son de sa voix ; mais votre amitié m'est plus douce encore et je suis honteux de mes ingratitudes en relisant votre dernier billet.

C'est aux pieds de Mme de Rességuier que j'irai réclamer le pardon de mes torts.

S[OUMET].

Envoyez-moi la lettre d'Emile.

CXXV. — D'Eugène de Pradel (231).

Mon cher et honorable compatriote,

Arrivé de la campagne ce matin, je trouve votre gracieuse invitation. Ce n'est point assez de m'avoir obligé si noblement, de vous être montré si bon, si bienveillant pour moi, vous avez accueilli un de mes vœux les plus chers, en m'offrant l'occasion d'être entendu par Mme de Rességuier. En vérité, vous voulez me rendre insolvable; mais, quoiqu'on puisse faire, mon cœur ne le sera jamais.

Savez-vous que votre nom seul réveillait dans ma pensée des souvenirs d'enfance bien doux et sans doute effacés de la vôtre ; car vous étiez si jeune alors ! Mais, je me vois encore, dans le jardin de votre hôtel, rue des Nobles, et précédemment dans la rue Nino (232)... Que de fois, nos plaisirs, nos voix enfantines, nos jeux bruyants se sont confondus !

Jules, Adrien, Eugène retentissaient alors et souvent et mille circonstances de ces jours d'innocence et de joie sont là, fraîches encore devant mes yeux... Bon et espiègle Jules, combien alors nous vous aimions !... Les orages révolutionnaires, le temps si pesant sur les affections tendres, tout

nous a séparés... mais, je vous retrouve meilleur encore et grandi par l'âge, moins que par le talent... Grâces vous soient rendues; vos paroles ont été de l'encouragement, vos regards, de l'indulgence et vos chants poétiques, du bonheur! Merci de nouveau et merci surtout, quand la main de l'amitié m'aura placé sous les ailes d'un ange... c'est là, vous en offrez la preuve, qu'on doit trouver des inspirations. A ce soir et à vous.

EUGÈNE DE PRADEL.

CXXVI. — D'Eugène de Pradel.

Paris, le 15 mai 1835.

Monsieur le comte et très honorable compatriote, Voilà ce que c'est d'avoir des bontés pour les gens, ils en usent et en abusent. Je viens donc abuser des vôtres ; le grand mot est lâché.

Il s'agit d'un petit, très petit journal, bleu, mignon, féminin, joli, que je viens vous recommander, ou plutôt, c'est le directeur, mon ami, M. de Magneval, fils de l'ancien député, fidèle à notre vieille monarchie, c'est lui, lui, que moi chétif, j'ose placer sous l'aile de votre bienveillance ; il en est digne sous tous les rapports. Dites que *le Citateur féminin* est une feuille bien écrite et l'on vous croira ; dites qu'il y a beaucoup d'esprit, et l'on

s'abonnera et vous m'aurez fait un plaisir immense, car je porte un très vif intérêt à M. de Magneval. Remarquez bien que je ne vous prie pas de vous abonner, mais de recommander ce galant recueil, de le prôner, de le protéger. Vous voyez qu'il y a habileté dans mon zèle; votre souscription serait une, votre bonne recommandation produira douze. Et moi, je vous devrai des remerciements sans nombre, une reconnaissance impuissante... à quoi puis-je jamais vous être utile?

Quoi qu'il en soit, je m'offre à vous, comme je suis et avec tout ce que je puis, en vous suppliant de mettre aux pieds de madame la comtesse de Rességuier l'hommage de mes civilités respectueuses et en vous assurant des sentiments d'estime et de dévouement avec lesquels, j'aime à me dire, monsieur le comte, votre compatriote et sincère serviteur.

EUGÈNE DE PRADEL.

CXXVII. — De Mme Gabrielle Soumet-Daltenheim.

Voici, monsieur, mon élégie ; j'ai ôté comme vous le désiriez, c'est *l'Enfant du tombeau;* mais j'ai mis à la place, un vers volé à M. Victor, c'est peut-être une faute plus grande que la première; je demande votre indulgence pour toutes les deux

et je vous remercie d'avance de la belle fleur que vous demandez pour moi.

GABRIELLE [SOUMET].

CXXVIII. — D'Alfred Nettement (233).

Monsieur le comte,

Voici bien des siècles que je vous ai vu ; vous êtes tout l'été à la campagne et moi toute l'année retiré dans mon travail. J'espère cependant que vous avez bien voulu garder un léger souvenir d'une connaissance qui a commencé par un service que je vous demandais pour *Vert et Blanc*, et je recours à votre bienveillance, déjà éprouvée, pour un service du même genre, que j'ai à vous demander au nom du *Nouveau Conservateur*. Voulez-vous et pouvez-vous détacher quelques pages du roman tant parfumé d'élégance et de grâce que vous soumettez au public? Ce sera un diamant que nous nous empresserons d'enchâsser dans notre partie littéraire et qui fera prendre patience à ceux qui attendent l'écrin tout entier. Je pense que vous suivez *le Nouveau Conservateur ;* dans le cas contraire, veuillez bien me dire comment je puis vous le faire parvenir au Marais, où vous êtes maintenant, j'imagine.

Veuillez agréez, monsieur, en même temps que

mes meilleurs compliments, les excuses que je vous dois pour l'indiscrétion de ma demande. Les journalistes sont comme Bélisaire, ils demandent toujours, seulement quand il s'agit de vous, c'est un million au lieu d'une obole.

Votre tout dévoué,

ALFRED NETTEMENT.

Lundi.

CXXIX. — D'Alfred Nettement.

Quand on a lu *Almaria*, monsieur, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de la relire; ainsi ferai-je, tout content de la voir arriver ce matin comme un bon augure pour toute la journée. Compliments et remerciements.

ALFRED NETTEMENT.

CXXX. — De Mme Delphine Gay de Girardin.

J'ai lu votre *Almaria*, je l'aime parce qu'elle vous ressemble, qu'elle est élégante comme vous et comme vous d'un autre siècle, d'un temps de chevalerie, d'amour, si différent de notre siècle de philosophisme et d'ennui.

J'ai retrouvé avec plaisir mes vers de brigands (234); mais je ne comprends pas qu'on puisse

tirer une balle sur des brigands si bons poètes ; à la place de Fernand, je les aurais respectés et j'aurais voulu faire partie de cette société de gens de lettres que vous voulez bien nommer bande de voleurs.

Mille remerciements, cher troubadour, ne venez-vous donc jamais à Paris qu'on ne vous voit pas ?

DELPHINE G. DE G[IRARDIN].

Le 26 août [1835].

CXXXI. — De Mme Sophie Gay.

Voici bien du temps passé sans avoir de vos nouvelles, mon cher Jules; si je n'étais dans les ennuis d'une nouvelle publication, j'irais en chercher moi-même et vous remercier encore de vos jolis vers. Vous en aurez incessamment l'épreuve ; ils sont pour le prochain n° qui paraîtra trois jours après le premier, à cause des débauches du carnaval; les ouvriers imprimeurs en sont encore ivres.

Comment va toute cette charmante et si chère famille ?

Moi, j'ai toujours l'âme et la tête bien malades.

S. G[AY].

Samedi matin.

CXXXII. — De Mme Delphine Gay de Girardin.

Je ne suis qu'un monstre affreux qu'on ne peut voir sans horreur ; mais on peut maintenant approcher sans danger. Venez donc me voir, cher troubadour, vous et les vôtres. Je m'ennuie tant ! Je ne peux ni lire, ni écrire, je suis aveugle ; on me défend de travailler ; j'y vois juste ce qu'il faut pour me trouver laide. Situation charmante dont vous aurez, j'espère, pitié. Que vous avez été très bon pour moi, que je vous remercie.

DELPHINE [DE GIRARDIN].

Jeudi.

CXXXIII. — De Mme Delphine Gay de Girardin.

Si vous êtes à Paris, mercredi soir, venez me voir ; j'ai promis de lire quelques vers au prince Buckler-Maskard qui arrive de Berlin et qui part pour les Etats-Unis. Vous le verrez, c'est un homme très aimable et fantastique et puis, je vous verrai, moi.

DELPHINE [DE GIRARDIN].

CXXXIV. — De Mme Delphine Gay de Girardin.

Monsieur de Lamartine sera chez moi mercredi

soir ; peut-être dira-t-il quelques vers parce qu'il n'y aura point de monde, venez; il y a des siècles que je ne vous ai vu ! et Albert?

DELPHINE [DE GIRARDIN].

CXXXV. — De Mme Sophie Gay.

C'est demain que Balzac nous lit, ne l'oubliez pas, cher ami, et faites-en part aux aimables personnes de votre famille que cela peut amuser. J'espère pouvoir aller moi-même engager Mme d'Yaquelines, mais vous seriez bien aimable de la prévenir, car mes malades me prennent tous mes moments.

S. G[AY].

Jeudi 6.

CXXXVI. — De Mme Delphine Gay de Girardin.

Si vous et madame de Rességuier avez le projet de sortir ce matin, venez donc me voir un instant; vous entendrez Labarre (235) qui vient jouer de la harpe et je ne puis entendre le barde sans regretter le troubadour.

Et puis, enfin, ce sera une petite occasion de vous voir.

Le rendez-vous est à trois heures.

DELPHINE [DE GIRARDIN].

Ce jeudi.

CXXXVII. De Mme Delphine Gay de Girardin.

Henri Monnier doit nous dire ce soir un de ses proverbes, vrais tableaux de Téniers (236); nous serons avec M. de Lamartine, en tout petit comité et vous seriez bien aimable ainsi que Mme de Rességuier si vous veniez vous amuser sans façon de cette folie.

Mille amitiés au cher troubadour.

DELPHINE [DE GIRARDIN].

Ce juillet.

CXXXVIII. — De N. A. de Salvandy.

Vous avez eu raison, monsieur, de croire que je ferais ce que je pourrais, votre recommandation étant toute puissante auprès de moi, partout. Elle l'est ici davantage; ce que le pair et le député sont ailleurs (237), le poète l'est ici.

Recevez la nouvelle assurance de ma haute considération et de mon vieil attachement.

SALVANDY.

CXXXIX. — De N. A. de Salvandy.

Paris, ce samedi.

Je vous ai adressé hier un mot de la Chambre,

mon cher et illustre poète *in utroque jure*. Mais je ne puis me souvenir si je l'ai jeté à la boîte. Au besoin ce mot vous redira mon empressement à vous obéir et aussi à vous lire. J'ai vu, entrevu plutôt, ce charmant volume.

J'aime déjà votre *Almaria* (238). Je n'en avais pas besoin pour admirer l'auteur.

Si je puis aller aux champs demain, vous aurez fait un heureux, je vous aurai lu lundi ; j'essaierai de prendre ma revanche en disant au public mes pensées. Quelques lignes seulement, vous comprenez l'encombrement des journaux, plus serait sûrement refusé. Je ne crois pas du reste qu'on m'apporte l'objection que vous pressentiez. J'écris bien rarement ; mais si cela était, je n'écrirais jamais.

A ce sujet, si les articles de M. de Peyronnet sont aux *Débats?* son parrain, je le serais avec bonheur.

Je vous écris bien à la hâte. Acceptez tous mes sentiments, en un mot, admiration et dévouement.

N. A. DE SALVANDY.

CXL. — De Mme Marie Nodier-Mennessier (239).

Il me faut un grand courage, monsieur le comte, pour me résoudre à vous importuner ; il m'en faudrait un plus grand encore, pour renoncer à obte-

nir de vous la grâce que je viens solliciter; entre ces deux embarras, il est naturel que je choisisse le moindre et celui qui me servira le mieux.

Je me suis chargé de donner mes soins et mon nom, qui est ce que j'ai de mieux à donner, à un recueil poétique qui doit paraître dans les premiers jours de décembre. Je ne sais trop si je n'ai pas entrepris une tâche bien difficile, car nos poètes ne font plus que de la prose, à commencer par vous, monsieur le comte, et votre *Almaria*, heureusement pour nous, n'est pas inédite.

Il me reste l'espoir que, dans un coin de porte feuille oublié de vous, on trouverait encore quelques-uns de ces vers, frères de ceux que j'ai tant lus et tant chantés, quoique la musique fût de moi, et alors vous me permettrez peut-être de les demander humblement pour l'humble livre qui s'est mis sous mon patronage.

Voilà ce qui me rendrait bien reconnaissante et me ferait moins regretter l'ennui que je vous cause; ce sont des choses qu'on réserve d'ordinaire à ses amis.

Veuillez recevoir, monsieur le comte, l'assurance des sentiments les plus distingués de votre très humble servante.

MARIE NODIER-MENNESSIER.

CXLI. — De Mme Marie Nodier-Mennessier.

Après la lecture d'*Almaria.*

C'est bien là le parfum de tes fleurs d'oranger,
Espagne du poète ! et c'est bien là ta rive
Fraîche sous le soleil, qu'en sa douleur plaintive
Fernand d'Hermandarez allait interroger.

C'est l'Espagne rêveuse où tout nous fait songer.
C'est l'air du fandango qui de loin nous arrive,
C'est une sainte histoire où brille une foi vive,
L'histoire d'un amour qui ne sait pas changer ;

Deux cents ans sont passés... O poète merci !
De nous avoir montré ce pays calme ainsi
Sans pressentir au ciel la tempête civile,

Penchés sur votre livre et remplis de souci,
Pour suivre Almaria, nous oublions aussi
Les moines égorgés qu'on traîne par la ville.

MARIE NODIER-MENNESSIER

26 juillet.

CXLII. — De Mme Sophie Gay.

Combien j'ai à vous remercier, cher et aimable Jules, de faire passer sous mes yeux tant de tableaux gracieux et poétiques, pour me faire supporter le spectacle des souffrances de ma pauvre Elisa (240) qui est depuis un mois dans les horribles souffrances d'une névralgie. Il ne fallait pas moins que votre

talent délicieux et votre souvenir plus agréable encore pour me distraire des ennuis de tous genres qui m'accablent et que le vilain temps où nous vivons rend difficile à égayer. A peine s'il permet de se livrer au travail. J'espère que vous le braverez pourtant et que vous nous donnerez bientôt un frère d'*Almaria*. Je ne sais pas juger ce qui me vient de ceux que j'aime, aussi ne ferai-je pas la pédante sur l'ouvrage ; je l'ai lu avec tout l'intérêt que je porte à l'auteur, avec tout le plaisir qu'on a à retrouver le cœur, l'esprit et l'élégance d'un ami, dans un livre.

Mille tendresses à toute cette famille poétique et charmante.

SOPHIE GAY.

27 Août.

CXLIII. — De A. de Beauchesne.

Cher Jules, je suis passé chez M. Nettement pour lui parler de mon *Zumalacarreguy* (241) ; il ne m'a parlé que de votre *Almaria*. Jamais conversation ne m'a paru plus juste et ne m'a plu davantage, et lorsqu'il m'a proposé de faire un article sur la ravissante castillane, je me suis senti flatté dans mon amour et bien empressé à lui offrir de véritables remerciements.

Vous pouvez, vous devez, je crois, lui adresser les vôtres.

A vous, cher ami, cher poète, à vous toujours, toujours.

A. DE BEAUCHESNE.

31 août [18]35.

CXLIV. — *De Chateaubriand.*

Paris, 2 septembre 1835.

Si je juge, monsieur, de votre prose, par vos vers, je trouverai un grand charme à lire *Almaria* (242). Je ne crois point, monsieur, aux hommages du monde; mais, je crois à votre beau talent et à votre bienveillance pour moi.

Agréez, monsieur, je vous prie, mes remerciements empressés et l'assurance de ma considération la plus distinguée.

CHATEAUBRIAND.

CXLV. — *De Roger de Beauvoir* (243).

Je tiens infiniment, monsieur, à ne pas être accusé du retard que *la Revue de Paris* apporte à l'analyse de votre livre; la charmante *Almaria* se ressent de l'anarchie littéraire qui sépare en ce moment-ci les deux revues. Il y a des affaires d'intérieur et

des arrangements qui retardent, sans doute, un article donné depuis quinze jours à la Revue. Buloz m'écrit en ce moment, qu'il le fera paraître dimanche prochain. Je suis malade, au lit, avec la fièvre, sans quoi, j'eusse préféré prendre la poste pour vous expliquer moi-même, sous vos gais ombrages, les tristesses de ma plume, toujours disposée à rendre service, surtout quand le service n'est ici que reconnaissance et devoir.

Almaria est une charmante page échappée à cet abîme que M. de Chateaubriand, avec *les Natchez*, *Atala*, etc., semblait avoir comblé. C'est une de ces pieuses élégies que Girodet (244) seul eût pu retracer après vous, en creusant la terre comme *Chactas*. Je vous remercie de m'avoir fait passer de si bons moments dans ma fièvre.

Agréez, monsieur, mes assurances nouvelles de regrets et croyez-moi votre tout dévoué, maintenant et toujours.

ROGER DE BEAUVOIR.

Paris, 3 sept. 1835.

CXLVI. — D'H. T. de Latouche.

Je serais bien malheureux si les deux ou trois jours qui se sont écoulés depuis mon retour des Pyrénées avaient été si surchargés d'affaires qu'ils m'eussent empêché de lire *Almaria;* mais non,

mon cher comte, non, j'ai mis hier toutes les affaires de côté plutôt que de différer à lire quelque chose de vous; j'ai lu *Almaria;* je l'ai lue tout d'une haleine, sans m'arrêter, avec une émotion vive et un intérêt toujours croissant en souriant à tant de choses spirituelles qui s'y trouvent répandues, en m'arrêtant à tant de choses profondes qui en marquent les développements. Partout, dans le style on sent le poète, l'homme élégant, l'homme dont le cœur est aussi haut que l'esprit; partout dans la marche de l'ouvrage et dans la peinture des sentiments, on retrouve l'élévation du caractère de l'auteur. Les femmes le remercieront de les avoir si bien connues; les hommes, de leur montrer comment ils doivent être. On dit que vous avez en vous et auprès de vous de nobles et charmants modèles. Vous voulez bien que je dise tout le plaisir que vous m'avez fait. On est fier d'aimer des ouvrages dont on aime les auteurs. A ce titre, vous pouvez juger si j'ai dû me plaire à une si remarquable production.

Les autres vous en remercient comme auteur; moi je vous en remercie comme auteur et ami; car j'espère que vous savez qu'il y a peu de gens qui vous soient aussi fidèlement attachés que moi.

H. DE LATOUCHE.

23 sept. [18]35.

Dites-moi un peu à quel ministre il faut demander la permission, lorsqu'on veut aller voir les prisonniers de Ham?

CXLVII. — De A. de Beauchesne.

Mon bien-aimé poète, je dînais hier chez Nodier ; il n'a été question que de Ham (245), que de talent et de courage, que d'histoire et de poésie, que de Michaud qui revient, que de Rességuier qui part ! J'ai sans doute trop exigé de vous, en vous demandant de vous souvenir de moi en présence de notre illustre prisonnier. Mais mon pauvre cœur bat d'orgueil en songeant que mon nom aura été prononcé entre vous et lui, dans cette chambre consacrée que vous nous avez si bien décrite et que, grâce à vous, je connais si bien. Si la porte de Ham était ouverte, certes M. de Peyronnet recevrait plus de courtisans qu'il n'en a jamais vu à la chancellerie de France. J'ai promis hier à Mme Mennessier de vous faire passer cette lettre, si vous pouviez lui rapporter la réponse, vous la rendriez bien heureuse, elle attend vos vers et moi, je vous attends pour lui donner les miens.

Adieu, mon poète chéri ; pardonnez-moi mes ennuis, mes albums, mes vers, ma prose et mon

amitié même qui vous harcelle et vous demande toujours et n'a pas le temps de vous remercier.

A. DE BEAUCHESNE.

19 octobre [18] 35.

CXLVIII. — De Mme Marie Nodier-Mennessier.

Monsieur le comte, il me serait tout à fait difficile de vous dire à quel titre, je me trouve chargée par les dames royalistes de Lorraine d'obtenir de votre bienveillance quelques vers inédits signés et écrits par vous, pour une loterie au profit des prisonniers vendéens, qui va être incessamment tirée à Metz, à moins que ce ne soit par cette raison, que, vous ayant déjà souvent importuné, avec succès, j'ai une chance pour que vous vouliez bien encore agréer cette nouvelle importunité. J'avoue que je ne devine pas comment je serais devenue protectrice, d'humble protégée que j'étais.

Dans tous les cas, monsieur le comte, je sais que les malheureux n'ont pas besoin d'intermédiaires auprès de vous, c'est pour cela que j'ai consenti à leur en servir et puis aussi peut-être, pour vous rappeler de bien vieilles choses, auxquelles vous ne tenez guère, ma profonde reconnaissance et ma profonde admiration.

MARIE NODIER-MENNESSIER.

CXLIX. — De Mme A. Tastu.

Je suis si agréablement surprise, monsieur, de cet aimable et gracieux envoi que je me hâte de vous en remercier avant même d'avoir fait une complète connaissance avec votre *Almaria;* j'en ai déjà lu assez cependant pour savoir qu'elle ne ment pas à son origine : composition, style, caractères, tout est poésie, et il n'était pas besoin du beau chant des *Brigands*, pour reconnaître la main du poète; c'est un tableau de plus, ajouté à ceux que nous connaissons si bien.

Je ne sais, monsieur, de quoi vous remercier le plus, ou du plaisir que me fait votre livre, ou de celui que me causent vos éloges, beaucoup trop flatteurs sans doute, ou de celui enfin que j'éprouve à trouver l'occasion de vous dire ce que je pense depuis si longtemps de vos ouvrages et de leur auteur.

M. Tastu, charmé que vous ne l'ayez pas plus oublié qu'il ne vous oublie, se joint à moi dans l'expression de tous les sentiments dont je vous prie d'agréer l'assurance.

AMABLE TASTU.

Lundi matin.

CL. — De Mgr Olivier (246).

Monsieur le comte,

Voulez-vous me permettre de vous témoigner toute ma reconnaissance de votre ravissant *Almaria*. J'avais craint l'effet d'une lecture enchanteresse et ma lecture à moi, froide et sans art, n'a rien enlevé à mon admiration et ne m'a pas privé non plus de répandre des larmes abondantes à des récits qui cependant m'étaient si bien connus.

Nous étions à Montivilliers (247), dans la noble famille des Nanteuil ; une pluie froide retenait tout le monde dans le salon ; je pris la liberté de prendre *Almaria* par la main, je la présentai à des yeux avides ; elle n'avait d'autre parure que celle que lui donne sa nature, vous eussiez eu un peu d'orgueil en voyant quelle impression vous faisiez, quel enthousiasme vous excitiez, quels pleurs vous forciez à couler. J'ai lu l'ouvrage tout entier, je ne me suis pas aperçu que je n'en pouvais plus.

Laissez-moi donc vous remercier du bonheur et de la joie que vous avez apportés aux confins de la Normandie. La servante de Molière était moins habile à décider la fortune des ouvrages du prince des comiques.

Je me sauve du milieu des gens qui m'étour-

dissent; ma lettre n'a pas le sens commun, mon cœur seul cause avec assez d'esprit pour vous dire que je suis le plus dévoué et le plus respectueux de vos serviteurs.

OLIVIER.
curé de Saint-Roch.

CLI. — D'Alexandre Soumet.

Cimiez (248). Sous le palmier de la madone [1835].

Vous vous souvenez, cher Jules, de la réponse de Fontenelle à la dame qui lui reprochait d'être passé sans l'avoir vue et moi, si je vous avais embrassé, je ne vous aurais pas quitté. Comment quitter des amis quand on leur dit adieu ? Vraiment, je n'ai jamais pu comprendre pareille force de cœur et ce n'est pas au Marais que je l'aurais apprise; aussi, de ma vie n'ai-je pas voulu croire à une séparation, à un départ, à un voyage, même à un voyage en Italie pour Gabrielle, afin que sa lune de miel n'ait pas d'hiver. Je vous dis ceci, cher ami, comme je l'ai dit à Emile, quoique vous et Emile le sachiez bien. Je suis donc parti de Paris, seul et mourant comme un vrai poète que je ne suis guère, pour refaire à notre jeune mariée un mois de mai en décembre. Dites-le bien, je vous conjure, à Nina, pour qu'elle

me pardonne tous mes chagrins. A présent, nous voilà presque en Italie, moins poétique que les vers qu'elle vous a dictés à Paris et, pourtant, bien fidèle à la ressemblance, bien belle, bien lumineuse, bien splendide ; nous avons ici les étoiles de Naples et les citronniers de Portugal sans Dom Miguel et le Vésuve. Figurez-vous un nid d'orangers suspendu à des montagnes de neige et bercé par le bruit des grandes eaux à midi, malgré la saison un peu avancée ; les Alpes et la mer brillent comme de l'incendie, le pays où nous sommes est un véritable tableau poétique, entre deux miroirs ardents et, vis-à-vis de nous, la Corse avec l'image de Napoléon et plus loin, sur la droite, les caps avancés de l'Espagne avec tous les enchantements d'*Almaria ;* de cette harmonieuse *Almaria* dont les alcyons qui nagent sous nos fenêtres nous donneraient des nouvelles, si vous leur aviez appris à chanter ; nous l'attendons de vous, nous l'attendons avec impatience, car ce ne serait pas la peine d'être venu en paradis, si nous ne devions pas y entendre votre voix. Mais on me dit que le Paradis a aussi ses douleurs et je l'éprouve puisque je suis si loin de vous, d'Emile, de tout ce qui fait aimer et vivre. Nous trouvons notre ciel un peu dépeuplé, il me semble que le palmier qui m'ombrage en ce moment aurait de l'ombre pour trois, quoique bien jeune, et des palmes pour deux et que vos vers si

étincelants ne perdraient rien d'être récités à notre lumière. Nous avons un été qui ne meurt pas, des abeilles qui ne meurent pas, des petits pois qui vivent toujours et j'ai trouvé le moyen de rester mourant au milieu de toutes les immortalités, même en parlant de la vôtre. Car vous, bien cher ami, vous vivez, vous chantez, vous aimez toujours avec votre âme de poète et vous nous révélez dans vos vers, tout le charme de cette existence idéale dont Nina est l'ange gardienne. Et s'il est quelque chose de plus enchanté que notre beau climat d'orangers, de fleurs et d'abeilles, c'est une journée passée au Marais, avec Nina et ses trois enfants, c'est là le bonheur, le nôtre, puisqu'il vous appartient et qu'il porte votre nom. Parlez-moi de votre famille, d'Emile, d'Aglaé, de Mme Dudon, de M. et de Mme Daclin et de tout ce faisceau d'amis qui a tant de force parce qu'il a tant de charme et puis de notre belle *Almaria* que j'idolâtre presque autant que je vous aime de loin, de près et partout et toujours, ce que je dirais mille fois davantage si votre Gabrielle ne devait pas vous écrire, cher ami.

ALEX. SOUMET.

CLII. — D'Emile Deschamps.

J'ai fait mes commissions, je réponds du moins

de deux. L'article passera dans *la Mode* bien entier ; mais le 6 janvier et non pas le 31 décembre, pour des convenances mutuelles, et par ce mot il faut entendre Du Fourgerais (249), l'éditeur, le livre, moi et tout le monde excepté vous, si bon, si obligeant, qui m'avez encore promis quelques lignes pour *la Quotidienne*.

Nous avons été pimpants pour vous faire une grandissime visite, hier soir, sans trouver Mme de Rességuier, ce qui a révolutionné notre journée ; mais, ce soir, j'espère et je désire bien.

ÉMILE DESCHAMPS.

CLIII. — D'Emile Deschamps.

Arnouville, dimanche, 7 h. du soir, 29 mai.

A M. DE RESSÉGUIER.

Que parlez-vous de miniature?
J'arrive en un charmant enclos,
Où l'on n'aime d'autre peinture,
Que les *Poétiques Tableaux*.
Toute l'énorme brioche entre
Dans notre colossale Anna
Comme ces troupeaux que l'Etna
Engloutit jadis dans son antre.
Mais hélas!.. vous n'êtes pas là,
Et parmi ses fleurs même, elle a
Le cœur aussi gros que le ventre.
Pour moi, je quitte tous ces biens,
Je pars, mais vers la canicule

Je reviendrai des eaux, cher Jule..
Si je n'y laisse pas les miens.
Comme à Paris, dans les campagnes,
Anna toujours est de mon goût
Et je la regarde beaucoup,
Pour m'accoutumer aux montagnes.

Après un chemin assommant
Dans une diligence lente,
La brioche était excellente...
Un peu trop chaude seulement.

Qui est à la lettre, quoique dans la lettre.

ÉMILE [DESCHAMPS].

CLIV. — D'Emile Deschamps.

Mardi.

Voulez-vous, cher Jules, savoir ce que l'avenir dira de vous, voyez ce que *l'Avenir* en dit aujourd'hui, et, malheureusement, il n'a pas tout dit. Il était question d'étudier votre talent tragique... Ce qui me charme, c'est qu'en Auvergne ils ne sont abonnés qu'à *l'Avenir* ou à *la Gazette*. Malheureusement je ne puis rien à *la Gazette*, et puis, je n'en puis plus. Je pars pour Savigny et demain pour Vincennes et samedi pour bien loin; mais nous nous verrons beaucoup cependant.

Avez-vous lu mes bêtes de vers d'Arnouville? Me pardonnez-vous ces sottises? Mille tendres

hommages à Nina; j'espère que votre rhume n'est plus rien.

Votre ami.

ÉMILE [DESCHAMPS].

CLV. — D'Emile Deschamps.

Cher Jules, voilà à propos le langage que je tiens à T.... : *Almaria* paraît et paraît charmante, n'auriez-vous pas grande envie d'en parler un peu dans *la Gazette Littéraire?* Nous en avons si bien et si souvent parlé ensemble! Dans tous les cas et quand faut-il que Jules vous envoie sa ravissante espagnole? Il voudrait au moins la mettre tout de suite sous vos yeux d'ami et de poète, dussent-ils ne pas mettre vos lunettes de critique. *Le Moniteur* veut bien se charger d'un article de moi, je serai officiel et vous suivrai. C'est quelquefois la même chose; quand on crie pour Jules, par exemple.

Est-ce ainsi qu'il fallait dire, mon cher ami? Je vous dirai la réponse de T.... que vous savez d'avance, enfin, bien que ravi, c'est égal, je vous la dirai.

A propos, avez-vous vu mon annonce, dans *le Moniteur?* Et n'avez-vous pas vu qu'on a mis *Amasia?*

L'épreuve a passé sur le champ et il m'a répété

que l'article de fond passera aussitôt que la politique le permettra, c'est-à-dire dans très peu de jours.

Savez-vous si M. de Peyronnet saura l'article que j'ai fait mettre sur *l'Histoire des Francs* (250)? C'est peu de chose pour lui; mais je ne me consolerais pas qu'il crût à mon silence.

Adieu, mon cher Jules, quand nous revoyons-nous? Nous relisons Aglaé et moi quelque passage de votre magnifique *Imitation de Jésus-Christ*. Elle contient des baumes pour toutes les douleurs. A bientôt cependant et n'abusons pas de l'éternité par l'absence, comme je dis à T...

A vous de cœur et d'esprit, si j'en étais capable.

ÉMILE [DESCHAMPS].

Nina, Paul, Albert, Charles, tous les noms chers que je ne veux pas oublier.

CLVI. — D'Emile Deschamps.

Cher Jules, Soumet m'avait raconté, chez Ladvocat, ce libraire écrasé par Chateaubriand, qu'il y a assez d'un homme d'un généreux talent, ce serait beaucoup trop de vous; mais il nous reste Dupont, Tastu, etc. Tout triste que je suis de mon côté, rien ne m'est égal de ce qui vous touche, je m'en

dédommage bien, je vous jure, pour ce qui me regarde.

Vous êtes malade, cher ami, mais malade de la vie et la maladie sera très longue, je vous en préviens. Vivez, aimez, souffrez et chantez. Parlons du cimetière, du fauteuil et non de celui de la Chaise (251). On n'est que quarante dans le premier; mais, on y est mort comme quarante mille; à moins qu'on y soit somnolent comme Chateaubriand et Soumet. Vous pouvez choisir. Vous ne pourrez jamais choisir des amis qui vous aiment autant qu'Aglaé et moi.

ÉMILE [DESCHAMPS].

Dimanche matin.

CLVII. — De J. A. Walsh (252).

Paris, le 19 janvier 1836.

Mon bien cher comte,

Vous prouvez à mon fils que vous l'aimez beaucoup. Il faut que vous me prouviez aussi que vous m'aimez un peu. Envoyez-moi donc une toute petite ballade qui aille à notre *Echo*, revue catholique. Donnez-nous tout de suite pour le 22 de ce mois quelque chose de tout fait; quelque chose de vous et ce nous sera de l'or et mieux que cela, de l'honneur. Adieu, au revoir, tout de cœur, à vous.

Vte WALSH,
rédacteur en chef de *l'Echo de la vieille France*.

CLVIII. — De J. A. Walsh.

Mon cher comte,

J'ai failli mourir, j'ai été très près de m'en aller de ce monde et en pensant à ceux qui lui restaient pour le rendre plus noble et meilleur, je me suis souvenu du fils de la harpe, des hommes qui savent de magiques paroles pour consoler leurs frères. Je me souvenais de vous et je me disais : je suis fâché de partir si vite.

Enfin, je ne suis pas parti et vous allez vous apercevoir, cher comte, que je reste, car je vais vous ennuyer. Je viens vous demander quelques lignes de vous. Des lignes qui aillent à notre *Echo de la France* — c'est pour lui faire comme un chant de cygne, car il va mourir. Ayez pitié de lui et pour que l'on se souvienne de lui, qui vous a aimé, prêtez-lui votre nom à ses derniers moments, ça peut lui valoir une résurrection.

Tout de cœur, à vous.

Vte WALSH.

Pensez donc à *la Mode*. Elle est pleine de vie et d'amour pour vous.

27 novembre — Une réponse tout de suite — 250, rue Saint-Honoré — pour *l'Echo* qui attend et espère.

CLIX.— De Mgr Dupanloup (253).

Monsieur le comte,

Je ne sais, en vérité, comment répondre à la lettre si complètement bienveillante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je croyais et je crois encore que c'est à moi qu'il appartient de vous parler de mon admiration pour un talent qui est aujourd'hui un des plus brillants ornements de la religion et des lettres et aussi de ma reconnaissance, pour des bontés dont je sais le prix infini; mais vous me fermez la bouche.

Le nom d'Albert, que je trouve avec bonheur dans ces lignes trop flatteuses, me suffit, il est vrai, pour expliquer une bienveillance qui me serait infiniment précieuse, si elle ne me donnait des louanges dont je dois rougir; l'ancien catéchiste d'un fils si justement chéri a quelque droit à une paternelle indulgence, mais doit aussi n'y trouver qu'un encouragement à bien faire. J'ai, je le crois, le bon sens et la bonne foi de penser de la sorte; mais, je n'en suis, monsieur le comte, que plus reconnaissant d'une bonté dont il m'est si facile de me trouver indigne.

Daignez, monsieur le comte, agréer l'hommage

profond de ma considération la plus respectueuse et la plus haute.

J. DUPANLOUP P[tre].

Paris, 19 février 1836.

CLX. — De A. de Beauchesne.

Vendredi, 3 h. 1/2.

Je suis accouru chez vous, une minute après votre départ, cher grand Jules. Je venais furieux vous dire que je n'avais pas trouvé les citations dans l'article de *la Mode*, elles ont été renvoyées à un autre samedi. Je n'ai pu rejoindre Walsh pour lui demander raison. Peut-être, quand ma mauvaise humeur sera passée, trouverai-je qu'il vaut autant dans l'intérêt de l'ouvrage que les citations ne viennent que samedi prochain, ce qui nous ferait deux articles ; car vos vers sont des éloges ; mais j'aurais été heureux de votre approbation, en ceci comme en toute chose.

La Quotidienne a été telle que je savais qu'elle serait, c'est-à-dire, à genoux devant votre nom. Elle est encombrée de feuilletons retardés par les Chambres ; mais nous aurons un tour de faveur, c'est-à-dire, de justice, pour un des jours prochains.

J'ai donné votre délicieux volume à M. Moreau,

vous aurez à l'envoyer plus tard à Lostanges et au père Michaud qui ne quitte pas, dans cette saison, sa retraite de Passy.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

J'aurais voulu être certain que la réserve que fait Walsh de votre ravissante poésie, dans l'intérêt de l'avenir de son journal, ne vous déplairait pas.

Je vous demande pardon de vous avoir barbouillé cette jolie petite feuille de papier qui était destinée à un bien meilleur sort.

A vous de cœur et d'âme, tout à vous.

A. DE BEAUCHESNE.

CLXI. — De Mme Desbordes-Valmore (254).

Lyon, ce 1er septembre 1836.

J'ai un beau livre de vous, monsieur, et j'ai de votre écriture pour me persuader que c'est bien à moi qu'est envoyé ce livre, et que j'ai pour toujours cette belle *Almaria* qui a tout de votre âme, à vous!

Je ressens toute la grâce et toute la bonté d'un tel souvenir. Pensez-vous, monsieur, que j'oublie votre courageuse visite; vous étiez presque aussi malade que je le suis encore et ce pauvre calvaire ne vous a pas effrayé! Merci! ma fille, qui a retenu

toutes vos paroles, m'a dit : Maman, c'est donc cela un poète! Je suis éblouie, oui, c'est bien vrai, monsieur ; il y avait de la poésie sous mon toit puisque vous y étiez et nous en avons gardé l'étonnement et l'émotion ; vous n'y avez trouvé que de l'écho (255), mais c'est beaucoup, n'est-ce pas ? Il ne faudrait pas l'éveiller souvent chez ma pauvre Ondine (256), elle serait triste de Lyon comme je l'ai été si longtemps moi-même.

Au revoir, soyez heureux et entendu partout et qu'un vœu de votre âme, que je sais présentement, soit accompli dans l'année. J'espère que vous m'entendez, monsieur, et Dieu aussi.

MARCELINE VALMORE.

CLXII. — D'Alexandre Soumet à Mme de Rességuier.

Madame et bien chère Nina,

Voici le premier moment où j'ai pu quitter mon lit de douleur depuis que ma fille s'est relevée du sien et je ne voulais céder à personne le plaisir de vous répondre à tâtons, car je suis devenu aveugle comme si j'avais composé *le Paradis Perdu*, moi qui ne sors pas de l'Enfer.

Merci, mille fois merci, de votre souvenir. Les beaux enfants avaient du temps des fées, une bonne fée pour les protéger, aujourd'hui, ils ont un bon

ange et vous avez voulu être l'un et l'autre pour la fille de Gabrielle et vous nous avez envoyé tous vos vœux et toutes vos joies, toutes vos prières, pour un berceau et votre lettre lui porte bonheur et nous la lui gardons pour le moment où elle pourra vous aimer toute seule et par instinct, comme nous vous aimons.

Mais vous voilà bien loin et depuis bien longtemps et Jules est souffrant dans notre beau midi comme sous le brouillard de Lyon où nous l'avons suivi pas à pas et jour par jour, comme son fils Paul, et cependant le Rhône n'était pas encore débordé et ne guettait pas Lyon lorsque Jules y entrait. Mon Dieu, chère amie, ne reprenez pas ce vilain chemin quand vous reviendrez à Paris. Vous passerez par Bordeaux, par Montferrand, n'est-ce pas ? Et Jules aura tant de bonheur qu'il oubliera sa souffrance et pourra embrasser son illustre ami sans être écrasé par la muraille du château de Ham.

C'est donc par Montferrand que nous allons vous attendre, Paul, Albert, Charles, Nina et nous n'irons pas à la messe de minuit avec vous. Jules nous apportera de grandes poésies et beaucoup de choses comme il y en a si peu.

Ici nous n'avons qu'une grande chose à vous montrer ; mais bien immense, bien solennelle, bien religieuse :

Car nous avons dressé l'obélisque immortel
Sur le lieu funéraire où manquait un autel.
Ah ! monarque martyr, ah ! victime célèbre,
Sésostris a taillé ton monument funèbre.
Pontife de la mort, de ses tombeaux lointains
Il t'envoie à travers quatre mille ans éteints
Un bloc cyclopéen pour marbre expiatoire,
Et tu fais avec lui cet échange de gloire.
Ce granit te répond, sous ton ciel étonné
D'un avenir de pleurs égal à son passé ;
Et ses signes, ses noms, splendeur d'une poussière,
Néant superbe, écrit sur des pages de pierre
Se liront épelés par l'ange du cercueil :
Jamais plus grand espoir n'obtint un plus grand deuil.

Lisez avec votre voix de royaliste, chère Nina, ces vers à Jules, ainsi qu'à M. et Mme de Rességuier, à qui je présente de tendres respects et parlez, ensemble de ces souvenirs et de ces espérances que vous aimez et de nous, qui vous aimons si tendrement et de notre bonne Aglaé et d'Emile et d'Anna. Nous sommes presque aussi loin de ces bons amis que de vous ; car nous habitons le Marais et ce Marais n'est pas le vôtre, bien qu'on vous y attende toujours et sans cesse.

Adieu, bien chère Nina. Mettez tous mes hommages respectueux aux pieds de Mme la comtesse.

ALEX. SOUMET.

15 sept. [1836[1].

CLXIII. — D'Alexandre Soumet.

Jocelyn (257), mon cher Jules, vous a inspiré une pièce de vers ravissante et jamais enfant ne ressemble mieux à son père.

Je voudrais que Gabrielle — qui me ressemble aussi un peu — concourût pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs et je vous prie de dire à Guiraud ce que vous en pensez. Consultez surtout Mme de Rességuier, car c'est elle seule que l'on devrait charger de la distribution de prix Monthyon. L'Académie aurait une chance pour être juste et une tête de vierge pourrait lutter sans trop de désavantage contre *le Bedouin*, roman abyssinien de M. de Poujoulat (258).

S[OUMET].

Ce samedi sept.

CLXIV. — D'Emile Deschamps.

Avec son œil de feu, ses lèvres d'ambroisie,
Sa grâce, ses bouquets, sa parure choisie,
Cher poète, en ces vers que j'aurai toujours là
Vous avez peint la poésie :
J'ai reconnu *Mikaëla* (259) !

ÉMILE [DESCHAMPS].

Mercredi soir.

CLXV. — D'Alfred de Musset (260).

Dimanche.

J'ai vu hier le directeur de la revue, mon cher monsieur, et j'ai eu le plaisir d'apprendre qu'il sera charmé de recevoir ce que vous lui destinez. Je n'en ai pas douté, quant à moi ; mais je me félicite d'avoir pu vous être bon à quelque chose dans cette petite négociation. Mille compliments.

ALFRED DE MUSSET.

CLXVI. — D'Emile Deschamps.

Voici, mon cher Jules, mon article du *Globe*, je n'ai qu'entrevu celui du *Temps* (261), qui est beaucoup plus méchant et pourtant le mien est assez méchant, grâce aux éloges qu'on y a retranchés et aux critiques qu'on y a mises.

Merci de vos charmants vers que vous allez m'envoyer en échange de ma mauvaise prose. C'est ce qu'on appelle la balance du commerce.

ÉMILE [DESCHAMPS].

Vendredi matin.

P.-S. Ça, je rouvre ma lettre que j'avais faite

d'avance pour vous dire qu'il est trop drôle que nous nous soyons écrit la même phrase.

CLXVII. — D'Emile Deschamps.

Mercredi.

Vous savez tout, cher ami, vous savez la minute où je reviens et vous m'envoyez tout juste ce qui peut me faire le plus de plaisir, des nouvelles de votre ancienne et toujours jeune amitié.

Ce que j'aime le plus après vous, c'est votre talent et votre gloire et l'écho de cette gloire dans les cœurs que j'aime, voilà pourquoi je parle de nos amis dès que j'en ai la permission quelque part ; pour vous, mon ami, on m'a pressé, supplié et *l'Avenir* (262) est à nous, comme tout le monde le sait, excepté vous. Vous avez un grand admirateur dans le jeune vicomte de Montalembert, qui m'a tant demandé cet article que l'espace a forcé de raccourcir. Je voulais que l'on sût trois mois plus tôt que vous êtes un poète tragique de premier ordre, il y en a qui ne le sauront que trop tôt.

Je pars donc samedi, mais je vous verrai et vous embrasserai vingt fois d'ici là. Je parlerai tant de vous, en Auvergne (263), et je lirai tant de vos vers, au bruit des cascades que je ne me croirai pas

isolé et puis, on m'ordonnera de travailler et l'on me répétera comme on l'a déjà fait :

> Le bruit lointain des flots des cascatelles...
> . . . .

et alors tout cela me fera repenser à la poésie que j'aime pour elle-même, comme on aime d'un amour profond et véritable. Aglaé vous embrasse et j'embrasse Nina, ce qui ne m'empêche pas de vous serrer la main bien fort.

ÉMILE [DESCHAMPS].

CLXVIII. — D'Alphonse de Lamartine.

Cher et excellent confrère,

Vous avez eu la bonne pensée de crier courage à un de vos frères en poésie pendant la mêlée. Vous avez eu une belle et magnifique page née du cœur, pour l'exprimer. Rien ne m'a fait autant d'émotion ; hier il y avait vingt personnes chez moi. Cela s'est lu tout haut et a été applaudi tout chaud. Je vous réponds bien mal parce que j'ai eu la fièvre. Mais mon cœur vous a répondu toute la nuit.

LAMARTINE.

CLXIX. — De Mme Marie Nodier-Mennessier.

Pardonnez à mon importunité, monsieur le comte, de vous choisir pour intermédiaire entre elle et M. de Peyronnet; mais je me persuade qu'une lettre de vous fera très bien passer une lettre de moi. J'ai même la vanité de croire que le dédommagement l'emportera sur l'ennui. D'ailleurs j'avais probablement besoin d'un prétexte pour vous remercier d'une toute charmante épître qui m'a comblée de joie et de fierté et que j'ai lue et relue à tous les miens et à moi-même presque sans confusion, tant j'ai de peine à penser que tant de gracieuses choses que je ne mérite guère, s'adressent véritablement à moi.

Veuillez agréer avec mes excuses, monsieur le comte, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

MARIE NODIER-MENNESSIER.

[17 nov. 1836.]

CLXX. — De Montalembert (264).

Venise, ce 25 novembre 1836.

Monsieur le comte,

C'est le jour même de la fête de sainte-Elisa-

beth que m'est arrivée la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et j'avoue que cette circonstance me l'a rendue précieuse. C'est donc avec un vif sentiment de joie et de reconnaissance que j'ai lu les paroles si flatteuses que vous voulez bien m'adresser au sujet d'un travail où j'ai mis toute mon âme et qui a été, pendant plusieurs années, le premier intérêt de ma vie.

Les suffrages d'un écrivain distingué et renommé comme vous, monsieur le comte, sont toujours d'un bien grand prix, surtout pour un ouvrage qui n'a aucune chance de valeur littéraire. Mais vous me pardonnerez, j'en suis sûr, si je vois en vous, autre chose que l'écrivain et si je vous remercie avant tout de ces sentiments d'intérêt et de tendresse, que semble vous avoir inspirés la chère sainte Elisabeth. Vous me donnez la plus douce récompense que je puisse désirer, en me montrant que j'ai pu réussir à lui concilier de tels sentiments dans des âmes comme la vôtre, assez élevées et assez chrétiennes pour l'apprécier et l'aimer, malgré la profonde opposition que proclame sa vie tout entière contre ce qu'on appelle la raison et le bon goût de nos jours.

Croyez donc, monsieur le comte, que votre lettre m'a été au cœur. Permettez-moi de vous en remercier avec une affectueuse sincérité, non seulement en mon nom, mais aussi en celui de cette sainte

chérie et veuillez agréer, avec mes remerciements, l'expression de ma haute considération.

COMTE DE MONTALEMBERT.

CLXXI. — De Mme Gabrielle Soumet-Daltenheim.

Un des plus grands chagrins de Gabrielle, qui a eu beaucoup de chagrins dans sa vie, c'est d'avoir composé des vers sans les avoir envoyés à notre Jules bien-aimé. J'espérais qu'il n'en entendrait jamais parler, mais puisque cette chance heureuse m'est refusée, je vous les envoie en toute contrition, car notre cœur et notre esprit étaient bien plus sur le chemin d'Albert que sur celui de Fontainebleau. Dites bien cela à Mme de Rességuier. Alexandre, un peu moins malade, commence à sortir depuis deux ou trois jours et ira vous embrasser.

GABRIELLE [DALTENHEIM].

7 juin 1837.

CLXXII. — D'Alexandre Soumet.

Vous méritez une couronne à l'Académie et des verroux à la Cour d'assises. La législation d'intimidation fait un crime des vœux et de l'espérance et il y a de tout cela dans votre ballade et en des termes fort clairs. Je ne crois pas qu'il soit pru-

dent de les faire publier ; il y avait dans votre *Vendéenne* une double entente qui pouvait la sauver ; mais votre *Languedocienne* (265) n'y va pas par deux chemins ; elle vous conduirait droit à Sainte-Pélagie. Réservons le martyre pour des temps plus fructueux en résultats.

Mille amitiés.

A. SOUMET.

CLXXIII. — D'Alphonse de Lamartine.

Je ne fais qu'anticiper sur mon plaisir certain en vous exprimant tout mon bonheur de tenir un volume de vous entre mes mains ; le Prisme (266) à travers lequel tout vous apparaît, c'est votre cœur incomparable et votre imagination colorée et échauffée par votre belle âme. Il vous appartenait de chanter *les Prismes ;* je vais y chercher le philosophe et le poète et je serai bien heureux d'y retrouver surtout l'ami.

Je pars demain pour Mâcon. sans cela j'irais vous remercier. A mon retour de cette course où j'emporte le volume pour charmer la route, j'irai vous dire une faible partie de ce que j'aurai joui.

Tout à vous, de cœur.

LAMARTINE.

CLXXIV. — De J. Reboul (267).

Monsieur,

Je vous remercie de l'envoi de votre beau volume et des éloges que vous voulez bien accorder à mes faibles talents; si mes suffrages avaient quelque valeur, après avoir reçu les vôtres, je vous dirais combien vos vers si nobles, si purs, si harmonieux, ont délecté mon oreille et combien les idées qu'ils expriment ont trouvé de sympathie en moi. Votre poésie a toute la limpidité d'un ciel méridional; j'ignore quels sont les lieux où vous avez vu le jour; mais vous nous appartenez, monsieur, par droit de style et de sentiment.

J'eusse désiré, monsieur, répondre dans la langue que vous parlez si bien, à la belle pièce que vous m'avez adressée (268); mais absorbé par un ouvrage d'assez longue haleine (269) pour moi, mon esprit est emporté dans un courant d'idées que je ne saurais faire retourner.

Je joins à cette lettre un petit billet pour M. Gosselin que vous aurez la bonté, j'espère, de lui faire parvenir, c'est pour m'acquitter, en partie, de vos aimables avances.

Je suis monsieur, avec un profond respect et

une vive reconnaissance, votre très humble et très obéissant serviteur.

J. REBOUL.

Nîmes, ce 3 mars 1838.

CLXXV. — De Mme Gabrielle Soumet-Daltenheim.

J'ai le cœur ravi et navré de votre volume (270), cher Jules, mon père en a été touché jusqu'aux larmes et moi je voudrais que la première pièce de vers ne fût placée que sur l'exemplaire de Nina et sur le mien. Vous vous êtes jeté dans le combat avec un signe funeste sur votre armure, vous avez bravé la contagion de mes infortunes littéraires avec tout l'héroïsme de l'amitié ! Puisse votre bon ange vous protéger tous les deux ! Heureusement qu'il vient le dernier comme un céleste pasteur et il veillera sur la destinée de vos vers après avoir veillé sur la vôtre.

GABRIELLE DALTENHEIM.

Dimanche matin.

CLXXVI. — De Mme Delphine Gay de Girardin.

Cher et cher encore, *la Gazette* joindra la voix de la publicité à toutes celles que vous avez obtenues et que vous obtiendrez de ceux qui vous entendront.

Heureux ceux qui vous connaissent et vous aiment comme

D. DE G[IRARDIN].

CLXXVII. — De Mme Gabrielle Soumet-Daltenheim.

Notre Alexandre m'est revenu presque mourant de Paris, avec vos *Prismes* immortels et j'ai été triste et heureuse, et j'ai été garde-malade tous les jours et j'ai lu et relu tous les jours ce cher volume que Jules donne à Gabrielle. Merci, merci, je ne pourrais pas vous remercier comme je le veux, si je n'avais à vous raconter une petite promenade faite avec amour et admiration comme un vrai pèlerinage à une chapelle déserte hier. Alexandre étant un peu mieux, nous sommes partis pour revoir Chambord, partis sans avoir à notre service ni le char d'une *Fée*, ni vos *Chevaux de poste*, plus aériens que son vol, aussi avons-nous failli verser en chemin.

Et nous avons appris, de désir en désir,
Ce qu'il faut de tourments pour former un plaisir (271).

Nous sommes arrivés pourtant et me voilà où je voulais être, à Chambord; *les Prismes Poétiques* à la main, avec mon malade, par une belle journée du mois de mai :

Ce sont les jours brillants et tièdes,
Après les jours sombres et froids ;
A chaque pas, j'entendais dire :
Ce malade est mieux et respire ;
Il a touché presqu'au tombeau ;
C'est le moment des promenades,
Des châteaux au loin visités (272).

Oui, mais il est bien rare de trouver un tel château à visiter et de tels Prismes pour le colorer. Que d'harmonie entre le monument et le livre, vus au même soleil entre ces mêmes tourelles dentelées, diamantées, multipliées sans nombre par chaque rayon de jour et ces trois mille vers aussi élevés, aussi gracieux, aussi légers, aussi près des cieux et multipliés de même par la gloire et par chaque écho du cœur. Nous regardions beaucoup et nous écoutions davantage. Nous écoutions cette poésie qui ramenait sous ces murs l'âme de François Ier et ressuscitait les feux éteints de la Salamandre. Nous placions sur chaque balcon suspendu votre châtelaine aux dix tours ; nous répétions, dans l'oratoire abandonné, *la Prière* de Nina ; nous relisions *les Inséparables* en songeant à l'amitié qui aurait uni notre Albert au propriétaire de Chambord, de ce château plein d'une jeune et touchante image comme *les Prismes* bien-aimés et nous avons réservé la plus haute tourelle pour *Madame Agnès de Picardie :*

La dame en tout la mieux douée,
La plus humble et la plus louée (273).

Louée moins que les vers qui la chantent! Que vous dire enfin! non de cette architecture, toute mauresque, mais de cette poésie, toute orientale, qui pleure et qui espère et qui console et qui ravit et qui rend l'âme meilleure ! Comment la peindre avec des mots prosaïques :

C'est perdre tout à fait le temps et la raison,
Que de vouloir chercher une comparaison !
Elle a plus de blancheur que la neige qui tombe,
Plus de légèreté dans l'air que la colombe.
Dans les lieux où s'ébat son élan immortel,
Tout se change en trépied, en couronne, en autel ;
. . . .
O poète, voilà, voilà ce que vous faites !
Vos vers sont à la fois votre gloire et nos fêtes (274).

Et notre bonheur, à nous, sera d'aller vous embrasser tous bientôt, et moi, je vous gronderai un un peu de n'avoir pas entendu mon *Gladiateur* encore tout blessé de votre absence.

GABRIELLE DALTENHEIM.

Blois, 5 juin 1838.

CLXXVIII. — De Mme Sophie Gay.

Voulez-vous, cher troubadour, me prêter pour un mois le second et le cinquième volumes de la

première partie de la *Correspondance de Grimm* ? Je vous les rendrai avec ceux que j'ai à vous et qui me servent pour l'ouvrage que je fais ; il me semble que vous rendre ainsi complice de mes crimes littéraires, c'est leur assurer du succès.

Mille tendres remerciements d'avance.

SOPHIE GAY.

Que Gémiot a fait quelque chose de ravissant avec votre charmante *Agnès de Picardie !*

CLXXIX. — D'Alexandre Soumet.

Mardi.

Rien n'est plus sûr pour penser toujours à ses amis absents, mon cher Jules, que de ne pas leur écrire ; depuis un mois, je me lève chaque matin, avec la volonté de répondre à vos douces lettres, et je me couche sans le faire avec le regret de ne l'avoir pas fait. Le lieu que j'habite est d'ailleurs si plein de vos souvenirs que si le Pégase s'envolait quelquefois, si la mandore de la châtelaine délaissée me faisait quelquefois entendre ces airs que vous chantez si bien, sans les avoir appris, je pourrais presque me croire encore auprès de vous. Mais vous êtes souffrant, mon ami, et cette pensée est amère. Je ne suis guère mieux que vous, et en fait de douleurs, nous pouvons presque dire les uns les autres le mot de Montaigne : c'est lui, c'est moi ;

mais vous êtes près de Nina; vous avez de beaux enfants et de beaux ombrages, et il n'y a que le Satan de Milton dont de pareils objets ne calment pas la souffrance; ne soyez pas malheureux ou nous ne croirions plus au Paradis terrestre (275).

Vous ne me parlez plus de votre projet de roman; avez-vous laissé mourir ce grand peuplier planté devant la grande tour et duquel vous avez fait une échelle si ingénieuse?

Vos facultés morales vous terrasseront si vous ne leur donnez pas quelque grande conception à dévorer. Pensez-y, Jules; vous pouviez dans le monde y suppléer à force d'esprit, de conversation et c'était toujours autant d'évaporé. Mais dans la solitude, il n'en est pas ainsi et l'ennemi vous reste tout entier. Vous savez, cher ami, combien je m'intéresse à vos plus légères compositions.

Ce que vous m'avez envoyé de cadeaux était charmant, c'était une page détachée de quelque écrit de Bernardin de Saint-Pierre, mais un peu effacée en la copiant.

Adieu, mon cher Jules, j'ai terminé mon *Oreste voilé* (276); je m'occupe beaucoup de métaphysique, je lis souvent dans Malebranche que nous voyons tous les objets en Dieu; j'ai besoin de me rappeler Nina pour croire tout à fait à cette doctrine. Mille baisers pour vos enfants.

ALEX. SOUMET.

CLXXX. — D'Alexandre Soumet.

Décembre 1840. Paris.

J'arrive à Paris, cher Jules, et mon premier soin était de vous envoyer le premier exemplaire de *la Divine Epopée* (277), écrite sous l'inspiration de vos beaux vers ; mais j'apprends des choses terriblement douloureuses, tellement horribles, que je ne puis aujourd'hui... je suis navré et indigné. Je vivais dans une si grande solitude à la Rochette que je ne savais presque rien de toutes ces iniquités qu'on voudrait toujours ignorer. Certes, quand vous me parliez, sur mon grabat de douleur, de vos tristes pressentiments, je les repoussais de toute la force de mes espérances ; je ne pensais pas qu'un pareil malheur pût jamais arriver à M[me] de Rességuier ; je ne pensais pas que la justice humaine pût trahir à ce point la justice de Dieu ! Que nous souffrions, nous autres, sur la terre, nous l'avons mérité, mais Nina ! Il me faudrait vous écrire avec des larmes tout ce que je ressens ; dites-le-lui bien de ma part, dites-lui que les souffrances d'une âme comme la sienne sont une affliction pour le ciel. Votre vieil ami.

SOUMET.

Moi, j'ai été sauvé comme par miracle ; j'ai

rendu, en me mouchant, une grande quantité de sang caillé et j'ai pu faire imprimer mon poème dont je n'aime que la page où est écrit votre nom; il paraîtra dans quelques jours.

CLXXXI. — D'Alexandre Soumet.

[8 mai 1841].

Vous êtes souffrant, cher Jules, et souffrant loin de moi! et je ne peux tous les jours aller vous voir pour reposer votre tête contre la mienne, prendre vos pieds sur mes genoux, comme autrefois, comme toujours, quand nous ne serons plus séparés. Ne nous reviendrez-vous pas? Il y a des consolations dans mon cœur, j'ai tant souffert! Vous le savez.

J'ai repris mon petit appartement de l'Arc de Triomphe (vous comprenez que je ne suis jamais chez moi); je l'ai repris parce qu'il est sur le chemin du Marais, de ce Marais qui a servi aux méchants pour s'efforcer de vous engloutir. Oh! si j'étais près de vous, je vous dirais bien des choses et des choses qui vous remettraient debout sur vos pieds, comme le cadavre par le galvanisme. Je vous ai dit bien souvent, Jules, vous croyez aux enveloppes; pour moi, je n'y crois pas; je ne crois pas surtout qu'un procès d'argent donne tort à la lettre. Cela vient peut-être de ce que j'en ai peur. Celui que *le*

Gladiateur (278) m'eût rapporté, je le donne aux Polonais, parce que j'ai à mon tour un procès avec Mlle Rachel (279) et l'on dit que la gloire sera médiatrice ; moi je lui écris : Mademoiselle, vous êtes trop chère à renvoyer et je vous garde.

Adieu, Jules, notre grande Gabrielle est accouchée d'une petite fille proclamée dans tout le département comme la petite-fille de l'illustre auteur de *la Divine Epopée* qui a daigné consentir à voir le jour à la Rochette. C'est une phrase de M. Maréchal, mon imprimeur, homme charmant qui vous ressemble beaucoup. Vous savez que si les deux Sosies se ressemblent, un seul est Dieu !!! de tendres respects à Mme Nina.

SOUMET.

Tous mes souvenirs à votre famille. Nous avons passé la journée avec Albert ; nous avons causé métaphysique. Son esprit est de la lumière.

CLXXXII. — D'Alfred de Vigny.

Mercredi, 27 avril 1845.

A JULES DE RESSÉGUIER

Quatre vers heureux tombés de votre aile
Quatre fois par jour disent leur chanson.
L'heure de l'oiseau que l'aurore appelle
Et l'heure où l'aiguière attend l'échanson,

L'heure où l'écolier quitte sa leçon,
L'heure où le poète entend Philomèle.
Ces quatre moments sur un air très doux,
Ecoutent chanter quatre vers de vous.

Mais, ni l'oiseau bleu, niché dans les arbres,
Ni l'humble échanson qui lave un cristal,
Ni l'écolier blond couché sur les marbres,
Ni le rêveur calme, au rêve inégal,

Ne verront passer au son des quatre heures
Sur nos escaliers et dans nos demeures
Un ami joyeux d'un temps que j'aimais,
Un ami charmant qu'on ne voit jamais.

ALFRED DE VIGNY.

CLXXXIII. — D'Alfred de Vigny.

22 janvier 1846.

Regardez la date de ce billet, cher ingrat et repentez-vous.

Je voulais vous l'envoyer alors et l'on ne savait pas chez vous où vous étiez.

Je ne sais quel jour j'aurai mes visites ; mais je sais que le premier fauteuil sera le vôtre. Envoyez-le chercher demain, 23, à midi, ou dimanche, 25.

Voici votre consigne, cher ami, vous serez au centre ; au pied de la statue de Sully, à laquelle je dois envoyer ma voix, pour être entendu de toute la salle. Elle est précisément en face de moi, en vous parlant, je lui parlerai.

Si vous êtes à l'Institut, à 11 h. 1/2, vous pourrez choisir cette place, je gémirais de votre absence et je vous chercherais des yeux; car je rappellerai ce temps où se formèrent nos poétiques entreprises et nos inaltérables amitiés. L'absence ne peut rien sur la mienne. La mort y peut à peine quelque chose, car j'écrivais hier à quelqu'un : Pichald est un de mes plus chers amis.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY (280).

Faites-moi savoir, si notre ami, M. de Panat (281), est ici; il m'a témoigné tant de sympathie que je voudrais le savoir là.

CLXXXIV. — Du R. Père Lacordaire (282).

Paris, 7 février 1847.

Monsieur,

J'ai reçu des mains de notre ami commun, le vicomte de Falloux (283), la lettre et les vers dont vous avez bien voulu m'honorer. L'oreille, le cœur, le goût ont eu beaucoup à se réjouir; mais il y a de par le monde une certaine vertu qui s'appelle, je crois, l'humilité et qui a bien, en cette occasion, quelque motif de se plaindre un peu. Vous m'avez trop traité en orateur et pas assez en religieux.

Mais je renvoie cette querelle au jour du Jugement dernier, et, pour le moment, je ne veux que vous remercier de votre bon et poétique souvenir, sorti de votre cœur, qui est la meilleure des Muses, une Muse chrétienne.

Je n'ai pas eu le bonheur de vous voir, cette année, à Notre-Dame ; vous avez voulu m'en consoler, c'est une bonne pensée.

Soyez assuré, monsieur, que je sais tout le prix de votre inspiration ; les sentiments que vous m'exprimez daus votre lettre, m'ont aussi bien touché ; ils me rappellent ceux que j'ai coutume d'échanger avec votre aimable fils Albert. Veuillez être, auprès de lui, l'organe de mon amitié et agréez, monsieur, avec toute ma reconnaissance, l'hommage de ma haute estime et de mon admiration.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE.
Des Fr. Prêch.

CLXXXV. — D'Emile Deschamps.

Paris, 12 février 1847.

Mon cher Jules, que de choses vous me faites dire !... et quels admirables vers vous envoyez à Paris ; notre cher Guiraud vous applaudit de tout son cœur et de son lit, car il est bien souffrant. Alfred de Falloux a remis les délicieuses strophes

à *l'Univers ;* c'est bien leur cadre, et je reverrai les épreuves afin que l'impression soit sans faute comme le poète et comme le Père Lacordaire qui vous a inspiré. Bravo, mon cher Jules, jouissez de votre nouvelle gloire !

Je veux encore vous remercier de l'appui que vous allez donner à Paul Juillerat (284), qui vient d'envoyer aux Jeux Floraux une Idylle : *les Funérailles d'un oiseau*, avec cette épigraphe :

Il est doux de mourir dans les bras d'un ami.

Paul Juillerat voudrait un prix et le mérite. Voilà bien des obstacles; mais vous êtes là, voici une bien belle espérance. Je me confie à vous. J'ai écrit aussi à M. de Panat.

Hier, j'ai vu Mme d'Aiguevives à un bal, nous avons tant parlé de vous et de Nina que ce bal avait l'air d'une fête.

Nous avons vu Paul et Mme d'Anglade; tout cela, c'est encore vous... Quand sera-ce vous tout à fait? Dites-le-moi vite.

Jules, Albert et sa charmante Marie n'oublient pas Aglaé et votre ancien ami qui s'appelle

ÉMILE [DESCHAMPS].

CLXXXVI. — De Lamothe-Langon (285).

Ce 10 septembre 1850.

Pardon, pardon, cher Jules, si j'attends un mois tout entier avant de répondre à ta dernière lettre, si bonne et si affectueuse; un faiseur de calembours te parlerait de sa double valeur; mais tu fais pour moi ce que j'aurais fait pour toi et sans que ma reconnaissance en diminue, je croirais blesser la délicate noblesse de ton cœur, par des remerciements *ad hoc*. Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, en voici la raison véritable : plus j'avance en âge, plus je recule vers ma jeunesse par mes souvenirs, plus j'éprouve le besoin de me retrouver avec le peu d'amis qui me restent. Tu es de ce nombre, un des plus aimables sans doute et le seul auquel je puisse parler librement du chien qui nous a mordus tous les deux, de la poésie ; donc je tiens à ton affection et à une correspondance de temps en temps, à laquelle je ne renoncerai que sur ta très expressive volonté ; car, pour que tu ne viennes pas à te dégoûter de notre commerce, je me suis juré de ne remplir mes lettres que de ce qui pourrait te distraire, de ne prendre la plume que dans ces moments où, dégagé pour peu de temps de ces traverses, de ces inquiétudes qui me rongent, j'arriverai

à posséder cette liberté d'esprit qui rend supportable la lecture d'une lettre de trois pages environ.

Hélas! Le mois d'août, le début de septembre m'ont rendu si triste et si désespéré que ce n'était guère le temps à choisir pour causer avec toi; aujourd'hui encore, je suis plus que jamais sous cette puissance cruelle et désespérante et si je prends néanmoins le parti de t'écrire contre mon projet, c'est dans l'espoir d'échapper à moi-même.

J'accepte cette excuse comme bonne et valable, ne redoute pas surtout dorénavant, une autre entrée en considération aussi ridicule, pardonne-la au désir de me justifier et la chose contée, poursuivons sur un ton moins lugubre.

Je commencerai par te dire que ta dernière lettre m'a instruit d'un méfait dont je ne suis aucunement coupable; dès sa réception, souffrant trop ce jour-là et mon fidèle Acate étant parti de bonne heure pour aller passer la journée chez sa mère — ce qu'il fait une fois par semaine, le dimanche ou un autre jour, — je ne voulus par attendre au lendemain, à faire remettre à ton fils, sa lettre; je la remis à un domestique de l'hôtel, je ne le vis que quelques heures après et je lui adressai la question naturelle : Avez-vous remis ma lettre? — Oui, monsieur, au portier, le monsieur étant sorti. — Mensonge, archi-mensonge, puisque tu m'annonces

le contraire. Certes, ayant, avec moi, en l'excellent et parfait Acate, un messager aussi zélé qu'intelligent, j'aurais regardé comme un tort de me servir de la petite poste; je te prie d'en être persuadé et néanmoins, je te prie, d'être clément envers moi.

Une des causes de mes contrariétés du mois dernier, et ce n'était pas à mon avis la plus médiocre, a été mon impossibilité, double aussi, de ne pouvoir aller aux eaux de Wiesbaden (286), où m'entraînait un violent désir d'aller tenter si le guérisseur d'écrouelles pourrait également faire disparaître les rhumatismes goutteux et nerveux ; assurément si la foi opère des miracles, la mienne en ce royal docteur est entière et n'exclut pas l'espoir du succès.

Mon Dieu, cher Jules, que le séjour de Wiesbaden a bouleversé nombre de cervelles ! Quel bien immense il a produit ! Paris s'en est ému de fond en comble et il m'est revenu de bonnes sources que, dans les mauvais faubourgs, il en est résulté des conversions immenses.

Nous sommes, à cette heure, dans l'attente de ce qui se passera au retour du Président. Un cafetier engagé dans l'association du Dix-Décembre a dit à Emile qu'on allait l'enlever de l'Elysée, ce même jour, pour le conduire impérialement aux Tuileries. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les troupes sont con-

signées et que, dans ce seul moment, la liberté de course leur sera rendue.

Je te donne cette nouvelle, sans en croire un mot; le Président est, ce me semble, bien mal entouré, ou bien mal compris par son parti. Il est, lui, sage et les autres sont insensés ; je crois qu'ils le compromettent.

La mort du duc Louis-Philippe d'Orléans n'a fait aucun bruit ; tout ce qui en est résulté a été une recrudescence de haine, non plus envers lui, mais envers sa mémoire,parmi le bas peuple ; partout on chargeait d'injures et même de boue ses portraits peints ou gravés que les marchands étalaient par avidité. Non, mon ami, il n'y a pas en France un parti Orléaniste.

Il y a, par malheur, des gens riches et puissants dévoués à cette famille ; mais, à part les boutiquiers qui la servaient et les gens employés par ceux-ci ou par elle, on ne compterait point à Paris cinq cents Orléanistes en boutique ou bien ouvriers. Trois seules couleurs fortement tranchées se dessinent sur la masse : la blanche, royaliste ; la verte, impérialiste ; la rouge, celle des assassins de nos pères.

La mode de l'actualité, car en France la mode touche à tout, serait pour le roi légitime ; il est si incontestablement beau physiquement que les femmes en raffolent et que quatre-vingt-quinze sur cent voudraient le voir.

Oh! que nous arriverait-il si lui aussi tentait une entrée dans sa patrie, sans guerres, sans armes; mais seul, à cheval, avec des amis, puis la nation qui se joindrait au premier noyau? Que de rêves je forme à son sujet! Il est certain que tous ceux qui l'ont approché à Wiesbaden en sont revenus sous le charme invinsible de sa personne; je parle des indifférents et mieux, de ses ennemis; aussi ces derniers, maintenant, se taisent. Je ne puis croire que son aspect ne fût entraînant; c'est une si grande puissance sur les hommes que la triple réunion des charmes du corps, des beautés de l'âme et du droit de naissance. Voilà que je me sens prêt à pleurer! Je sanglottais en plein, voilà quelques jours, lorsque, sur l'escalier de ma demeure, je lisais à haute voix, à trente auditeurs au moins, qui me l'avaient demandé, le compte rendu, par *l'Opinion publique*, de la réception faite à Wiesbaden, aux ouvriers de Paris, par notre maître à tous.

Mon Dieu! faites que je vive assez pour pouvoir crier à pleine gorge : Vive le Roi. Espérons! Espérons! Espérons! Pour moi, mon espérance est une certitude et j'expirerai en espérant.

A propos de mort et attendu que je suis ton doyen d'âge à l'Académie (287), je te prie, au nom de ce qu'il y a de plus sacré, si tu me survis, ce que j'espère aussi, de te charger, non de mon éloge académique, mais de mon humble oraison funèbre.

Tu vois, cher Jules, que je me flatte que tu surmonteras triomphalement les maux plus cruels que dangereux qui t'ont amené aux eaux. Ta santé m'a toujours paru excellente ; tu n'as que des incommodités passagères que tu vaincras, tout m'en répond ; je voudrais bien que notre cher et malheureux D... ne fût pas plus malade que toi ; il a de plus, ce que certes tu n'as pas pour ton bonheur et pour celui de ceux qui t'aiment, une conviction épouvantable de la profondeur et de la réalité de ses souffrances incontestables. S'il pouvait l'écarter, il serait moins en péril. Que je le plains, que je l'aime, qu'il est digne d'être plaint et aimé !

Ces paroles à propos de P... me rappellent naturellement au souvenir d'un autre ami qui nous est bien cher, du pauvre Alexandre, que je pleure souvent et dont la mémoire ne me quitte pas. De lui encore à sa fille, le saut est court et surtout je ne voudrais pas en venir à elle. Que pourrai-je t'en dire que tu ne saches déjà? Tu connais sa façon d'être du vivant de son père infortuné. Ses jalousies d'auteur envers lui...

Tu serais bien aimable si tu m'apprenais tes projets de séjour à Sauveterre, à Toulouse, à Paris peut-être ; car il faut que je t'écrive encore avant peu, afin de te charger d'une commission littéraire pour nos Jeux Floraux, c'est la remise d'une *Epître à Delille* (288), où je dis un mot de toi et plus

tard, d'une *Epître à Soumet*, où tu seras bien plus maltraité encore, du moins en longueur.

Adieu, adieu, bien cher, très cher ami, je t'embrasse et suis pour la vie ton ami dévoué.

DE LAMOTHE-LANGON.

CLXXXVII. — De Lamothe-Langon.

Paris, ce samedi 26 octobre 1850.

J'attendais, mon cher Jules, la lettre que tu m'annonçais, d'abord pour y répondre et secundo afin de t'annoncer le départ du volume de *Job*, troqué contre celui de tes œuvres dont, par un oubli qui me peine, tu ne me parles pas. La lettre ne venant pas et ne sachant quand elle viendra, je me détermine à t'expédier directement le susdit volume. Tu reconnaîtras en ceci l'auteur toujours amoureux de critiques éclairées, dit-il, et en réalité, n'espérant que des éloges, auxquels ne fait jamais faute l'amitié indulgente.

Voilà le cœur humain et ses faiblesses ordinaires; je gage que tu me traiteras en homme de lettres ; en conséquence, tu loueras mon discours préliminaire, certain de me charmer.

Eh bien! mon ami, tu te tromperas pleinement! Accoutumé dès mon enfance par mes intimes les plus aimés, par mes parents les plus proches, à ne

pas être critiqué, par peur d'être quelquefois obligé de m'encenser, ce qui leur a toujours été insurmontable ; ma mère, mes oncles et tantes, les cousins et cousines germains y compris, ma femme, mon fils, ma fille, Paulin de Bégué, Marius de Voisins, Paulin de Panis et tutti quanti, avaient pris et ont gardé l'habitude de ne jamais me lire ; aussi consciencieusement ne pouvaient-ils me dire, ni en bien, ni en mal, un mot relatif à mes œuvres ; donc, de ce côté, silence complet, c'est-à-dire, désapprobation absolue. Je n'ai donc eu à faire qu'aux étrangers. Là, attendu que, de ma vie, je n'ai mis le pied dans un bureau de journal, ni n'ai parlé en aucun lieu du monde à des gazetiers, de qui les visages me sont même inconnus; qu'en outre Dieu est témoin que jamais, non plus, je n'ai écrit, de mes mains blanches, j'ose le dire, ni dicté, ni fait écrire par des amis, des articles à ma congratulation, ainsi que j'en ai tant barbouillé pour Soumet, Guiraud, Marchangy, Millevoye, Jouy et nombre d'autres, et sur leur propre bureau, par peur, disaient-ils franchement, de mon peu d'habitude de la chose, que je ne les louasse qu'au tiers ou au quart de leur valeur. Marchangy, par exemple, n'étant jamais content d'autrui en ce qui le concernait, avait la coutume prudente de refaire en entier mon article sans en conserver une syllabe et lorsqu'il s'était élevé plus haut que le septième ciel, il me

remerciait, en présence d'étrangers, du jugement consciencieux — c'était son expression sacrée et coutumière — que mon équité, quoique sévère, avait porté sur son œuvre dernière.

Certes, j'en ai connu de bien forts, soit dit entre nous, mais lui enlevait la paille! Mes *Mémoires* seront curieux à son sujet.

Or donc, ton ami — celui qui t'écrit — ayant été très peu loué, mais seulement n'ayant eu à faire qu'à des journalistes irrités de ne recevoir ni ses prières très humbles, ni ses présents, ni les sollicitations de la coterie, car elle m'a toujours manqué, attendu que je n'ai mis les pieds en aucun salon depuis 1825, pas même dans le tien, a été sans cesse accoutumé aux critiques qu'il a fini — et ceci est réel encore — par aimer passionnément. Ne les lui épargne pas, mon excellent Jules, s'il a péché contre la langue, sois impitoyable, flagelle rigoureusement les fautes de goût, de science, d'histoire, de mœurs, sans craindre de le courroucer; pour sa part, plus tu seras sévère, mieux tu lui paraîtras juge intègre et parfait ami.

Tu sauras, et ceci a son inexplicable surprise, que e dit discours préliminaire n'a reçu dans près de quarante à cinquante journaux que des flagorneries à perte de vue; ce qui, vu la rareté du fait — la première et dernière fois sans doute — l'a si fort épouvanté que, le jugeant rempli de sottises et d'â-

neries, je me suis senti saisi du désir de le relire, afin de mieux l'apprécier; mais comme, selon un autre de mes usages solennels, je n'ai pas lu, depuis leur mise au jour, mes œuvres — aussi la plupart sont-elles sorties en entier de ma mémoire, — je n'ai pas cru devoir déroger à ma règle. Je t'en laisse donc le soin, te prévenant de ce concert d'éloges, qui, presque tous venus d'ignorants, tels sont à mes yeux, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de nos gazetiers modernes, me fait craindre beaucoup d'être descendu à leur niveau en républicanisme, socialisme, démocratisme, hugotisme, ce qui à mes yeux est la même chose. Pardon! Si ton amitié t'aveugle à l'encontre de ce dernier; je n'ai, quant à moi, pu jamais séparer, comme je l'ai dit en vers, la conduite d'un auteur, de mon appréciation de ses ouvrages. Il en résulte que Hugo, ennemi de mon Dieu, saltimbanque sonore... oh! Jules, jusques où l'orgueil vous fait-il tomber! Si follement on n'eût pas mis par mode, sur le pinacle, un auteur de huitième ordre, incapable de faire non un plan achevé, mais même de nouer une intrigue, on ne l'aurait poussé à se perdre de lui-même.

Examine seulement *Notre-Dame de Paris* : il y a une exposition qui, dans la première édition — la seule que je connaisse, — finit aux quelques vingt premières pages et est un dénouement qui saisit le

précédent ; mais de nœud, d'action intermédiaire, cherchez-les, Jules, il n'y en a pas vestige. Voilà que, pour expliquer un nom, je me fais journaliste!... fi de l'entraînement.

Je te désire meilleure santé que la mienne; je continue à garder le lit, à hurler et à souffrir. Que la très Sainte-Vierge et notre digne bienheureuse Germaine de Pibrac (289) me soient en aide !... A propos, sais-tu où en est la canonisation de cette dernière? Est-elle avancée ou terminée? Ta femme angélique doit en savoir quelque chose.

Depuis le 3 courant, je suis sans nouvelles de Paulin; je lui écrirai demain, bien que je lui aie écrit il y a dix jours. Je tremble toujours que ses maux n'augmentent; au nom du ciel, ne lui parle même pas en plaisantant de ce que je t'ai conté. A la page première, il me ferait des reproches sans fin et je donnerais de mon sang plutôt que de l'irriter une minute et surtout pour si peu de chose.

Les journaux d'avant-hier ont dû te faire part de la victoire royale remportée par Jeanne et Compagnie en pleine Cour d'assises, contre le citoyen Procureur du roi, de la république, impérial, comment le qualifierai-je, touchant les lignes monarchiques et les légendes idem, qui avaient tant irrité le Parquet, très accoutumé à condamner en sens inverse. Ah! c'est bien là qu'on crie : Vive le Roi ! Vive la Ligue ! L'acquittement du jury a fait battre

des mains en plein Palais. Les accusés, avec raison innocentés par le jury, avec plus de raison encore sont sortis environnés d'une manière d'ovation dans plusieurs faubourgs et à nombre de barrières ; ce fait, qui prouve si bien la pensée du pays, a occasionné avant hier-soir des fêtes et des libations henriquinquistes. Ah! que ce peuple a mauvais goût!

Il préfère le vieux au moderne; décidément le progrès est un recul.

Adieu, mon cher ami, tout à toi, de cœur et d'âme et cela, sincèrement et chaudement.

DE LAMOTHE-LANGON.

CLXXXVIII. — De Mme Pauline Duchambge.

Paris, le 2 septembre 1851.

Depuis bien longtemps, j'éprouve le besoin impérieux de vous écrire, cher, toujours cher monsieur de Rességuier, et je n'osais pas! Je me disais : s'il allait, ne se souvenant plus de moi, ne pas me répondre.... ce serait aller au devant d'un chagrin ; car moi, je lui ai conservé une sincère amitié.

Pourquoi ne puis je aujourd'hui résister à ce désir affectueux? Je l'ignore, mais j'y cède et je viens vous demander (si je ne suis pas tout à fait

oubliée), je viens demander à vos souvenirs quelques mots amis qui me donnent de vos nouvelles et de celles des amis qui sont près de vous.

Je vous parlerai peu de moi; ma santé m'est aussi hostile que la vie; j'ai perdu ma sœur!... je ne fais que pleurer; plus de romances, partant, plus de ces larmes poétiques qui faisaient du bien et tant de mal après.

Je ne vois pas une âme et d'ailleurs aujourd'hui, peut-on connaître quelqu'un? La terre n'est-elle pas un tohu-bohu inexplicable? Je sais pourtant que votre Albert (290) est député; quand je lis dans mon journal qu'il a parlé à la Chambre, du fond de ma solitude, je suis tenté de m'écrier, comme cette femme de J.-J. Rousseau — tais-toi, ils ne te comprennent pas. — Un cousin à moi, M. D..., après nous avoir complètement ruinés par sa mauvaise gestion sur notre habitation de la Martinique et y avoir, à nos dépens, fait sa fortune personnelle, vient de mourir dans votre ville de Toulouse, laissant tout son bien à ses enfants naturels, six petits mulâtres, de trois mères différentes. Non seulement il nous a ruinés, mais nous verrons le nom de D..., si honorable et si honoré dans le passé, porté par six mulâtres. Voilà le progrès des lumières, de la civilisation et des mœurs.

Si Mme de Rességuier se rappelait mon nom, ah! demandez-lui une prière pour moi, que Dieu

m'accorde la résignation, elle est si bonne, si sainte, elle sera exaucée.

Adieu, si vous ne me répondez pas, vous me ferez bien de la peine.

PAULINE DUCHAMBGE.

CLXXXIX. — De Lamothe-Langon.

Paris, ce samedi 18 décembre 1852.

Je ne te reverrai donc plus, mon cher Jules, moi, que la fortune inflexible attache impitoyablement dans le cercle de l'enfer parisien. Tu as donc dit adieu, sans retour, à cette ville dont tu étais l'une des gloires et l'un des plus gracieux ornements? Hélas! Je ne peux, quel chagrin que j'éprouve de ne pouvoir plus t'embrasser une dernière fois, joue à joue, dire que tu as tort. Je mentirais à ma conscience, opposée à mon intérêt. Oui, la province est préférable en nos jours si incertains et si changeants, où la vie spéculative, où la faim et la soif des places, pousse à tant d'apostasies, ou à des intrigues si misérables! Cependant, il faut le proclamer hautement, le règne sale et rampant de l'usurpateur Egalité — dit d'Orléans — n'a pas vu de nombreuses défections dans l'ordre de la noblesse française. On compte facilement les familles nées qui ployèrent sous le joug humiliant de

ce jacobin habillé en prince et qui lui sacrifièrent l'honneur de leur nom et la fidélité de leurs ancêtres. Assurément Napoléon avait réuni autour de son trône brillant et militaire une foule autrement considérable de nos pairs. On pouvait le servir celui-là, sans trahir son passé; car il n'avait pas chassé nos monarques. Mais, après lui, tout a changé de face, la légitimité a reparu peu à peu; ceux qui avaient été emportés par le flot impérial, dégagés de leur serment prêté, par la mort du grand homme, soit par celle de son fils, se rallièrent à la race auguste servie par leurs pères et firent ce pas avec indépendance et bonheur...Je ne poursuis pas ma phrase, ton cœur, poétique ami, la complétera facilement.

Que fais-tu, maintenant, lorsque tu peux échapper au tourbillon de tes affaires privées? Cultives-tu encore le laurier accoutumé à s'arrondir sur ta tête? Prosaïquement, te dirai-je ici, fais-tu encore et toujours des vers? Ce travail t'a rapporté tant de vrais succès que tu serais ingrat de l'abandonner et injuste envers le public qui te lisait avec tant de plaisir; je serais curieux de le savoir?

Quant à moi qui depuis longtemps n'avais ouvert ma bouche pour y cadencer quelques lignes rimées, je me suis surpris hier, avec un profond ébahissement, à écrire à Mariette, en cette langue que nous, classiques, appelions jadis celle des Dieux, et à

laquelle je ne sais quel nom et quelle qualification on donne aujourd'hui.

A propos de poésie, cela me ramène aux poètes; à notre tant cher et tant regretté Soumet, aujourd'hui couché sous une pierre muette; quoi! parmi la foule d'amis qui l'environnaient à Paris, parmi ceux qui sont encore dans cette ville, sa fille elle-même, ont cessé de le rappeler au public.

Je n'imprime plus, aussi ne puis-je rien pour sa mémoire actuellement; mais sois assuré que mes *Mémoires*, ou, pour mieux dire, ceux de mon temps lui consacreront de nombreuses pages. Je crois que, de tous mes contemporains, je serai le seul dont le nom et les faits et gestes seront passés sous silence; mais Mme de Genlis, Chateaubriand, Alexandre Dumas et tutti quanti m'ont donné une si bonne leçon que je n'aurais garde de me détruire moi-même. En quel mépris, en quel abaissement, les *Mémoires* de ces deux derniers *Moi* majuscules les ont-ils fait descendre?

Le premier des deux a consommé par cette œuvre stupide dans sa conception tout le mal que son orgueil incroyable avait fait auparavant à cette royauté qu'il disait tant aimer. L'indigne Chateaubriand, je répète l'épithète qui lui convient, n'a-t-il pas essayé, dans cette œuvre misérable, de pure vanité, de flétrir au profit de son ridicule amour-propre, la candeur de l'auguste sœur de notre roi?

Si tu l'as oublié, relis les lignes sans pareilles par lesquelles il déroule les conversations politiques et galantes de son séjour à Prague, après que S. M. Charles X se fut réfugié, avec sa famille, dans le château impérial de cette résidence.

Relis-les dans *la Presse*, où elles furent insérées textuellement. Il serait possible que la famille de cet homme à bonnes fortunes surannées, qui en rougirait comme moi, les eût fait rayer de l'édition en volume.

Ses *Mémoires* nous montrent ensemble chez lui un esprit faux, un besoin furieux de tout immoler à soi-même, une tension incessante à produire, à chaque membre de phrase, un pénible effort.

Si je traite ici avec tant de sévérité un homme dont j'admirai les œuvres tant qu'il ne voulut pas être un homme public, juge de ce que je dois penser de ce misérable Victor Hugo perdu également chaque jour un peu plus, par la rage qui saisit presque tous les littérateurs de notre époque de se poser en gens d'Etat. Que ne restent-ils gens de lettres? Ils en auraient une réputation plus belle, plus pure, et de plus vrais avantages. Ce plat gredin — le vicomte Hugo, pair de France, par la grâce d'Egalité II[e] du nom — que de rôles nous l'avons vu jouer! D'abord, enfant sublime, il fut royaliste exalté; il acheva, dans son intérêt, un peu plus tard, de bâtir solidement l'édifice de la camaraderie, élevé

par Charles Nodier sur les fondements inachevés de Voltaire. Dès lors, chaque mois il eut une opinion nouvelle, cervelle vide, esprit étroit et d'une myopie et d'un cœur d'éponge; à la fin, il a mal compris, mal vu, incapable comme Lamartine d'enceindre un vaste horizon; car l'œil d'aigle manque à chacun ; il crut, en février 1848, au triomphe de la canaille barbare; preste donc, il renia son passé, se jeta à corps perdu parmi les misérables et le voilà aujourd'hui pataugeant avec les plus vils de la bauge, dans la boue, le sang et les excréments. Dans quel abîme peut-il tomber encore? Ce coquin qui, dans sa proclamation, nous voue au supplice s'il rentre avec le pouvoir, dans quel abîme, dis-je, plus profond, plus noir, plus suspect pourra-t-il se précipiter plus tard?

Lorsque vous l'adoriez tous, bonnes gens, cœurs modestes, vous tous qui valiez mieux que lui, il ne m'a jamais trompé; j'ai vu toujours en lui le poète manqué, un quart de génie sans aucune invention, ayant besoin du hideux, du cruel pour faire de l'effet. Grâce à Dieu, il ne doit plus y avoir de venin dans son ventre ; il ne pourra désormais rien de passable et il ne sera dorénavant, pour ses prôneurs détrompés, qu'un rimeur bizarre, échoué sans retour sur les écueils de l'impuissance, de la féroce bassesse, du vice et de la lâcheté ; ami du vice, car, quelle infâme vie que sa vie privée !

Oh ! mon Jules, mon vieil ami, que les vrais royalistes sont plus solidement trempés, rien d'ambitieux ni de vain ne les détourne de la route du devoir ; ils y marchent sans préoccupation orgueilleuse et si la foule ne parle pas d'eux ou ne court pas après eux pour contempler leurs traits, le public réel les aime, les honore pendant leur vie, les pleure et les rend immortels quand ils ne sont plus. Tel est, tel sera ton sort, et tu le mérites, toi qui n'as pas fléchi les genoux devant aucune idole éphémère.

Oh! cher, que notre imagination est appelée à bon titre, la folle du logis! Ma pensée au début de cette lettre était de te souhaiter une heureuse année et voilà que je suis arrivé assurément à un but tout autre. J'ai cédé aux caprices de mes souvenirs et de ton imagination qui t'a fait créer tant de chefs-d'œuvre et si je ne saisis pas ici l'à-propos d'un rappel de mémoire, à quel instant pourrai-je satisfaire au désir de le délier de mon cœur ?

Ce que je n'ai pas osé faire en pauvres rimes envers Marius, meilleur prosateur que poète, je me garderais bien de le tenter envers toi, poète par essence. Tu rirais trop de ma faiblesse et surtout de la folie qui me porterait à faillir après avoir tant grondé plus haut l'amour-propre de mes confrères. C'est donc, par bon sens, que sans fioritures quelconques, je te ferai platement, dans les

termes ordinaires employés par les paysans, mes compliments de bonne année. Je te la désire donc excellente et suivie de plusieurs autres. Mes vœux s'adressent à tous ceux qui te sont chers. J'ose même, sans être connu de madame la comtesse de Rességuier, dont je crois avoir l'honneur d'être un peu parent, par madame sa mère, ainsi que je suis aussi lié avec toi par les de Ribbes, nœud de sang et d'une longue amitié, j'ose, dis-je, te prier de mettre à ses pieds — comme disaient nos pères — l'hommage de mon respect, les vœux sincères, que je forme pour son bonheur, le tien et celui de vos enfants.

Ce devoir rempli, à mon contentement extrême, je vois que le jour baisse, que le papier touche à sa fin, que ma main endolorie m'avertit de finir, écoutant d'ailleurs une voix secrète me disant tout bas que longue lettre ennuie et que plus on la fait courte, mieux on plaît à qui doit la lire, je me soumets; une autre fois, je t'en dirai davantage, puisse celle-ci te trouver en bonne santé. Cette certitude me rendrait heureux et me ferait, si tu me la donnais, commencer le nouvel an sous de riants auspices.

Adieu, cher Jules, à toi toute ma tendresse et amitié reconnaissante, ton souvenir est toujours dans mon cœur, ton nom aimé très souvent sur mes lèvres.

Adieu, adieu, encore une fois tout à toi, je te chéris tendrement et je t'embrasse de même.

DE LAMOTHE-LANGON (291).

CXC. — D'Emile Deschamps.

Versailles, 11 février 1855, dimanche.

Mon cher Jules,

Je vous écris avec le courage du désespoir. Ma pauvre femme, ma chère Aglaé, vient de me quitter ce matin, pour le ciel, sans maladie déterminée, sans agonie, après un accès d'oppression de poitrine dont elle souffrait depuis longtemps.

Je suis un pauvre déraciné, battu par tous les vents du malheur.

J'ai pleuré bien souvent vos larmes, pleurez les miennes, mon cher Jules, et que Nina prie pour elle; c'est pour lundi, n'est-ce pas?

Pauvre Aglaé, elle vous aimait tant vous tous; dites mon désespoir à Paul, à Albert, à Charles, à tous!

Et dites-moi que vous êtes heureux! Je n'attends pas d'autre bonheur; mais, il peut encore être bien grand.

Je suffoque, je succombe, mais je vous aime bien avec ce pauvre cœur brisé.

Pardon de ces déchirements. Je ne sais où j'en

suis ; mais ma pensée est au milieu de vous ; hélas ! hélas ! C'est fini (292).

Votre

ÉMILE DESCHAMPS.

CXCI. — De Berryer (293).

Dimanche, 12 novembre 1858.

Monsieur et bien cher ami,

Pardonnez-moi d'être demeuré si longtemps sans répondre à votre tout aimable lettre ; deux voyages que j'ai faits en grande hâte depuis que je l'ai reçue et les continuelles occupations et préoccupations que vous savez ne m'ont pas laissé assez libre pour user des moments au gré de mes affections et vous remercier à la fois de votre bienveillant souvenir et des rassurantes nouvelles que vous me donnez de notre si cher Falloux. J'aurais bien souhaité causer avec lui de notre grand procès, aussi d'aller à l'audience avec mes seules pensées ; voici que nous sommes appelés à rentrer en carrière ; nous n'y ferons pas faute ; mais le regret de ne pas recevoir les inspirations de cet ami redouble en moi. C'est du moins un grand secours que l'assentiment et l'encouragement venus d'amis tels que vous ; on prend confiance en soi-même à se sentir en intelligence avec de tels esprits et de si nobles cœurs.

Dites donc à Falloux que je désire beaucoup lire certaine lettre de lui dont on m'a parlé, au sujet des promenades impériales dans les champs de Bretagne et de la façon dont un prince de l'Église a courtisé le triste aventurier.

Veuillez, monsieur et ami, recevoir, avec mes remerciements, l'expression bien sincère de mon cordial attachement et distribuer autour de vous mes hommages, amitiés et compliments.

Tout à vous

BERRYER

CXCII. — D'Emile Deschamps.

Versailles, janvier 1861.

Pourquoi parler de cinquantaine ?
Là, dans le plus coquet des nids
Amener avec leur futaine
Monsieur et Madame Denis ?

Doux regard, aussi doux langage,
Telle est Nina, toujours elle a
Des petits enfants... mais je gage
N'est point grand-mère pour cela.

Et Jules qui jamais ne jeûne
De vers divins, d'esprit charmant,
Jules n'est pas vieux ! seulement,
Voilà... quelque temps qu'il est jeune.

Vous voyez, cher Jules, à quels délicieux vers je

réponds si mal ! C'est Mme E. D..... qui a bien voulu m'en donner une copie, c'est elle qui veut bien protéger les miens jusqu'à vous. Je suis très malade; mes vers vous le diront assez, sans que ma prose le rabâche. Vous, cher Jules, chère Nina, chers tous, soyez bien portants et heureux afin que j'aie encore de la santé et du bonheur.

Je vous embrasse de tout mon pauvre et tendre cœur ainsi que vos trois fils, qui ne valent pas mieux que vous, mais que personne n'égale.

Il me reste juste la force de tomber aux pieds de Nina, j'en profite avec enthousiasme.

ÉMILE [DESCHAMPS].

NOTES

(1) Un grand oncle de Jules de Rességuier, le chevalier de Rességuier, mérite une mention à part. Né le 23 novembre 1724, au château de Secourieu, propriété de son père, près de Toulouse, il entra dans l'ordre de Malte. Un quatrain qu'il écrivit contre Mme de Pompadour le fit enfermer de longues années à la Bastille et au château fort de Pierre-Encise à Lyon ; rendu à la liberté il se distingua comme commandeur et bailli de l'ordre. Il mourut à Malte, en 1797, la veille du jour où Napoléon devait détruire la célèbre société en s'emparant de l'île. Le chevalier de Rességuier a laissé de nombreuses poésies parues dans le *Mercure de France* et un roman à clef : *le Voyage d'Amathonte*. Voir *Revue des Pyrénées*, tome IX, 1897, pages 431 à 451.

(2) Philippe Vincent Poitevin-Peitavi, né le 19 janvier 1742, à Alignan du Vent, mort dans la même ville le 20 novembre 1818. Jules de Rességuier prononça son éloge à l'Académie des Jeux Floraux le 12 février 1821.

(3) Voici une lettre écrite par Jules de Rességuier pendant la campagne d'Allemagne à son frère Adrien, resté à Toulouse :

Elbing, le 28 avril 1807.

« C'est au delà de la Vistule, mon cher Adrien, que je reçois ta réponse à ma lettre d'Augsbourg. Lorsqu'on se trouve être éloigné

de son pays, de sa famille, il est bien doux de recevoir des marques de souvenir de ceux qu'on aime et je goûte ce plaisir peut-être mieux que tout autre.

Avant de passer l'Oder, nous avons été presque toujours fort bien, plusieurs fois sur un lit de paille et devant un mauvais dîner, mais le plus souvent dans de bons châteaux où la comtesse et la baronne nous recevaient parfaitement. En Pologne, tout est bien différent. Vous demandez : Ghliba, — du pain, on vous répond : Niema, — il n'y en a pas — si vous demandez : Wodu, — de l'eau, — on répond : Sara, sara, — tout de suite, — voilà tout ce que l'on peut en tirer. On est moins mal dans la vieille Russie et comme nous jugeons par comparaison, depuis que nous sommes à Elbing, nous nous trouvons à merveille.

Je suis fâché que tu te sois séparé des vingt-cinq louis qui te restaient. Depuis que nous avons quitté l'Italie, nous sommes logés et nourris chez l'habitant et, à la rigueur, je n'ai pas besoin d'argent. Si j'étais fait prisonnier, quelques louis cachés sur moi pourraient me procurer des ressources, mais c'est trop incertain pour que je n'eusse pas désiré que l'argent que tu me destines fût resté à Toulouse, puisque dans ce moment tu n'en as pas beaucoup à ta disposition. Je ne fais presque pas de dépenses et avec le peu d'appointements que nous avons touchés, je ne me suis jamais trouvé sans un sou. Ainsi, mon bon ami, garde les vingt-cinq louis, si tu es encore à temps et à la paix ou dans un moment plus favorable, tu m'en feras passer. Je n'en jouirais pas avec plaisir, je te l'assure, sachant que cela peut avoir dérangé un instant le petit ménage, une privation me coûte si peu.

Adieu, mon cher Adrien, je vais remercier Amélie de tout ce que tu me témoignes pour elle et de ce qu'elle me dit elle-même. Je me répète souvent, mais je ne saurais trop te redire que je t'aime du meilleur de mon cœur.

RESSÉGUIER.

A Postdam, Grande Armée, ou bien, 23e régt. division de cavalerie légère. M. le général Lassalle, à la Grande Armée.

Mille choses à ma tante ; en France, vous avez le beau temps et sa santé va devenir bonne ; dis-lui de ne pas venir dans ce pays-ci, car nous voilà à la fin d'avril et il fait autant de froid qu'à Toulouse au mois de janvier. Roger est maintenant du nombre de ceux que j'embrasse.

L'armée est remplie de mes camarades ; j'en rencontre sans

cesse, tu peux dire à Aimé, après l'avoir embrassé pour moi, que le pauvre Friquet est fait prisonnier. Il me semble difficile de te dire ce qui fait que le premier argent n'est pas encore arrivé ; mais il y a des officiers qui, en Italie, par la poste, ont éprouvé des retards plus considérables.

J'ai passé, il y a quelques jours, à Marienverder, conduisant un détachement ; j'y ai trouvé le jeune Gajac, qui m'a traité comme un ami ; donne à sa famille de bonnes nouvelles sur son compte. J'ai vu dans la même ville un parent de Mlle de Bélisson qui est aussi dans les gendarmes d'ordonnance. J'éprouve combien on est heureux d'apprendre des nouvelles des siens et je me serais repenti de ne pas avoir rouvert ma lettre pour te parler d'un compatriote qui m'a très bien reçu, puisque par là, sa famille sera peut-être heureuse si tu as le moyen de lui en faire part. Je parle déjà comme si ma lettre devait te trouver à la campagne, c'est très possible. Adieu, je t'embrasse encore et je t'aime de tout mon cœur.

La lettre que je t'ai écrite de Berlin t'a appris que nous allions directement aux avant-postes et nous sommes en attendant, tous les jours dans l'attente.

L'Empereur a passé la revue du régiment au quartier général et il va, dit-on, venir à Elbing pour passer celle de toute notre division. »

(4) A la mémoire
de mes amis et de mes maîtres
les deux Alexandres languedociens
Alexandre Soumet et Alexandre Guiraud,
tous deux frères de cœur et de génie.

Dédicace des *Essais Dramatiques* par le comte Gaspard de Pons. Paris, Librairie Nouvelle, 1861, in-12.

(5) Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*. Paris, Librairie Académique, Didier-Perrin et Cie, 1902, in-12.

(6) Théodore de Barbot, *Eloge de M. le Comte Jules de Rességuier*. Académie des Jeux Floraux. Toulouse, Imprimerie Douladoure, 1864, in-4o.

(7) Dominique-Samuel-Joseph-Philippe Brunet de Castelpers, vicomte de Panat, né à Toulouse en 1786, mort en 1860, Mainteneur aux Jeux Floraux en 1821, puis, plus tard, Secrétaire perpétuel de cette Académie. Le vicomte de Panat fut succes-

sivement Auditeur au Conseil d'Etat, secrétaire d'ambassade, préfet et enfin député du Gers.

(8) G. du Gabé, *Réponse au R. P. Caussette*, qui prononça l'Eloge de Jules de Rességuier à l'Académie des Jeux Floraux. Recueil de l'Académie. 1864.

(9)

Dans le ciel clair,
Tandis que l'air
Sur la fleur glisse
Avec délice,
Près du calice
Au doux parfum ;
Ou qu'importun
Dans le ciel brun,
Contre le chêne
Il se déchaîne,
Je lis les chants
Purs et touchants
Des deux Deschamps,
Ou de Beauchesne ;
Ou de Victor
Qui n'a qu'un tort,
C'est que sans règle
Il vole en aigle,
Et qu'en tout temps
Il chante, il tonne,
Et nous étonne
Feuille d'automne,
Fleur de printemps.

—

C'est du délire
De tout relire,
D'étudier
Charles Nodier,
Ou Lamartine :
Sa nef latine
De Palestine
Toucha le bord ;
Et le Thabor,
Triste et plus tendre,
Nous fit entendre
Sa lyre d'or.

—

Puis Sainte-Beuve,
Cœur d'autrefois,
Muse à la voix
Naïve et neuve.
Et Peyronnet
Que dans l'orage
On reconnaît
A son courage ;
Esprit jetant
Au loin sa flamme ;
Que j'aime tant
De cœur et d'âme !

—

Et Belmontet :
Au ciel d'Isaure
On dit encore
L'air qu'il chantait.

—

Et ce Latouche
Qui va blessant
Ou caressant,
Embellissant
Tout ce qu'il touche.

—

L'écho chéri
De ma retraite
Qui me répète
La voix poète
De Saint-Valry.

—

Jules Lefèvre,
Qui, nuit et jour,
A sur sa lèvre
Un chant d'amour.

—

Ce jeune cygne,
Alfred Musset :
Partout on sait
Le vers qu'il signe.

—

Et Saint-Félix,
Qui dans l'onyx
Boit l'ambroisie
De poésie

—

Et puis Gaspard
Qui fit sa part
Brillante et belle
En s'enivrant
Et s'inspirant
D'*Amour* et d'*Elle*.

—

Et Mennechet
Qu'aux Tuileries
De lys fleuries
On recherchait.

—

Sur toute chose
Brillant d'esprit
Roger qui cause
Comme il écrit.

—

Brifaut, tranquille
Aux jours d'effroi ;
Pur dans son style,
Pur dans sa foi,
Chantant son roi
Que l'on exile !

—

Notre Berryer,
Comme un guerrier
Bouillant et brave ;
Cœur éloquent,
Lançant sa lave
Comme un volcan.

—

Le feu, l'image,
Le mouvement
De chaque page
De Nettement

—

Et le critique
Périodique
Jules Janin
Qui dans sa serre
Saisit et serre
Son adversaire,
Géant ou nain.

—

Eugène Sue
Entre les flots
Montrant l'issue
Aux matelots :
Son corps se cambre
Sur l'aviron ;
J'aime sa chambre,
Ou l'on sent l'ambre
Et le goudron.

—

Saintine : j'aime,
J'aime ce cœur
Voyant Dieu même
Dans une fleur ;
Fleur humble et belle
Qu'il dévoila,
Et qu'on appelle
Picciola.

—

Mery, ses grèves,
Les frais cailloux,
Les vers plus doux
Que nos doux rèves.

—

Ces noms cités
Dans nos cités,
Près de la Seine
Comme en tout lieu.
Et sur la scène
De Richelieu,
Ceux qu'on désigne
Tout haut, tout bas,
Soulié, Dumas
Et Delavigne.

—

Scribe, Ancelot,
Eux qui dans l'urne
Ont pris pour lot
Masque, cothurne,
Lyre et grelot.

—

La verve prompte
De d'Arlincourt,
Qui jaillit, monte,
Et qui parcourt
Ville et faubourg.

—

Jules de Croze
Noble Auvergnat,
Luth-virtuose,
Feu sombre ou rose :
Il n'est de cause
Qu'il ne gagnât !

—

Double auréole,
Walsh père et fils,
Et leur parole,
Et leurs défis.

—

L'élan rapide
De l'intrépide
Du Fougerais ;
Et puis après :

—

Toute *la Mode*
Au trait hardi,
Bravant le code,
Le samedi.

—

Ces gloires nées
Sous mon ciel beau
Des Pyrénées :
Toulza, Barbot,
Françis-Lacombe,
Le chant qui tombe
Tout inspiré
Du luth doré
De Saint-André.

—

Nugent qui garde
Ses chants de barde
Pour son parti ;
Boulay-Paty,
Et Goût-Desmartres,
Méliot de Chartres
Et Turquety,
Julvécourt, Blaze,
Roger Beauvoir :
Jeunesse, extase
Et gai savoir !

—

C'est rêverie,
Joie et féerie,
Quand je reçois
La Bouillerie
Charle ou François,
Falloux, Ferrière,
Touchant le but
A leur début
Dans la carrière.

—

Barbier, sans frein,
Dont l'art enjambe
Le noble ïambe
D'or ou d'airain.

—

Brizeux qui prie
Pour sa patrie
Et pour *Marie*.

—

Alfred est là,
Qui révéla
L'ange *Eloa*,
Brillant ou triste
Comme l'artiste
Qui fit *Manfred* ;
Poème, histoire,
A toute gloire
Répond Alfred.

—

Guiraud, ce frère
Que jamais rien
Ne peut distraire
Du beau, du bien ;
Touchant génie
De qui nous vient
Ou *Virginie*
Ou *Flavien*.

—

Et lui qui brille
Avec sa fille
Au premier rang
Soumet si grand !

—

Et puis bien d'autres !
Parmi les nôtres,
Quelques élus
Toujours relus ;
Femme ou grand homme
Qu'à mon défaut
La gloire nomme
Et qu'il me faut.

—

Avec ces hôtes
Aux têtes hautes
Pour blanc, pour noir,
De l'aube au soir,
Dans ma demeure
Je compte l'heure
Près du foyer,
Sans m'ennuyer.

—

Mais dans la foule
Où l'on se foule,
Parmi ces gens
Très obligeants,
Troupe agissante
Et peu pensante,
Aux beaux discours
Jamais très courts ;
Troupe choisie,
Sans poésie,
Qui s'extasie
Pour un foulard,
Et pas pour l'art
Qui sur la toile
Près d'une étoile
Montre la voile
De Velléda,
Ou l'aile blanche
Qu'un cygne penche
Près de Léda ;
Troupe dont l'âme,
Matière encor,
Reste sans flamme
Au bruit du cor,
Et qu'un beau livre
Ne fait point vivre,
Que rien n'enivre
Dans l'univers,
Ni port ni dune,
Blonde ni brune,
Soleil ni lune,
Prose ni vers !

—

Avec ce monde	Une seconde....
Dans un salon	Ah ! c'est trop long !

(10) *Tableaux Poétiques*, par le comte Jules de Rességuier. Paris, Allardin, libraire, Quai de l'Horloge, nº 57 ; 1827, in-8º ; 2 ff. n. ch. pour le titre et le faux titre 255 p., y compris la table. Quelques mois plus tard, le même volume reparaît chez Urbain Canel, rue Saint-Germain-des-Près, nº 9, 1828, avec deux gravures en taille-douce hors texte : *la Bayadère*, placée en frontispice en face du titre ; *Ondine*, en face de la page 15 ; toutes deux sur Chine, signées à droite : le Vte de Senonnes del' ; à gauche : Ad. Godefroy, sculpt. Le titre orné d'un fleuron en forme de couronne de laurier.

(11) *Les Prismes Poétiques*, par le comte Jules de Rességuier, Paris, Allardin, libraire, quai de l'Horloge, nº 57 ; 1838, in-8º ; 3 ff. n. ch. ; au verso : Paris, Imprimerie des fonderies de Jules Didot l'aîné, boulevard d'Enfer, nº 4 ; au recto : le titre dans un encadrement ornementé ; plus 279 p. ch. dont trois pour la table ; couverture imprimée couleur vert pâle.

(12) *Almaria*, par le comte Jules de Rességuier. Paris, Allardin, libraire-éditeur, nº 13, place Saint-André-des-Arts ; 1835, in-8º, VIII f. pour le faux-titre et la préface ; plus 346 ff. dont 24 pour les notes ; 2 ff. supplémentaires pour la table des chapitres. En frontispice, en face du titre, une gravure sur bois, tirée sur papier de Chine, signée H. Brown, montre le duc d'Hermandarez présentant Almaria à sa famille. La 3ᵉ édition porte comme titre — le même — avec Allardin, libraire-éditeur, nº 3, rue des Poitevins, 1836.

(13) *Dernières Poésies* du comte Jules de Rességuier, Toulouse, Imprimerie de A. Chauvin, rue Mirepoix, nº 3 ; 1864, in-8º ; 8 pp. le faux-titre, le titre et la préface et 203 pp. chiff. dont 3 pour la table. Couverture imprimée à double encadrement, papier glacé, gris perle

(14) Ed. Biré *Victor Hugo avant 1830* ; ouv. cit.

(15) Albert de Rességuier, né à Toulouse le 26 novembre 1816 ; après avoir terminé son droit à Paris, il fit un voyage d'études en Allemagne. En 1838, il publia une traduction du livre de polémique religieuse du Dr Joseph Goerres, *Affaire de Cologne, Athanase.* Paris, Debecourt, 1838. Il collabora à de nombreuses publications littéraires et religieuses, entre autres, à la *Vie des Saints* de Delloye, 1845. Nommé député des Basses-Pyrénées à l'Assemblée Législative de 1848, il vota le plus ordinairement avec la droite monarchique ; il fut du nombre des représentants du peuple réunis le 2 décembre à la mairie du Xe arrondissement qui signèrent le décret de déchéance du prince Louis-Napoléon. Albert de Rességuier est mort à Paris le 26 mars 1876.

De ses œuvres poétiques, contentons-nous de rappeler ce sonnet en vers monosyllabiques, paru dans *la France Littéraire* de 1835 et déjà cité par Eug. Asse dans *les Petits Romantiques :*

POUR UNE ROSE :

Fort
Belle,
Elle
Dort.

Sort
Frêle,
Quelle
Mort !

Rose
Close,
La

Brise
L'a
Prise.

En plus d'Albert, Jules de Rességuier eut deux autres fils : Paul, né en 1812, et Charles, ce dernier officier de cavalerie, après être passé par l'école de Saint-Cyr. On trouvera à tout instant les noms des trois fils de Jules de Rességuier dans les lettres qui forment la seconde partie de ce volume.

1re Lettre

(16) Soumet — Alexandre, — né à Castelnaudary, en 1786, mort en 1845 ; venu à Paris en 1808 après avoir été couronné aux Jeux Floraux, il publia en 1810 le poème de *l'Incrédulité* et fut nommé peu après par Napoléon auditeur au Conseil d'Etat ; à la Restauration, Louis XVIII en fit le bibliothécaire du château de Saint-Cloud ; en 1815, Soumet remporta le même jour, avec *la Découverte de la vaccine* et *les Derniers moments de Bayard*, deux prix de poésie à l'Académie française dont il fut élu membre, neuf ans plus tard, en 1824, après le succès de ses tragédies de *Saül* et de *Clytemnestre*, représentées, à deux jours d'intervalle, en 1822. Citons encore ses pièces de *Cléopâtre*, 1824 ; *Jeanne d'Arc*, 1825 ; *Une Fête sous Néron*, 1829, écrite en collaboration avec Belmontet ; *le Gladiateur*, 1841, écrite avec sa fille Gabrielle — Mme Daltenheim. — Soumet ne se contenta pas de ses succès tragiques : il publia deux épopées : *Jeanne d'Arc* et *la Divine Epopée*. Nous craignons qu'à part quelques morceaux descriptifs tirés de ses tragédies et de ses poèmes il ne reste guère de lui qu'une simple élégie : *la Pauvre fille*, pleine de charme et de grâce.

(17) La place Saint-Etienne, à Toulouse, sur laquelle donne la façade de la cathédrale.

(18) Vicomte de Panat ; voir note 7.

2e *Lettre*

(19) Claire-Elisabeth-Jeanne Gravier de Vergennes, née en 1780, morte en 1821, nièce du ministre de Vergennes, mariée à seize ans au comte de Rémusat successivement préfet de l'Empire, Chambellan de Napoléon et sous la Restauration, préfet de la Haute-Garonne et du Nord. Mme de Rémusat avait été Dame du palais de l'Impératrice Joséphine ; elle a laissé un *Essai sur l'éducation des femmes*, publié par son fils en 1824 et couronné par l'Académie française en 1825.

(20) Jules de Rességuier, en 1819, prononça l'*Eloge de Clemence Isaure* à l'Académie des Jeux Floraux.

3e *Lettre.*

(21) M. de Rémusat quitta peu après la préfecture de la Haute-Garonne pour celle du Nord.

(22) Nina, Mme de Rességuier.

4e *Lettre.*

(23) Druidas — Haute-Garonne — commune du canton de Cadours, arrondissement de Toulouse, où le comte Adrien de Rességuier possédait un château.

(24) La cantate de *Zulma*, de Jules de Rességuier, fut lue par lui à l'assemblée générale de l'Académie des Jeux Floraux de 1818.

(25) Melchior-Louis Bon de Margarit, marquis d'Aguilar, né en 1755 à Perpignan, mort dans la Haute-Garonne en 1808 ; capitaine au moment de la Révolution, il émigra et combattit les armées de la République à la frontière espagnole ; il rentra en France dès que les circonstances le permirent. Le marquis d'Aguilar a laissé un volume de vers et

une traduction des poésies de Lope de Vega; Mainteneur aux Jeux Floraux, il a lu plusieurs éloges et poésies aux réunions de cette Académie.

(26) Il ne s'agit pas de l'élection de Soumet à l'Académie française, qui n'eut lieu que le 25 novembre 1824 ; mais de sa nomination à l'Académie des Jeux Floraux, qui date du 31 juillet 1818. Il fut reçu le 23 juin de l'année suivante.

5e *Lettre.*

(27) Voir note 20.

(28) Le poème de *la Somnambule*, d'Alfred de Vigny, écrit en 1819, est dédié à M. Soumet, auteur de *Clytemnestre* et de *Saül*.

(29) Victor Hugo n'avait pas encore dix-huit ans.

(30) Joseph, comte de Villèle — 1773-1854 — Ministre d'Etat sans portefeuille, en 1820.

(31) Hercule, comte de Serre — 1776-1824 — Garde des Sceaux pendant la Restauration, sous le ministère Decazes en 1818 et sous le second ministère Richelieu en 1821.

(32) Soumet, qui avait été Auditeur au Conseil d'Etat sous l'Empire, désirait reprendre son ancienne fonction.

(33) Guiraud, — Pierre-Marie-Alexandre, baron — né en 1788 à Limoux, mort en 1847. Guiraud n'est pas seulement l'auteur du *Petit Savoyard*, mais de nombreuses tragédies dont l'une, *les Macchabées*, représentée à l'Odéon en 1825, lui ouvrit les portes de l'Académie française. On lui doit encore des poèmes élégiaques et des romans chrétiens tels : *Césaire* et *Flavien, ou l'Homme du désert*.

6e *Lettre.*

(34) Jules de Rességuier, en qualité de Mainteneur aux

Jeux Floraux, avait, en 1821, prononcé l'éloge du Secrétaire perpétuel Poitevin-Peitavi.

(35) *Le Conservateur Littéraire*, fondé en décembre 1819, cessa de paraître en mars 1821 ; il fut remplacé par *les Annales de la Littérature et des Arts.*

(36) Joseph Rocher, ami particulier de Lamartine, qui lui dédia l'ode de *l'Enthousiasme*, fut successivement conseiller à la Cour de Grenoble, de Lyon, secrétaire général du ministère de la Justice en 1828 ; maître des Requêtes en 1829; conseiller à la Cour de Cassation en 1838 ; enfin, recteur de l'Académie de Toulouse en 1856.

(37) Ni Alfred de Vigny, ni A. de Saint-Valry, ni Gustave de Pons ne furent couronnés au concours de 1821 des Jeux Floraux. Joseph Rocher obtint seulement les honneurs de l'impression au recueil de l'Académie de Clémence Isaure, d'un poème intitulé *l'Immortalité de l'âme* et non pas *les Troubles actuels de l'Europe*, comme l'écrit Victor Hugo.

(38) L'ode de *Quiberon*, qui fait partie du volume des *Odes et Ballades*, fut imprimée dans le recueil des Jeux Floraux de 1821.

(39) Jean-Joseph-Thérèse Pinaud, né en 1773, mort à Toulouse en 1843, achevait ses études de Droit quand il fut enrôlé dans les armées de la République ; emprisonné bientôt après comme suspect et libéré en Thermidor, il vint alors s'inscrire au barreau de Toulouse. Sous la Restauration il fut nommé avocat-général, puis conseiller à la Cour ; en 1824, il fut appelé à Metz en qualité de Procureur général. La Révolution de Juillet le rendit à la vie privée et le ramena à Toulouse, qu'il ne quitta plus. Du 31 juillet 1818 jusqu'au 25 février 1825, Pinaud fut secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux.

(40) Cet appartement occupé par Victor Hugo rue de Mézières, où la mère du poète mourut trois mois plus tard, le

27 juin, consistait en un rez-de-chaussée avec la jouissance d'un jardin.

7e Lettre.

(41) *La Consolation d'une mère*, avant de faire partie des *Tableaux Poétiques*, avait paru dans le recueil des Jeux Floraux de 1822 ; dans le tome III des *Annales de la Littérature et des Arts* et dans *l'Almanach des Dames* de 1822.

(42) Alexandre Soumet ; toutes les fois que dans les lettres suivantes on trouvera le prénom d'Alexandre, il s'agira d'Alexandre Soumet.

8e Lettre.

(43) *La Harpe de Glorvina* parut pour la première fois dans le recueil des Jeux Floraux de 1821, puis dans le tome III, 1821, du *Conservateur Littéraire* ; cette pièce fait partie des *Tableaux Poétiques.*

(44) *La Mort d'une jeune fille* parut dans le recueil des Jeux Floraux de 1821, en même temps que *la Harpe de Glorvina* ; comme celle-ci, cette élégie fait partie des *Tableaux Poétiques*.

(45) Cette lettre est adressée à M. le comte de Rességuier à Lombez (Gers). Jules de Rességuier se trouvait alors dans sa propriété de Sauveterre, située à quatre kilomètres de cette sous-préfecture du Gers, qui lui venait de sa grand'mère, Mlle de Boyer, femme du président de Rességuier.

9e Lettre.

(46) Allusion aux difficultés rencontrées par Soumet auprès du gouvernement et des acteurs pour faire jouer ses tragédies de *Saül* et de *Clytemnestre*.

(47) Soumet habitait alors à Auteuil l'ancienne villa de Boileau.

(48) Soumet, très frileux et d'une mauvaise santé, avait occupé à Toulouse, dans une maison de la place Saint-Etienne, un appartement sous les toits, exposé au nord et au vent d'autan.

(49) Deschamps (Emile), né le 20 février 1791, à Bourges, entré vers sa vingtième année dans l'administration des Domaines, dont son père était un haut fonctionnaire ; devenu sous-chef de bureau au ministère des Finances en 1827, décoré l'année suivante, il prit sa retraite en 1848 et se retira alors à Versailles, où il mourut le 22 mai 1871. Dès sa jeunesse Emile Deschamps s'occupa de littérature ; en 1812, il composa une ode patriotique qui lui attira la bienveillance de Napoléon ; en 1818, il écrivit, en collaboration avec H. T. de Latouche, les comédies de *Selmours de Florian* et du *Tour de faveur* qui eurent plus de cent représentations ; en 1829, il publia *les Etudes françaises et étrangères* ; en 1839, une traduction poétique de *Roméo et Juliette* ; en 1844, une autre, de *Macbeth*. Ces deux interprétations de Shakespeare, avec la préface et les commentaires, forment le premier volume de la première édition de ses *Œuvres complètes*. Une édition posthume des *Œuvres complètes* du poète, en six volumes in-18, parut chez Alph. Lemerre en 1873. Emile Deschamps collabora aux *Annales de la Littérature et des Arts*, au *Conservateur Littéraire* et surtout à *la Muse Française*. Toutes les fois que, dans les lettres suivantes, on trouvera le prénom d'Emile, il s'agira d'Emile Deschamps.

10e *Lettre.*

(50) Victor Hugo ; toutes les fois que, dans les lettres suivantes, on trouvera le prénom de Victor, il s'agira de Victor Hugo.

(51) Peyronnet — Charles-Ignace, comte de — né à Bordeaux

en 1775, mort en 1853, fils d'un père guillotiné sous la Terreur ; d'abord avocat à Bordeaux, il fut nommé Président du tribunal de cette ville par Louis XVIII, puis Procureur général à Bourges. Elu député de la Gironde en 1820, il devint ministre de la Justice en 1821 et le resta jusqu'en 1828 ; il fut ensuite élevé à la dignité de pair de France. Rentré aux affaires en mai 1830 comme ministre de l'Intérieur, il signa les fameuses ordonnances qui le firent mettre en accusation et condamner avec ses collègues Polignac, Chantelauze et Guernon-Ranville à la peine de mort, plus tard commuée en celle de la détention perpétuelle. Enfermé au fort de Ham, il en sortit lors de l'amnistie de 1836. On doit au comte de Peyronnet *les Pensées d'un prisonnier*, 1834, 2 vol. in-8°, et une *Histoire des Francs*, 1835, 4 vol. in-8°.

(52) *Le Pèlerin* parut pour la première fois dans le recueil des Jeux Floraux de 1822 ; puis dans *les Annales de la Littérature des Arts*, tome III, 1822. Il fait partie des *Tableaux Poétiques*.

(53) Ancelot — Jacques-Arsène-Polycarpe — né en 1794, mort en 1854 ; sa tragédie *Louis IX*, jouée en 1819, obtint un succès éclatant ; membre de l'Académie française en 1841.

(54) Le morceau dont il est ici question, *l'Odalisque*, parut d'abord dans *la Muse Française*, tome Ier, 1823, puis dans *les Annales de la Littérature et des Arts*, 1825, avec la note : cette élégie est tirée de *la Gaule Poétique*. Dans les *Tableaux Poétiques*, où elle a trouvé place, elle est précédée d'une épigraphe tirée de cet ouvrage : *la Gaule Poétique ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux arts*, par Fr. Marchangy, 1813, 8 vol. in-8°.

(55) *Saül*, tragédie d'Alex. Soumet, acte III, scène II ; voir note 16.

11e Lettre.

(56) Soumet demeurait alors rue d'Enfer — aujourd'hui rue Denfert-Rochereau — n° 27, en face le jardin du Luxembourg.

12e Lettre.

(57) Abel Hugo, avec son frère Victor Hugo, un des directeurs des *Annales de la Littérature et des Arts.*

(58) Pichald — Michel Pichat dit, — né à Vienne en Dauphiné, en 1790, mort en 1829, fit représenter au Théâtre français, le 26 novembre 1825, une tragédie de *Léonidas*, qui obtint un éclatant succès. Talma et Mlle Duchesnois y tinrent les premiers rôles.

(59) Neuvième strophe de l'ode : *le Poëte dans les révolutions ;* Œuvres de Victor Hugo ; Odes ; livre premier, ode première. Soit que Victor Hugo ait retouché son texte primitif, soit que Soumet l'ait mal transcrit, voici le commencement de cette strophe telle qu'elle se trouve dans la version définitive :

> Que n'es-tu né sur les rivages
> Des Abbas et des Cosroës
> Aux rayons d'un ciel sans nuages,
> . . . .

13e Lettre.

(60) Gabrielle Soumet, née à Paris le 17 mars 1814, fille d'Alexandre Soumet ; dès 1818 elle publia *les Nouvelles Filiales*, dont on lui faisait réciter des fragments dans le monde ; à vingt ans elle épousa Beuvain-Daltenheim. En collaboration avec son père, elle écrivit la tragédie du *Gladiateur* représentée sur le Théâtre français le 4 avril 1841 et

celle de *Jeanne Gray*, donnée à l'Odéon, le 29 mars 1844. On lui doit encore divers volumes, parmi lesquels le poème de *Berthe Bertha*, 1843. Mme Soumet-Daltenheim est morte le 16 mai 1886. — Toutes les fois que dans les lettres suivantes on trouvera le prénom de Gabrielle, il s'agira de Mme Gabrielle Soumet-Daltenheim.

14e Lettre.

(61) En 1821, Alfred de Vigny publia sans nom d'auteur sous le titre : *Poèmes: Hélèna, la Somnambule, la Fille de Jepthé, la Femme adultère, le Bal, la Prison*, etc.

(62) C'est seulement deux ans auparavant, en 1819, que H. T. de Latouche réunit et fit paraître les *Poésies d'André Chénier*, encore ignorées.

(63) *Saül*; voir note 160.

15e Lettre.

(64) Cette lettre a paru tronquée dans la *Correspondance de Victor Hugo.*

(65) *Clytemnestre* fut représentée au Théâtre français le 7 novembre 1822 ; *Saül*, à l'Odéon, deux jours après, le 9 ; les deux pièces furent vivement applaudies.

(66) *Le Dévouement pendant la peste* fut lu à la réunion des Jeux Floraux de mai 1822.

(67) Durangel (François), né à Marseille, mort à Paris en 1879, a pris part, à diverses reprises, aux concours des Jeux Floraux sous son nom de Durand, et sous les noms de Durand de Vadrelmon, Durand de Mondurango, Halmondurand ; en 1822, avec deux odes; *le Détachement de la Terre*, qui fut récompensé, et *l'Adieu*, imprimé dans le recueil de l'année ; en 1823, avec l'ode de *la Gloire*, qui obtint une amarante réservée, et les deux pièces : *A Victor Hugo* et *la*

Vieille France, qui parurent dans le volume de l'année ; en 1829 et 1833, François Durangel reçoit deux nouvelles couronnes et, cette dernière année de 1833, l'Académie de Clémence Isaure lui décerne des lettres de maîtrise ; enfin, en 1863, il publie un poème épique en huit chants : *la Christodie*, dont le sujet est la mort et la résurrection du Christ

17e Lettre.

(68) Le commencement de la lettre manque.

(69) Laissé libre de choisir le titre définitif de l'ode que Victor Hugo appela successivement *Barcelone* et *le Dévouement dans la peste*, Jules de Rességuier prit le dernier, qu'il simplifia en l'intitulant seulement : *le Dévouement*. C'est sous ce titre que la pièce parut dans le volume des *Odes et Ballades*, livre IV, ode IV.

(70) A. de Saint-Valry avait obtenu un lis réservé au concours des Jeux Floraux de 1822, avec une élégie intitulée : *Prière d'un jeune poète à la Vierge*. Voir plus loin, note 87.

(71) Dans *Victor Hugo avant 1830*, E. Biré nous apprend que la chambre occupée par le poète, rue du Dragon, n'avait d'autres ornements que les deux amarantes et le lis d'or obtenus aux Jeux Floraux.

18e Lettre.

(72) Victor Hugo corrigeait alors les épreuves de son volume *Odes et Poésies diverses*, qui devait paraître deux mois plus tard, en juin 1822, chez le libraire-éditeur Pelicier, Palais-Royal, 243, Paris.

(73) L'Assemblée générale de l'Académie des Jeux Floraux, où sont distribuées les récompenses de ses concours, s'appelle *la Fête des Fleurs*.

19e Lettre.

(74) Jules de Rességuier venait de lire, à la séance publique du 3 mai 1823 de l'Académie des Jeux Floraux, une ode à *Clemence Isaure* commençant par :

Il vient ce jeune Hugo s'essayer à combattre...

20e Lettre.

(75) Cettre lettre a paru tronquée dans la *Correspondance de Victor Hugo.*

(76) François-Durand-Durangel habitait alors Marseille ; voir note 67.

(77) Victor Hugo changea quelque peu d'opinion plus tard.

22e Lettre.

(78) Jules de Rességuier avait annoncé à Victor Hugo sa prochaine venue à Paris — Voir lettre précédente.

(79) Delphine Gay venait de remporter un prix extraordinaire de l'Académie française pour une pièce de vers intitulée : *le Dévouement des médecins et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone.* Delphine Gay, née en 1804, mariée en 1831 à Emile de Girardin, morte en 1855, est trop connue pour qu'il soit nécessaire de faire plus que de rappeler ses titres littéraires : ses romans et nouvelles : *le Lorgnon*, 1831 ; *le Marquis de Fontanges*. 1835 ; *la Canne de M. de Balzac*, 1836 ; *Marguerite*, 1853, ses comédies : *Lady Tartufe ; le Chapeau d'un horloger ; la Joie fait peur*, 1853 ; ses *Chroniques du marquis de Lauzun ;* ses *Poésies*, quoique elles ne soient plus guère lues.

(80) *Les Macchabées*, tragédie en cinq actes et en vers, par Alexandre Guiraud, jouée à l'Odéon en 1822.

(81) Joanny, — Jean-Bernard Brissebare dit — né en 1775 à Dijon, mort en 1854 ; engagé à seize ans dans un bataillon de volontaires ; après quatre années de service, il quitta l'armée et entra à Paris dans un bureau comme commis, puis abandonna cette place pour monter sur la scène ; après avoir joué quelque temps en province, il débuta en 1819 à l'Odéon, d'où il passa en 1825 au Théâtre-Français. Joanny prit sa retraite en 1841.

23e Lettre.

(82) Salvandy, — Narcisse-Achille de — né à Condom en 1795, mort en 1856. Engagé dans les Gardes d'honneur, il fit les campagnes de Saxe et de France et, lors de la Restauration, quitta le service ordinaire avec le grade d'adjudant major pour entrer dans la Maison militaire de Louis XVIII. Nommé Maître des requêtes au Conseil d'Etat en 1819, il abandonna cette situation, en 1821, un peu contraint forcé ; il la reconquit en 1828. C'est lui qui à un bal donné par le duc d'Orléans, en 1830, au roi de Naples, prononça la fameuse phrase : « C'est une vraie fête napolitaine, nous dansons sur un volcan. » Nous ne suivrons pas Salvandy dans sa vie politique sous la Royauté de Juillet et le second Empire d'autant plus que, seuls chez lui, l'homme de lettres et l'homme du monde nous intéressent.

(83) Salvandy, qui venait d'épouser Mlle Feray, fille de M. Feray, gendre d'Oberkampf, grand industriel et fabricant de toiles, dites de Jouy, passait la belle saison chez les parents de sa femme, dans leur propriété de Chantemerle, à Essone, commune de l'arrondissement et du canton de Corbeil. Seine-et-Oise.

24e Lettre.

(84) Vatout (Louis), né en 1792, mort en 1848, bibliothécaire du duc d'Orléans sous la Restauration, puis, après la Révolution de Juillet, Conseiller d'État et bientôt député. Nommé membre de l'Académie française en 1848, il mourut avant d'avoir pu prononcer l'éloge de son prédécesseur. Il passe pour l'auteur de la fameuse chanson du *Maire d'Eu*, si appréciée de Louis-Philippe.

(85) *Le Pèlerin* et non *la Pèlerine* ; voir note 52.

25e Lettre.

(86) « Vous savez que notre Soumet a reçu presque toute la gloire qu'il devait avoir et qu'il avait depuis si longtemps dans nos cœurs... Venez voir Talma qui est adorable, venez voir *Saül* qui est admirable... »

Alfred de Vigny au baron Guiraud ; 21 nov. 1822. — C. Douais. *Lettres au baron Guiraud*. Montpellier, imprimerie G. Firmin et Montane, 1899, in-4.

26e Lettre.

(87) Au commencement de l'année 1821, Victor Hugo avait été passer quelques jours chez A. de Saint-Valry, à Montfort-l'Amaury. Adolphe de Saint-Valry, né en 1796, mort en 1867, fut l'ami le plus intime de la jeunesse de Victor Hugo et un des directeure de *la Muse Française*. En dehors de ses poésies, dont certaines furent couronnées aux Jeux Floraux et dont d'autres furent publiées : *la Chapelle de Notre-Dame*, en 1825 et *les Ruines de Montfort-l'Amaury*, en 1826, Adolphe de Saint-Valry est l'auteur d'un remarquable roman : *Madame de Mably*.

28e Lettre.

(88) Ch. Gosselin, éditeur des *Méditations Poétiques* de Lamartine, de 1822, 1823 et 1825. En 1826, une nouvelle édition de ces poésies parut chez le libraire J. Bocquet, en 2 vol. in-8o.

(89) Parseval-Grandmaison — François-Auguste, — né à Paris en 1759, mort en 1834; membre de l'Académie française. On lui doit *les Amours épiques*, poème en six chants, 1804, et *Philippe-Auguste*, poème épique en douze chants, 1825, auquel il travailla plus de vingt ans, hélas ! C'est Parseval-Grandmaison, qui, à la première représentation d'*Hernani*, ayant protesté contre la phrase : « Vieil as de pique », qu'il avait cru entendre, au lieu de « Vieillard stupide » manqua d'être écharpé par Lassailly. Il existe un tableau peint par Mme Ancelot représentant Parceval-Grandmaison lisant *Philippe-Auguste* devant Lamothe-Langon, Le Maire, Gayrard et sa femme, Mely-Janin, Lemontey, Auger et sa femme, Mme de Gallemand, Casimir Bonjour, Lacretelle et sa femme, Frantin, Campenon, le duc de Raguse, Victor Hugo et sa femme, Saint-Valry, Audibert, Raoul Rochette, Saintine, Guiraud, Alfred de Vigny, Emile Deschamps, Mme de Bawr, Mennechet et sa femme, Mlle Delphine Gay, Mme Sophie Gay, G. de Pons, de la Ville, Pichald, Michel Beer, Jules de Rességuier, Ancelot et l'auteur de la composition.

29e Lettre.

(90) Alfred de Vigny, était entré, en 1823, au 55e de ligne, en garnison à Strasbourg, comme capitaine à l'ancienneté ; du Bas-Rhin ce régiment fut envoyé dans les Basses-Pyrénées lors de la guerre d'Espagne.

(91) Le 55e de ligne, en garnison depuis son arrivée en

Béarn à Oloron et à Orthez, fut ensuite dirigé sur Pau, où il fit son entrée dans la soirée du 11 juin 1824.

(92) Beauvais-Poque, né le 25 octobre 1793, à Pontacq (Basses-Pyrénées.) colonel dans les Gardes d'honneur aux journées de Juillet 1830, fut plus tard commandant du château de Pau ; véritable bretteur, quelque temps avant les échaufourées paloises, il avait été à Bayonne se battre avec un officier de la Garde.

(93) Le dimanche qui suivit l'arrivée du 55e de ligne à Pau, une altercation assez grave eut lieu entre les soldats et quelques jeunes gens de la ville, à la sortie de la dernière messe de l'église Saint-Jacques, rendez-vous de la jeunesse dorée de la ville. Voir : Paul Lafond : *Alfred de Vigny en Béarn*. Paris, 1897. Edition de *l'Ermitage*, in-18.

(94) Le comte de Fontanges, colonel du 55e régiment de ligne.

30e Lettre.

(95) « Le 1er août, des rixes suivies de batailles en règle éclatent entre civils et militaires, dans un bal champêtre, au village voisin de Jurançon, situé de l'autre côté du gave. Les Béarnais ne s'avisent-ils pas de vouloir empêcher les soldats de danser... les rixes continuent sur le chemin qui mène de ce village à Pau, sur le pont du gave et sont suivies de rassemblements considérables à l'entrée de la ville, au nord du château, sur la place Gramont, où les militaires sont assaillis à coups de pierres. La nuit vient mettre un terme momentané à ces luttes ; mais elles recommencèrent le lendemain lundi, jour de marché, plus violentes et plus acharnées que la veille. Les officiers ne pouvaient plus sortir de chez eux sans être menacés et même frappés par la populace... » — Paul Lafond : — *Alfred de Vigny en Béarn* ; ouvr. cit.

Alfred de Vigny revient sur ces événements dans une lettre adressée quinze jours après à son ami Soulié :

« Je vous écris mystérieusement, mon cher ami,... Vous savez quels troubles ont eu lieu à Pau ; ils étaient préparés depuis longtemps contre ce régiment dont l'opinion est celle des Vendéens et de la Garde. Notre première offense fut le *Domine, Salvum ;* la pauvre ville d'Henri IV est envahie par les libéraux que n'ont jamais osé contenir des autorités débiles ; elles ont essayé un jour de punir, tout en tremblant, un scandale dans une église par un jour de prison, et pour venger le roi des Halles, les Halles se sont armées de pierres et ont lâchement écrasé quelques soldats isolés... »

Le destinataire de cette lettre, Jean-Baptiste-Augustin Soulié, né à Castres en 1780, mort à Paris en 1845, d'abord journaliste à Bordeaux, ensuite à Paris, devint, à partir de 1820, un des principaux rédacteurs de *la Quotidienne*. On lui doit la fondation du *Keepsake français* en 1830 ; il avait été nommé par le gouvernement de la Restauration, Conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

(96) *Cléopâtre*, tragédie d'Alexandre Soumet, jouée en 1824, avec un médiocre succès.

31e Lettre.

(97) *La Muse Française* cessa de paraître en juin 1824 ; fondée en juillet 1823 par Victor Hugo, Alexandre Guiraud, Alexandre Soumet, A. de Saint-Valry, Emile Deschamps, etc., elle eut pour principaux rédacteurs, avec ceux-ci : Alfred de Vigny, Ch. Nodier, Pichald, Jules de Rességuier, G. de Pons, Durangel, Belmontet, Jules Lefèvre, Ulric Guttinguer, Mmes Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Sophie et Delphine Gay, etc.

La Muse Française, imprimée chez Huzard-Courcier, 12, rue du Jardinet, était éditée par Ambroise Tardieu, libraire, 12, rue du Battoir-Saint-André-des-Arts.

32e Lettre.

(98) Aglaé Vinot, fille d'un ancien notaire royal de Vincennes, mariée à Emile Deschamps en 1817, morte à Versailles le 10 février 1855.

(99) Mme Daclin.

(100) Dudon — Jean-François-Pierre-Cécile, baron — fils du procureur général au Parlement de Guyenne, Dudon, guillotiné à Bordeaux en 1793 ; encore très jeune, il émigra en Russie, ce qui lui valut le surnom de cosaque ; à peine âgé de vingt-un ans, il fut nommé Intendant général de l'armée de Portugal ; élu député de la Gironde à la Restauration, il devint ensuite Président du Conseil d'Etat et ministre sous Charles X. Le baron Dudon avait épousé Mme de Mac-Mahon, mère de Mme Jules de Rességuier (Nina) ; il mourut à Paris le 26 mai 1857.

(101) Le château du Marais, propriété de Jules de Rességuier, à Argenteuil, près de Neuilly, où mourut, en 1789, le marquis de Mirabeau, l'auteur de *l'Ami des hommes*, père du fameux tribun. Le château du Marais n'existe plus.

(102) Le père d'Emile Deschamps, Deschamps de Saint-Amand, était administrateur de l'Enregistrement et des Domaines ; sous l'Ancien Régime, il avait occupé la charge de directeur des Domaines et de Receveur Général de la province du Berry. M. Deschamps de Saint-Amand était un esprit très littéraire. Le jeune ménage Emile Deschamps vécut avec M. Deschamps de Saint-Amand, 7, rue Saint-Florentin, jusqu'à la mort de ce dernier, survenue en 1826.

33e Lettre.

(103) Allusion à la vie retirée qu'Alex. Soumet menait à Toulouse dans le quartier Saint-Etienne, où il habitait.

(104) Sainte-Euverte, ancienne église d'Orléans, longtemps désaffectée et rendue au culte en 1857.

(105) *Jeanne d'Arc*, représentée avec un grand succès au Théâtre français en 1825. Voici la distribution des principaux rôles : Jeanne d'Arc, Mlle George ; le duc de Bourgogne, Ligier ; le père de Jeanne, Joanny ; le duc de Belfort, Prévost.

(106) Ben-Hamet, personnage du roman de Chateaubriand, *les Aventures du dernier Abencerage*.

34e Lettre.

(107) Soumet avait été, en 1815, nommé bibliothécaire du roi, au château de Saint-Cloud.

35e Lettre.

(108) *Jeanne d'Arc ;* voir note 105.

(109) Alexandre Dumas — 1802-1870.

36e Lettre.

(110) *Le Convoi d'Isabeau de Bavière*, paru en plaquette chez Tastu, Paris, 1826, fait partie des *Tableaux Poétiques*.

38e Lettre.

(111) *Un Samedi au Louvre*. Septembre 1823. Exposition des produits de l'Industrie. Comte Jules de Rességuier, *la Muse Française*, n° IV, octobre 1823.

39e Lettre.

(112) Victor Hugo a eu quatre enfants : Léopoldine, née en 1824, noyée accidentellement à Villequier, à l'embouchure de la Seine, le 4 septembre 1843 ; Charles-Victor, né en 1826, mort le 13 mars 1861 ; François-Victor, né en 1828, mort le 26 décembre 1873, et Adèle, née après 1830, filleule de Sainte-Beuve, enfermée, depuis 1872 jusqu'à sa mort, dans une maison d'aliénés.

42e Lettre.

(113) Rémusat — Charles-François-Marie, comte de — 1797-1862, était alors un des principaux rédacteurs du *Globe*.

(114) Soulié, voir note 95.

(115) Mon ami Jule
C'est ridicule
Suis-je un Hercule
De la Vistule ?
Quand la pendule
Dans la cellule
Où l'on t'adule
Chambre à bascule,
Où l'on postule,
Chaise curule
Déjà recule
Au crépuscule ;
Lorsque pullule
Grêle ou pilule
Froide globule,
Moi je circule
Sous vestibule
Et de rotule
A clavicule
Je m'inocule
La Tarentule
Ou, triste émule
Du doux Tibule,
Ou de Catulle,
Sans ma capsule
Ma voix module
D'un bon rutule
(C'est la formule,)
Chanson bien nulle
Pour mon Iule,
Femme à scrupule,
O ma cédule
Très acidule
Comme une bulle
Du prince en rulle
Pour tout pécule
Mes vers en ule,
(Point et virgule,)
Ou si je brûle
Je dissimule.

(116) Gallois (Jacques-Imbert), né à Genève en 1807, mort à Paris en 1828. M. Gide a publié une édition posthume de ses œuvres : *Poésies de J.-J. Gallois*, Paris, A. Cherbuliez, petit in-18°. A propos de Ch. Nodier, voir note 177.

43e Lettre.

(117) Genoude — Antoine-Eugène, — né en 1792, à Montélimart, mort en 1849, successivement maître d'études, professeur, séminariste, officier, Maître des requêtes au Conseil d'Etat, mais avant tout et surtout journaliste libéral et légitimiste ; il était alors un des directeurs de *la Gazette de France*.

(118) Soulié était alors rédacteur en chef de *la Quotidienne* ; voir note 95.

45e Lettre.

(119) Marie-Françoise-Sophie Michault de la Valette, née à Paris en 1776, morte en 1852 ; d'abord mariée à un agent de change, puis devenue veuve, à M. Gay, Receveur général du département de la Roër ; a fait représenter au Théâtre français, en 1820, *le Marquis de Pomenars* ; on lui doit les libretti de *la Sérénade*, musique de Mme Gail, du *Maître de chapelle*, musique de Paer : elle a publié nombre de romans dont les moins oubliés sont : *Laure d'Estelle*, 1808. *Léonie de Montbreuse*, 1813 ; *les Malheurs d'un amant heureux*, 1818-23 ; *la Duchesse de Chateauroux*, 1834. Pleine de pétulance, de hardiesse, d'esprit, Mme Gay se ressentait du monde du Directoire dans lequel elle avait fait ses débuts. C'est elle qui aux Tuileries eut ce dialogue épique avec Napoléon : « On vous a dit que je n'aimais pas les femmes », lui dit l'Empereur en l'abordant brusquement, — Oui, sire, mais je ne l'ai pas cru. — Vous écrivez, qu'avez-vous fait de remarquable ? — Trois enfants, sire. » Elle en eut cinq, dont quatre filles. Delphine, la dernière, devint Mme de Girardin que sa mère admirait et considérait comme son plus bel ouvrage. De 1826 à 1827, Mme Sophie Gay et sa fille Delphine firent un voyage en Italie. C'est *la Muse de la Patrie*, de la Coupole de Sainte-Geneviève, que nous retrouvons ici déclamant ses vers, debout au milieu d'admirateurs enthousiastes, vêtue de blanc, dans tout l'éclat de sa resplendissante jeunesse, ses beaux cheveux blonds retombant en boucles soyeuses des deux côtés de son pur visage. Que ces triomphes fussent autant dus à sa beauté qu'à son talent, peut-être ; sa poésie « à chastes images, à intentions fines, à grâces décentes, à pudeur voilée de style » comme l'a écrit Lamartine, était si bien l'émanation de son être charmant !

(120) Jules de Rességuier venait d'être père pour la troisième fois.

(121) C'était l'époque des preux, des chevaliers, des pages, des troubadours, ce qui explique ce titre bien rococo aujourd'hui, donné par M[me] Sophie Gay et sa fille, à Jules de Rességuier.

(122) Ces vers font partie de la pièce : *la Perte de l'Arno ; Harmonies poétiques et religieuses*, par M. de Lamartine, Hachette, Paris, 1859, in-12, p.104.

Pendant mon séjour à Florence, un évènement naturel, l'éboulement d'un rocher à Tivoli, bouleversa la fameuse chute d'eau sous le Temple de la Sybille et dans le palais de Mécène à Tibur, près de Rome... Ce fut un deuil pour toute l'Italie et pour tous les artistes, poètes ou peintres, nationaux ou étrangers.

Commentaire à *la Perte de l'Anio*, — id., p. 109.

(123) Homère, en la voyant, Homère aurait chanté ;
Raphaël à la toile eût appris sa beauté.
. . . .

Premiers vers de la pièce *Delphine*, avec dédicace à M[lle] Delphine Gay, *Tableaux Poétiques*.

(124) Le duc de Laval-Montmorency, pair de France, ambassadeur de Charles X près la Cour de Rome ; un des plus fervents et des plus fidèles adorateurs de M[me] Récamier.

(125) Léon XII. — Annibal della Genga — né à la Genga, près de Spolète, en 1760 ; élu pape à Rome le 27 septembre 1823 ; couronné le 6 octobre suivant ; mort en 1829.

(126) *Essais Poétiques*, par M[lle] Delphine Gay, Paris, 1824. C'est dans ce volume que fut inséré le poème de *Magdeleine*.

(127) Alfred de Vigny, alors épris de Delphine Gay, l'aurait probablement épousée, sans l'opposition de M[me] de Vigny mère.

(128) Emile Deschamps, Alfred de Vigny, Alexandre Soumet, Alexandre Guiraud.

(129) Pauline Duchambge, d'origine créole, née à la Martinique en 1778, morte en 1858 ; pianiste, cantatrice et surtout compositeur de musique. Ses romances, pleines de charme, de grâce et de mélancolie, jouirent, sous, la Restauration et la monarchie de Juillet, d'une grande vogue ; on les trouvait sur tous les pianos, elles étaient dans toutes les mémoires. En relation avec le monde littéraire et théâtral de son époque, elle était liée avec la princesse Borghèse, la princesse de Chimay, Mme Dorval, ce qui explique peut-être les nombreuses lettres que lui adressa Alfred de Vigny ; avec Mme Desbordes-Valmore, qui lui disait : « Ne sommes-nous pas les deux tomes d'un même ouvrage ? » et qui lui dédia diverses poésies, entre autres *l'Idiot*. Aug. Brizeux fréquentait beaucoup chez Mme Duchambge.

(130) Hortense-Eugénie de Beauharnais, femme de Louis-Bonaparte, roi de Hollande, 1783-1837, à laquelle ce titre de duchesse de Saint-Leu avait été donné par le gouvernement de la Restauration, qui lui alloua en même temps une pension. La plus gracieuse et la plus distinguée des femmes, au dire de Louis XVIII.

(131) Delphine Gay fut reçue à Rome avec des honneurs inusités ; nommée par acclamation membre de l'Académie du Tibre, elle fut conduite en triomphe au Capitole, où elle déclama des vers au milieu de l'enthousiasme général.

47e Lettre.

(132) Dans les *Tableaux Poétiques*, la pièce de *Delphine* est dédiée à Mlle Delphine Gay ; une seconde pièce : *Delphine à la coupole de Sainte-Geneviève*, a été écrite en mémoire de la lecture faite par Mlle Delphine Gay elle-même de son *Hymne à Sainte Geneviève*, au Panthéon.

(133) Le nom de Mlle Delphine Gay, pas plus que celui de Mme de Girardin, ne figure dans les registres de l'Académie des Jeux Floraux.

49e Lettre.

(134) Belmontet — Louis, — né en 1799 à Montauban, mort en 1879, couronné plusieurs fois par les Jeux Floraux, notamment en 1823 ; a collaboré à *la Muse Française*, a publié un volume de vers élégiaques : *les Tristes*, 1824, et le poème *Un Souper chez Auguste*, 1828 ; il fit jouer à l'Odéon, le 28 décembre 1829, *Une Fête chez Néron*, tragédie en cinq actes écrite en collaboration avec Alex. Soumet. Laissons de côté l'écrivain politique, mais, néanmoins, rappelons qu'en mars 1854, lorsque Dupin demanda au Corps Législatif l'autorisation de poursuivre Montalembert pour délit de presse, Belmontet, alors député, fut un des rares membres de l'Assemblée qui firent opposition à la motion.

(135) *Une Fête sous Néron*, jouée le 28 décembre 1829, à l'Odéon, avec le plus grand succès, eut plus de cent représentations consécutives.

(136) Jules Lefèvre-Deumer, né en 1797, mort en 1867, poète et prosateur.

50e Lettre.

(137) Mennechet — Edouard, — né à Nantes en 1794, mort en 1845 ; lecteur et chef du bureau de Louis XVIII et de Charles X ; a écrit des comédies, des libretti d'opéra, des poésies diverses, des mélanges littéraires. De tout cela il ne reste qu'un bien vague souvenir. Trois vers de Mennechet servent d'épigraphe à une pièce des *Tableaux Poétiques*, *l'Adolescence*. Mennechet était petit-neveu de La Peyrouse.

51e Lettre.

(138) Voir, plus loin ; note 161.

(139) S'agit-il de Jean-François Michaud — 1767-1839, — l'historien des *Croisades*, ou de Louis-Gabriel Michaud, — 1772-1858, — son frère, l'éditeur de la *Biographie Universelle*, nous n'en savons rien.

53e Lettre.

(140) Brifaut,— Charles — poète et publiciste, né à Dijon en 1781, mort en 1857, débuta par des articles dans *la Gazette de France*, puis fit des tragédies : *Ninus II*, 1814; *Jane Gray*, 1814; *Charles de Navarre*, 1820; célébra tour à tour l'Empire et la Restauration; plus homme du monde qu'homme de lettres; le Ponsard de 1804, comme l'a appelé un spirituel journaliste. « Brifaut, correct, régulier, soigné, élégant, » écrit Legouvé dans ses *Souvenirs*, « n'a guère connu que Paris, et dans Paris, le faubourg Saint-Germain. Jamais plus joli profil, physionomie plus aimable, cheveux mieux ondulés, petit zezaiement à l'ancien régime. Il écrivait tous les jours trois ou quatre petits billets et ne mettait pas moins de deux ou trois heures à les composer ; autant de lettres, autant de petits chefs-d'œuvre de grâce et de calligraphie. Il y avait comme un écho de certaines lettres de Voltaire, même mélange de compliments mondains, de jugements littéraires... » Il est arrivé à la tragédie de *Ninus*, représentée en 1814, une aventure incroyable et pourtant vraie ; d'abord appelée *Philippe II, roi d'Espagne*, et interdite sous ce titre, l'auteur en changea, sans récriminations une vingtaine de vers ; elle fut alors admise, sans difficulté, par la censure sous cette nouvelle appellation.

54e Lettre.

(141) *Le Globe*, fondé en septembre 1824 par P.-F. Dubois, Lachevardière et Pierre Leroux, compta bientôt au nombre de ses collaborateurs Duvergier de Hauranne, Armand Carrel, Jouffroy. Sainte-Beuve y écrivit des articles de critique et d'histoire. *Le Globe* était loin d'être accueillant pour les romantiques. A l'apparition du *Dernier chant de Childe Harold* de Lamartine, il compara le poète des *Méditations* à un sot moine ; Alfred de Vigny y fut toujours maltraité et son *Eloa* n'y rencontra que des critiques et des sarcasmes. Lors de la publication de *Cromwell*, sa sagacité lui fait apercevoir qu'à « mesure que la correction grammaticale et l'habileté de la rime gagnent chez M. Victor Hugo, il semble perdre du côté de l'invention et ne sait plus qu'ébaucher des conceptions ».

55e Lettre.

(142) Latouche — Hyacinthe, Thabaud de — né à la Châtre, en 1785, mort en 1851 ; à la fois auteur dramatique, historien, romancier et journaliste, est loin d'être le premier venu ; mordant, plein d'esprit, méchant même à l'occasion, il tient une place importante dans le monde littéraire de la première moitié du XIXe siècle ; il est cependant bien oublié. Ses pièces de théâtre, en vers : *les Projets de Sagesse*, 1811 ; *le Tour de Faveur*, 1818, écrites en collaboration avec Emile Deschamps, ainsi que *Seimours de Florian*, 1818, qui eut plus de cent représentations et inspira à Casimir Delavigne ses *Comédiens*, n'appartiennent plus au répertoire ; ses travaux de polémique et d'histoire : *le Procès Fualdès* 1818, et *la Correspondance de Clément XIV et de Carle Bertinazzi*, 1827, ne sont plus consultés. Le souvenir seul reste de la verve endiablée avec laquelle, après la Révolution

de Juillet, il rédigea *le Figaro* et fit ainsi la réputation de cette feuille satirique. Il faut cependant reconnaître que son roman de *Fragoletta*, 1829, trouve encore des lecteurs. Ses plus beaux titres de gloire restent la protection qu'il accorda aux débuts de George Sand dont il avait deviné le talent et la publication, en 1819, des *Poésies d'André Chénier* qui, quoi qu'en ait dit Victor Hugo, servirent d'initiation à la poésie moderne.

(143) Allusion à Toulouse, patrie de J. de Rességuier, Mainteneur à l'Académie des Jeux Floraux.

(144) Principaux morceaux des *Tableaux Poétiques*.

(145) Le vicomte de Cormenin — 1788-1868 — alors Maître des requêtes au Conseil d'Etat, allait être nommé député d'Orléans et préluder à une vie politique des plus remplies, dont nous n'avons pas à nous occuper.

(146) « Les Bergères le soir, en chantant leurs amours
Forment légèrement ces tissus, que Barèges
Colore dans ses fleurs et blanchit dans ses neiges. »
. . . .
Le Schail. Tableaux poétiques, p. 120.

(147) Joséphine Fodor, fille du compositeur Joseph Fodor, née à Paris en 1793, mariée en 1812 à l'acteur Mainvielle, du Théâtre français, commença à se faire connaître à Saint-Pétersbourg, où elle débuta, en 1810, au Théâtre Impérial dans le rôle de la cantatrice *Villane*, de Fioraventi ; elle chanta ensuite à Copenhague et à Stockholm, puis en 1814, à Paris, où elle se montra, sans grand succès, à l'Opéra Comique. Elle quitta cette scène pour celle des Italiens où elle fit sensation dans *Griselda*, de Paer. Après être passée par la salle Favart et les Bouffes, elle entreprit une tournée à l'étranger et reparut en 1819 au Théâtre Italien, complètement réorganisé. Elle y brilla dans *Il Matrimonio Segreto*, *la Gazza ladra*, *Il Barbiere de Seviglia*, *Don Giovanni* et les autres

opéras du répertoire. Une maladie de gorge l'arrêta dans ses triomphes et l'obligea à aller demander sa guérison au climat d'Italie. A peu près rétablie, elle revint à Paris se mettre à la disposition de la direction des Beaux Arts pour débuter à l'Académie royale de musique, en exécution d'un traité signé avec le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld ; malheureusement son enrouement reprit dès sa première apparition sur la scène. Elle offrit alors à l'administration de la Maison du Roi de rompre l'engagement contracté ; mais, dans l'espérance que cet enrouement disparaîtrait, celle-ci rejeta ses propositions et émit la prétention de ne pas payer les appointements de l'artiste. De là, un procès qui allait être gagné par Mme Fodor, quand la surintendance des Beaux Arts éleva le conflit et fit porter le débat devant le Conseil d'Etat. Le comte Jules de Rességuier, alors Maître des requêtes, avait été nommé rapporteur dans l'affaire Mainvielle-Fodor.

56e Lettre.

(148) Tastu — Sabine-Casimir-Amable Voiart, — dame — née à Metz, en 1795, morte en 1885, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, poète et prosateur, mais surtout poète. Ses premiers vers datent de 1820. Elle fit paraître en 1824, *les Oiseaux du Sacre,* qui peuvent être rangés au nombre de ses meilleures productions ; en 1859, elle réunit en un volume ses *Poésies complètes*. La Muse de Mme Tastu est facile, élégante, d'un romantisme qui n'a rien d'audacieux, ses vers ont de la grâce, de la sensibilité, du charme, de la pondération ; peut-être manquent-ils un peu d'envolée.

(149) Un morceau des *Tableaux Poétiques*, à l'envoi desquels repond ici Mme Tastu, porte pour épigraphe les vers suivants tirés de ses œuvres :

> Ah ! qu'importe le sort si ta main caressante
> S'appuie au gouvernail de ma nef inconstante.

57e Lettre.

(150) A l'apparition des *Tableaux Poétiques,* Jules de Rességuier avait envoyé son volume à Chateaubriand, en l'accompagnant de la lettre que voici :

Monsieur le vicomte,

Je vous envoie ce livre, tout ce qui se pense, tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit, tout ce qui s'imprime, tombe à vos pieds. Baissez-vous beaucoup et daignez relever ce volume qui vous apporte mon hommage au milieu des admirations du monde entier.

LE COMTE JULES DE RESSÉGUIER

Lundi.

58e Lettre.

(151) *L'Odalisque* — voir note 55.

59e Lettre.

(152) Antony Deschamps, frère d'Emile Deschamps.

(153) *Cinq-Mars* parut en 1826 ; quatre éditions, en moins de deux ans, n'épuisèrent pas le succès du roman, qui fut immédiatement traduit, dès son apparition, en italien, en anglais et même en russe.

60e Lettre.

(154) Châteauneuf, nom de la propriété qu'Adolphe de Saint-Valry habitait près de Montfort, l'Amaury.

(155) Mme de Martignac, femme de Jean-Baptiste Gage de Martignac — 1778-1832, — ministre de l'Intérieur après la chute du ministère Villèle, en janvier 1828.

(156) Pichald ; voir note 58.

61e Lettre.

(157) Teresa Cabarrus, née à Saragosse, vers 1775, mariée à Davin de Fontenay, Conseiller au Parlement de Paris ; divorcée, elle épousa Tallien ; divorcée une seconde fois, elle se remaria — elle avait bien quarante ans — avec le comte de Caraman, devenu depuis le prince de Chimay. Elle mourut à Ménars, près de Blois, en 1830. *Notre-Dame de Thermidor* est trop connue pour qu'avec elle quelques dates ne suffisent pas.

62e Lettre.

(158) Roger — François —, poète comique, né en 1776, mort en 1842 ; membre de l'Académie française, Secrétaire général des Postes sous la Restauration. Sa meilleure œuvre est *l'Avocat*, comédie en trois actes et en vers, jouée au Théâtre français en 1816. Roger fut un des fondateurs de la *Société des Bonnes Lettres*, aux réunions de laquelle Jules de Rességuier dut le rencontrer.

63e Lettre.

(159) Andrieux — Jean-Stanislas, — né à Strasbourg en 1759, mort en 1833, poète et critique ; successivement juge au Tribunal de Cassation, membre du Conseil des Cinq-Cents et du Tribunat, nommé, en 1814, professeur de littérature au Collège de France, « où il se faisait entendre », au dire de Villemain, « malgré sa faible voix, à force de se faire écouter ». Secrétaire perpétuel de l'Académie française à partir de 1829. Sa comédie des *Etourdis* aurait mérité de rester au répertoire ; ses petits contes tels que *le Meunier de Sans-Souci* et *le Procès au sénat Capoue* se trouvent dans toutes les anthologies. Rien de plus juste, les détails en sont exquis, la pointe

fine et acérée ; tout au plus peut-on leur reprocher de manquer un peu d'abandon et d'intimité.

64e Lettre.

(160) Mainvielle, mari de Mlle Fodor, voir note 147.

(161) Ambroise-Polycarpe, duc de Larochefoucauld-Doudeauville, né à Paris en 1765, mort en 1841, pair de France en 1814, directeur des Postes en 1821, ministre de la Maison du Roi de 1824 à 1827.

(162) Alphonse de la Bouillerie, Maître des requêtes au Conseil d'Etat.

(163) Louis-François-Sosthènes, vicomte de Larochefoucauld-Doudeauville, né le 15 février 1785, directeur du Département des Beaux-Arts sous Charles X et aide de camp du Roi. Rentré dans la vie privée en 1830, il prit le titre de duc à la mort de son père, en 1841 ; mort le 17 octobre 1864. Précurseur de G. Courbet, le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld avait, en 1815, proposé d'abattre la statue de Napoléon de la colonne de la place Vendôme. On n'a pas oublié que, comme directeur des Beaux-Arts, il prit un arrêté pour faire allonger les jupes des danseuses de l'Opéra ; fort ennuyé des attaques que lui suscita à cette occasion H. T. de Latouche, il fit offrir à l'homme de lettres de lui payer quinze cents francs son silence, pour une année. H. T. de Latouche ne refusa pas la somme, la versa à la caisse de la souscription ouverte au profit des Grecs et raconta tout au long la négociation dans un article intitulé : *M. le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld philhellène malgré lui.*

A un bal costumé, donné par Mme de Narbonne, le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld était déguisé en chevalier du XVe siècle, le prince de Léon portait l'habit bariolé et la latte d'Arlequin : « Chevalier », dit le prince de Léon au vicomte, « acceptez mon défi, je vous jette le gant. — Je ne le relève

pas, vous avez un sabre de bois, j'ai une lance de fer, nous ne lutterions pas à armes égales. — Vous vous trompez, chevalier, vous oubliez que l'arme d'Arlequin est l'arme du ridicule. » — L'affaire n'eut pas de suite.

65e Lettre.

(164) A propos de la publication des *Tableaux Poétiques*, qui venait d'avoir lieu.

(165) Maillard, Conseiller d'Etat, chevalier de la Légion d'honneur.

67e Lettre.

(166) Le baron Favart d'Anglade, Conseiller d'Etat en service ordinaire, commandeur de la Légion d'honneur.

(167) Crouseilhes, et non Courceilhes, — Marie-Jean-Pierre Dombidau, baron de — né à Oloron (Basses-Pyrénées), en 1792; d'abord Avocat général à la Cour de Pau; puis Maître des requêtes au Conseil d'Etat, en 1820, appelé ensuite en 1824 au secrétariat du ministère de la Justice et nommé Conseiller d'Etat au commencement de 1828. Plus tard, sous la Royauté de Juillet, en 1845, Dombidau de Crouseilhes fut élevé à la pairie; élu député des Basses-Pyrénées en 1849, il fut ministre de l'Intérieur du 10 Avril au 26 Novembre 1851; nommé sénateur après le coup d'Etat, il mourut en 1861, ayant servi tous les gouvernements avec le même zèle et le même dévouement.

(168) Deux avocats du nom de Guichard plaidaient à cette époque au Conseil d'Etat : Guichard père, chevalier de la Légion d'honneur, inscrit en 1800, et Guichard fils en 1813. Il s'agit probablement du père, qui était en outre membre du comité du contentieux de la Liste civile.

68e Lettre.

(169) Etienne, — Charles-Guillaume — né en 1778 ; mort en 1847; poète comique, publiciste, membre de l'Académie française, un des journalistes les plus ardents et les plus appréciés de l'opposition sous la Restauration.

69e Lettre.

(170) Gérando — Marie-Joseph, baron de, — né à Lyon en 1772, secrétaire du ministère de l'Intérieur en 1804 ; fit partie, dès 1811, du Conseil d'Etat dont il fut un instant écarté sous la Restauration, mais pour y rentrer presque aussitôt. Membre de l'Académie des Sciences morales, élevé à la pairie sous la Royauté de Juillet, il mourut en 1842, après avoir fondé et dirigé de nombreuses œuvres philanthropiques.

70e Lettre.

(171) Premier vers du morceau : *Clémence Isaure, Tableaux Poétiques.*

(172) Variante des deux vers suivants :

« Et parmi les accords, on entend soupirer
Sa voix qui nous ravit et qui nous fait pleurer. »

Le Charme. Tableaux Poétiques.

71e Lettre.

(173) S'agit-il de Denis-Louis-Martial d'Avenel, né en 1789, qui fut Auditeur au Conseil d'Etat de Westphalie, secrétaire du roi Jérôme et plus tard journaliste, c'est probable.

(174) L'affaire se termina par une transaction, à la fin de 1828. L'attitude de Jules de Rességuier ne fut pas sans avoir

aidé à cette solution. Mme Mainvielle-Fodor essaya, une fois le différend réglé, dans les derniers mois de 1828, de reparaître sur la scène, à Naples, mais sa voix était décidément perdue. Elle se retira à Fontainebleau, où elle vécut depuis lors dans la retraite.

72e Lettre.

(175) Pendant sa présence au Conseil d'Etat, entre 1823 et 1830, Jules de Rességuier eut à s'occuper d'un différend entre la Maison du Roi et Mlle George. Marguerite Georges ou George, née à Amiens en 1786, débuta au Théâtre français en 1812 ; en 1855, elle donnait encore des représentations à l'Odéon ; elle mourut plus qu'octogénaire. Dans ses tournées de province, quand, l'âge et l'obésité venus, l'empressement du public à aller l'entendre semblait devoir faire défaut, ses directeurs, pour attirer la foule, au-dessous de son nom en vedette sur les affiches, rappelaient non seulement qu'elle avait joué devant un parterre de rois, devant Napoléon et Alexandre, mais encore que ces Majestés avaient tenu à faire avec elle plus ample et plus intime connaissance.

73e Lettre.

(176) Victor Joseph-Etienne, dit de Jouy; né à Jouy, près de Versailles, en 1769, mort en 1846, membre de l'Académie française en 1815, bibliothécaire du Louvre sous la Restauration. Inutile d'énumérer les vingt-sept volumes de *l'Ermite de la Chaussée d'Antin* — un ermite qui savait les bons gîtes, — mais dont les productions sont oubliées aujourd'hui à juste titre.

74e Lettre.

(177) Charles Nodier, né à Besançon en 1780, mort en

1844, membre de l'Académie française, entomologue, grammairien, bibliophile, journaliste, critique, romancier, poète ; il fut tout cela, et surtout homme d'esprit.

75e Lettre.

(178) Eugène Sue, né à Paris en 1801, mort en 1857, n'avait encore à cette époque écrit ni *les Mystères de Paris* ni *le Juif Errant* ; il venait seulement de publier ses premiers romans maritimes : *le Pirate*, 1830 ; *Plick et Plock* et *Atar Gull*, 1832. Filleul de l'Impératrice Joséphine et du prince Eugène, en possession d'une belle fortune, dont il venait d'hériter de ses parents, plein de vanité et de morgue, d'une élégance raffinée, d'une coquetterie prétentieuse, des bagues aux doigts, il habitait alors, rue de la Pépinière, un appartement encombré de bibelots, de bronzes, de tableaux, d'argenteries, de curiosités de toutes sortes. Ne frayant qu'avec la société la plus aristocratique, il fut, avec le prince de la Moskova, lord Seymour, lord Chesterfield, un des fondateurs du Jockey-Club. Il chassait à courre, propriétaire de deux équipages dont l'un, composé de « beagles », lui avait été envoyé d'Angleterre par son ami le comte d'Orsay.

76e Lettre.

(179) Le premier morceau des *Tableaux Poétiques* dédié à Alexandre Soumet porte pour épigraphe le vers de Lamartine :

C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.

77e Lettre.

(180) *Cromwell* parut en décembre 1827, précédé de sa célèbre préface manifeste ; voir les articles de Ch. de Ré-

musat parus dans *le Globe* et reproduits dans le tome Ier de ses *Mélanges ;* voir les *Essais Dramatiques* de Gaspard de Pons. Voici ce que Jules de Rességuier écrit à propos des traductions de *Macbeth* et de *Roméo et Juliette*, d'Emile Deschamps :

« Gœthe a dit du Théâtre de Shakespeare : aucun livre, aucun homme, aucun événement n'ont aussi vivement frappé mon esprit. C'est que Shakespeare a fait plus qu'un livre, c'est que les êtres qu'il a créés et animés, conçus dans des proportions plus gigantesques que les hommes réels, semblent cependant avoir autant de réalité qu'eux-mêmes ; c'est que les événements qui se produisent dans ce monde surhumain éveillent à la fois toutes les amours, toutes les haines, toutes les répulsions, toutes les sympathies, enfin, toutes les émotions du cœur humain.

« Créateur comme la nature, Shakespeare semble posséder, au même degré qu'elle, sa puissance de fécondité et de variété ; son génie ne s'affranchit avec autant d'audace et de bonheur des règles de l'art et parfois de celles du goût que pour saisir l'homme corps à corps, et pour prendre sur le fait ses sentiments les plus élevés et les plus bas, ses plus douces et ses plus farouches passions, ses plus comiques et ses plus tragiques contrastes. Ce n'est pas seulement sur les héros et les personnages de son drame qu'il nous fait rire ou pleurer, c'est l'humanité elle-même dont, avec une vérité sauvage, il offre toutes les faiblesses et toutes les misères à notre ironie et à notre pitié.

« Dire ce qu'est Shakespeare, c'est dire combien est difficile la tâche d'un traducteur. Comment descendre avec lui dans les abîmes les plus profonds de la philosophie et de la métaphysique pour, avec lui, revenir aux plus vulgaires trivialités de la vie? Puis s'élancer et planer, à sa suite, dans les plus brillantes régions de la vérité et de la poésie.

« Il était à peu près reconnu que la prose seule était assez simple et assez fidèle pour faire passer dans notre langue les sublimes originalités du poète anglais et faute d'un mieux que nous supposions impossible, nous nous contentions de lire et d'admirer Shakespeare traduit en prose, comme un aigle auquel on a cassé les ailes, qui ne vole plus, mais qui marche encore. Nous avions tort, M. Emile Deschamps vient de faire facilement ce que nous supposions impossible. Il fallait, à une intelligence extraordinaire et à un sentiment exquis de l'art, joindre une connaissanee merveilleuse de toutes les ressources de notre langue et un talent de versification tout à la fois naturel et savant pour essayer de traduire en vers le grand Shakespeare... »

80e Lettre.

(181) Montbel,— Isidore-Guillaume, baron, comte de — né à Toulouse en 1787, mort auprès du comte de Chambord, à Frosdorff, en 1861 ; fut un des ministres du cabinet Polignac, condamnés à mort.

82e Lettre.

(182) Villemain, — Abel-François — né à Paris en 1790, mort en 1870, historien, critique, romancier, polémiste, professeur, ministre, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, joignait à ces différents titres celui de passer pour l'homme le plus laid de France. Il est trop connu pour qu'il soit nécessaire de raconter sa vie assez ondoyante et énumérer ses travaux, des plus nombreux.

83e Lettre.

(183) Jules de Rességuier avait demandé à Villemain de dire quelques mots des *Tableaux Poétiques* dans un journal ;

en le faisant, il s'adressait pour ainsi dire à un collègue. Villemain, sous le ministère Decazes, avait été Maître des requêtes au Conseil d'Etat.

84e Lettre.

(184) Marguerite-Louise-Virginie Chardon, née à Dijon en 1792, morte en 1875, mariée vers 1818 avec Ancelot, que sa tragédie de *Louis IX* fit peu après connaître ; commença à collaborer à quelques ouvrages de son mari, puis bientôt après donna seule nombre de pièces aux théâtres des Variétés et de la Gaîté ; *Jauna*, 1838 ; *Clémence*, 1839 ; *les Honneurs et les Mœurs* et *Marguerite*, 1840 ; *le Père Marcel*, 1841 ; *l'Hôtel de Rambouillet* et *les Deux Impératrices*, 1842 ; *Hermance, Une Femme à la mode, Loïsa*, et *Mme Roland*, 1843 ; *les Femmes de Paris*, 1848 : enfin, *Marie ou les trois époques*, jouée au Théâtre français par Mlle Mars, avec un grand succès. Son théâtre complet comprend une vingtaine de pièces ; elle a publié divers romans : *Gabrielle*, 1839 : *Emeraude*, 1841 ; *Médérine*, 1843 ; *Renée de Varville, la Nièce du banquier, Une Famille parisienne*, etc. De ses livres, le seul feuilleté encore de nos jours, auquel l'auteur attachait certainement une bien mince importance, est *les Salons de Paris*, étude du monde de son temps. Mme Ancelot fut très liée avec Alfred de Vigny.

(185) Jules de Rességuier venait d'envoyer les *Tableaux Poétiques* à Mme Ancelot.

(186) Mme Ancelot, qui s'occupait de peinture et avait cette même année exposé au Salon son tableau d'*Une Lecture par Parseval-Grandmaison chez M. Ancelot* ; voir note 89, venait de commencer un autre tableau dont le motif lui avait été suggéré par *l'Ondine*, de Jules de Rességuier.

85e Lettre.

(187) Elisa Mercœur née à Nantes en 1809, morte à Paris en 1835, passe, avec Gilbert et Malfilâtre, pour une victime de la poésie et du sort. Elle s'éteignit, il est vrai, à trente-six ans, d'une maladie de poitrine : mais une pension, qui lui fut accordée à la suite de la pétition dont il est question dans cette lettre, la mit à l'abri du besoin. On vient de lui élever un monument dans sa ville natale.

(188) Ce volume de *Poésies*, grand in-8o, parut à Paris en 1829.

(189) La mère d'Elisa Mercœur, s'il faut s'en rapporter à ce que raconte Lorédan Larchey dans la *Revue Anecdotique*, nouvelle série, tome III, 1er semestre 1861, sut habilement profiter du retentissement causé par la mort de sa fille. « Elle était, » dit-il, « dans une situation beaucoup moins difficile qu'on ne l'a cru généralement, et nous tenons de bonne source que son appartement était divisé secrètement en deux parties, dont l'une, la plus pauvre, était affectée à la réception des visites. »

86e Lettre.

(190) Salvandy, en 1828, sous le ministère Martignac, rentra au Conseil d'Etat en qualité de Maître des requêtes.

87e Lettre.

(191) Lettre d'envoi de H. de Latouche, de son roman de ***Fragoletta***.

89e Lettre.

(192) *Othello* avait été écrit par Alfred de Vigny en colla-

boration avec Emile Deschamps, qui ne prit jamais complètement son parti de l'omission de son nom lors de la représentation de la pièce. Cette représentation, qui eut lieu au Théâtre français le 24 novembre 1829, fut un triomphe, malgré l'antipathie générale pour tout ce qui venait d'Angleterre, malgré les adversaires littéraires des auteurs qui, ainsi que le rapporte Alexandre Dumas dans ses *Mémoires*, affectaient de soutenir qu'il s'agissait de savoir si Shakespeare, Schiller ou Gœthe allaient chasser de la scène nationale Corneille, Racine et Molière.

91e Lettre.

(193) *Macbeth* et *Roméo et Juliette,* avec une préface, des notes et des commentaires, ne furent édités qu'en 1844, en un volume in-8o, Paris, au Comptoir des imprimeurs réunis; *Roméo et Juliette* reparut chez Amyot en 1863. Enfin, les deux tragédies forment la plus grande partie du tome V des *Œuvres complètes* d'Emile Deschamps réunies en 6 vol. in-18 par Alph. Lemerre en 1874.

92e Lettre.

(194) Jules de Rességuier venait de quitter Paris pour se rendre aux eaux de Cauterets, où Soumet devait le rejoindre et ensuite aller passer quelques mois dans sa propriété de Sauveterre.

(195) Emile Deschamps avait été nommé capitaine d'Etat-Major de la première Légion de la Garde Nationale dans les derniers mois du règne de Charles X. Il avait même, en cette qualité, assisté à la dernière revue des troupes citoyennes passée par le souverain au Champ de Mars.

97e Lettre.

(196) Dicté après juillet 1830. *Les Chants du Crépuscule;* l'avant-dernier vers, cité de mémoire par Emile Deschamps, n'est pas exact. Le voici tel que le portent les *Œuvres complètes* de Victor Hugo :

Je n'enfoncerai pas la couronne d'épines...

98e Lettre.

(197) Côte du limaçon, partie de la route de Pierrefitte à Cauterets contournant une énorme masse de rochers.

(198) Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Toulouse. Voir note 23.

(199) Berryer, — Pierre-Antoine — né le 4 janvier 1790, mort le 29 novembre 1862; le célèbre orateur est trop connu pour qu'il soit nécessaire de parler de lui.

99e Lettre.

(200) Madame Tastu avait des raisons personnelles pour ne pas aimer les républicains. La Révolution de 1830 avait occasionné de sérieuses pertes à son mari, imprimeur à Paris, et avait même failli faire sombrer son établissement.

100e Lettre.

(201) Jules de Rességuier avait quitté l'appartement qu'il occupait précédemment rue du Helder, pour habiter successivement rue d'Anjou et rue Taitbout.

101e Lettre.

(202) Honoré de Balzac était un assidu des soirées de Mme de Girardin.

102e Lettre.

(203) Allusion à la détention au fort de Ham des amis de Jules de Rességuier : le comte Ch. de Peyronnet, ministre de l'Intérieur, et le comte Martial-Côme-Annibal-Perpetue Magloire Guernon de Ranville, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, en mai 1830, signataires des Ordonnances, mis en accusation et condamnés à mort par la Cour des Pairs, condamnation commuée en prison perpétuelle et amnistie en 1836.

103e Lettre.

(204) Lamartine remercie Jules de Rességuier de la pièce de vers qu'il lui avait adressée après la lecture de *Jocelyn*, reproduite d'ailleurs à la suite du poème dans les *Œuvres complètes* de Lamartine.

(205) Lamartine entreprit, en 1832, un Voyage en Orient, dont le résultat fut *le Voyage en Orient*, souvenirs, impressions, pensées et paysages, 1835, 4 vol. in-4o, Paris.

(206) Après la Révolution de Juillet, Lamartine s'était successivement présenté sans succès à la députation à Toulouse et à Dunkerque.

104e Lettre.

(207) *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, parut en 1831.

(208) Ne s'agirait-il pas d'*Isabelle d'Aspen*, pièce en cinq actes, en vers, lue au comité du Théâtre français, qui n'a jamais été représentée ni imprimée ? Voici la liste des person-

nages de ce drame avec les indications qui les accompagnent telles que le porte le manuscrit de l'auteur :

RUDIGER.............	baron d'Aspen, vieux guerrier allemand ;
ISABELLE.............	baronne d'Aspen, mariée d'abord à Arnolf d'Ebersdorf, aujourd'hui femme de Rudiger.
GEORGES D'ASPEN... / HENRI D'ASPEN.....	fils de Rudiger et d'Isabelle ;
RODERIC.............	comte de Maltingen, chef du tribunal invisible et ennemi héréditaire de la famille d'Aspen ;
VOLFED.............	ami et allié du comte Roderic ;
BERTRAM D'EBERSDORF.	frère du premier mari de la baronne d'Aspen sous le déguisement de menestrel ;
WIKERD........... / REYNALD..........	suivants et hommes d'armes de la maison d'Aspen ;
CONRARD............	page d'honneur d'Henri d'Aspen ;
VALSTIN.............	écuyer de George d'Aspen ;
ARTHUR.............	écuyer du comte Roderic ;
LUDOVIC.............	chapelain du château ;
SOLDATS ; JUGES......	du tribunal invisible.

La scène se passe au château d'Ebersdorf, en Bavière, dans les ruines de Grefenhaus et dans les environs.

105e Lettre.

(209) Emile de Girardin — 1802-1881 — épousa Mlle Delphine Gay en 1831.

106e Lettre.

(210) Alexandre Guiraud était alors en villégiature, en Auvergne, chez sa fille, la baronne de Croze.

(211) Le libraire Ladvocat avait beaucoup fait pour les écrivains. Après 1830 ses affaires se trouvèrent en très mauvais état. Il imagina alors, pour se tirer d'embarras, *le Livre*

des Cent et Un, œuvre collective qui aurait pour collaborateurs gratuits les plus en vue des hommes de lettres de son temps. La réponse à la requête qu'il adressa alors aux principaux littérateurs fut la page d'acquiescement, publiée en 1864 par *l'Autographe* où se trouvent entre autres signatures celles d'Alfred de Vigny, Sophie Gay, Delphine de Girardin, C. Delavigne, Amable Tastu, Ancelot, Guizot, Arnault, Ch. Dupin, N. Roqueplan, E. Arago, Fréd. Soulié, Alph. Karr, Fenimore Cooper, Brifaut, Béranger, P. de Kock, Pigault-Lebrun, Ch. de Peyronnet, Jules de Rességuier, etc. Le résultat définitif : *le Livre des Cent et Un* n'eut qu'un succès relatif et Ladvocat n'en resta pas moins ruiné.

(212) Dans *les Chants du Crépuscule, Napoléon II* est daté de mai 1833, c'est une erreur, comme le témoigne cette lettre, la pièce avait été imprimée un an plutôt, en 1 832.

(213) La première édition de *Stello* date de cette même année 1832.

(214) Alphonse de Lamartine : *Recueillements Poétiques* ; *Poésies diverses, Réponse aux adieux de Sir Walter Scott à ses lecteurs.*

(215) Jules de Rességuier donna au *Livre des Cent et Un* de l'éditeur Ladvocat *les Chevaux de Poste*, tome IX, réimprimés dans *les Prismes Poétiques.*

107e Lettre.

(216) Félix d'Amoreux, connu sous le nom de Saint-Félix, né en 1816 à Uzès (Gard), d'une ancienne famille languedocienne, débuta dans les lettres en 1830, avec des *Poésies Romaines* ; puis écrivit de nombreux romans élégants et pleins d'intérêt, entre autres : *Dalilah, Cléopâtre reine d'Egypte* et *les Nuits de Rome*, son meilleur ouvrage. Félix d'Amoreux passe pour avoir travaillé à divers volumes d'Alexandre

Dumas; il a collaboré à *la Revue de Paris* au *Livre des Conteurs*, au *livre des Cent et Un*, etc.

(217) *Le Keepsake français*, pour l'année 1833, dédié à la prisonnière de Blaye avec cette dédicace : les Arts en deuil à leur royale et infortunée protectrice, Paris, Dauty, marchand d'estampes, 2, rue Vivienne. Le volume commence par des vers de Jules de Rességuier dédiés à *S. A. R. Mademoiselle*, devenue plus tard duchesse de Parme, et contient deux pièces de Saint-Félix : *la Sicile en 1799 et la France en 1832* et *Mon Cheval*.

109e Lettre.

(218) *La Mode*, fondée par Emile de Girardin le 1er octobre 1829, patronnée par la duchesse de Berry, eut, dès ses débuts, un succès colossal.

112e Lettre.

(219) Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, connue comme écrivain sous le nom de Daniel Stern ; née à Franckfort-sur-le-Mein, de parents français, en 1809. Quoiqu'elle ait touché à tout, ses romans, ses livres d'histoire, ses essais philosophiques, ses critiques d'art, ses études poétiques, ne sont plus guère lus.

(220) Croissy, commune du canton de Lagny, arrondissement de Meaux (Seine-et-Marne).

(221) De l'époque de la Restauration aux premières années du second d'Empire, la manie des albums sévit violemment ; pas une dame du monde qui ne sollicitât alors pour le sien quelques lignes de l'homme en vue.

114e Lettre.

(222) Il s'agit des vers adressés à *S. A. R. Made-*

moiselle, datés de mars 1832 et publiés en tête du *Keepsake français* pour 1833 :

Votre premier regard sur la pourpre des trônes,
Voit briller des drapeaux, des armes, des couronnes,
. . . .

115e Lettre.

(223) *Mazeppa,* pièce en vers, dédiée à Horace Vernet, qui, en 1825, avait peint une toile représentant le fameux hetman des cosaques de l'Ukraine attaché sur un cheval indompté : *Tableaux Poétiques,* IIIe édition ; le morceau ne se trouve pas dans les éditions précédentes.

116e Lettre.

(224) *Dalilah,* roman par Saint-Félix, paru en 1833 ; voir note 215.

117e Lettre.

(225) *Iabelle d'Aspen* ; voir note 206.

118e Lettre.

(226) Adolphe-Louis-Léonor, marquis de Custine, fils du général de ce nom, né en 1793, mort en 1857 ; a publié divers ouvrages sur l'Angleterre, la Suisse, la Calabre, l'Espagne ; mais doit surtout sa notoriété au livre *la Russie en 1839.* Paris, 1843, 4 vol. in-8°. « Je n'ai su que plus tard, » écrit Philarète Charles, dans ses *Mémoires,* a propos de Custine qu'il connut, « la véritable vie de cet être extraordinaire et malheureux, problème et type, phénomène et paradoxe, que le vice le plus odieux chevauchait, domptait, opprimait

et ravalait... et qui, d'un autre côté, était sans se racheter, loyal, généreux, honnête, charitable. »

(227) Probablement *Isabelle d'Aspen* ; voir note 206.

120e Lettre.

(228) *René-Paul et Paul-René,* conte physiologique par Emile Deschamps, paru dans *le Livre des Conteurs*, dans lequel Jules de Rességuier fit paraître *Catherine*, nouvelle, Allardin, édit., Paris, 1833, tome III.

121e Lettre.

(229) *La Salamandre*, roman maritime, par Eugène Sue, publié en 1833.

122e Lettre.

(230) Alcide-Hyacinthe du Bois de Bauchesne, né à Lorient en 1804, mort en 1873 ; chef de cabinet au Département des Beaux-Arts en 1825 ; a publié plusieurs volumes de vers et de prose ; mais restera surtout l'historien de Louis XVII. On a oublié depuis longtemps le manoir gothique si célèbre aux environs de 1830 qu'il avait fait élever auprès de Madrid, sur les lisières du Bois de Boulogne.

125e Lettre.

(231) Pradel — (Pierre-Marie-Michel-Eugène Courtray de, — né en 1787, mort en 1857, le Glatigny de son époque.

(232) La famille de Rességuier habitait alors un hôtel de famille, rue des Nobles, à Toulouse, après avoir demeuré rue Nino.

128e Lettre.

(233) Alfred-François Nettement, né à Paris en 1805, mort en 1869, d'abord rédacteur à *l'Universel*, fondé par Abel de Rémusat en 1829 ; puis à *la Quotidienne*, aux *Variétés*, à *la Gazette de France*, au *Nouveau Conservateur*, à *la Mode* ; en 1848, il fonda *l'Opinion Publique*, qui cessa de paraître le 2 décembre 1852. Député du Morbihan à l'Assemblée Législative il fut du nombre des représentants qui signèrent la déchéance du prince président, à la mairie du Xe arrondissement et furent incarcérés. On doit à Alfred Nettement, écrivain des plus féconds, mais, avant tout, légitimiste convaincu, plus de trente volumes d'histoire, de critique, de polémiques religieuses et politiques.

130e Lettre.

(234) ***Les Voleurs,*** épisode d'*Almaria.*

136e Lettre.

(235) Théodore Labarre, compositeur et harpiste, né à Paris le 8 avril 1805, élève de Cousineau, Bachsa et Naderman ; entré au Conservatoire en 1820, il y étudia la composition sous Fétis et Boieldieu. En 1837, il se maria et alla se fixer en Angleterre. Citons parmi ces opéras : *les Deux familles*, en trois actes, joué à la Salle Ventadour en 1831 ; *l'Aspirant de Marine*, en deux actes, représenté au Théâtre de la Bourse ; parmi ses ballets : *la Révolte au Sérail,* qui eut un grand succès à l'Opéra en 1833. Th. Labarre se fit surtout connaître par ses romances dont certaines telles : *le Contrebandier, la Fille d'Othaïti, la Tartare, la Pauvre négresse,* eurent une vogue dont il est difficile aujourd'hui de se faire une idée.

137e Lettre.

(236) Henri Monnier venait de faire paraître *les Scènes Populaires*, qui firent sa réputation : *le Roman chez la portière ; le Voyage en diligence ; Jean Hiroux*, etc. Ces dialogues — détail peu connu — ont été retouchés par H. T. de Latouche.

138e Lettre.

(237) Salvandy venait d'être envoyé à la Chambre des Députés par le département de l'Eure ; il allait un peu plus tard être nommé ministre de l'Instruction publique.

139e Lettre.

(238) Jules de Rességuier venait de faire hommage de son roman d'*Almaria* à son ancien collègue du Conseil d'Etat.

140e Lettre.

(239) Marie-Antoinette Nodier, dame Mennessier, née en 1811, morte en 1893 ; en plus de nombreux articles parus dans divers journaux et revues, a publié un recueil de poésies : *le Perce neige*, 1836, et un volume de *Souvenirs*, sur son père.

142e Lettre.

(240) Une des filles de Mme Sophie Gay.

143e Lettre.

(241) Thomas Zumalacarreguy, né dans les provinces basques espagnoles, en 1789, général des armées du prétendant

Don Carlos, frère de Ferdinand VII, blessé mortellement devant Bilbao, en 1835.

144e Lettre.

(242) Réponse à l'envoi du roman d'*Almaria*.

145e Lettre.

(243) Roger de Beauvoir, — Edouard-Roger de Bully dit, — né à Paris, en 1809, mort en 1866 ; a publié un volume de vers, de nombreux romans, a écrit pour le théâtre et collaboré à divers journaux et revues. Son œuvre la plus connue est *le Chevalier de Saint-Georges*, 1838, transportée au théâtre en 1840.

(244) Allusion au tableau de Girodet, du musée du Louvre, *Chactas et le Père Aubry déposant, dans une fosse qu'ils viennent de creuser, le corps d'Atala*.

147e Lettre.

(245) Voir : *Dix heures au château de Ham*, par l'éditeur du *Livre des Cent et Un* — Ladvocat, Paris 1842, tome IX, pages 391 et suivantes.

150e Lettre.

(246) Mgr Olivier, né en 1798, mort en 1864, successivement vicaire de Saint-Denis, de Saint-Etienne-du-Mont, puis curé de Chaillot, de Saint-Etienne-du-Mont, de Saint-Roch, à Paris, enfin évêque d'Evreux en 1841 ; « L'homme de France » a-t-on écrit, « dont on parle le plus, le moins connu et le plus méconnu.. Presque tout ce qu'on en a dit est faux, presque tout ce qu'on n'en a pas dit est vrai. »

(247) Montivilliers, chef-lieu de canton de la Seine-Inférieure, à treize kilomètres du Havre.

151e Lettre.

(248) Lettre écrite de Cimiez, commune proche de Nice, faisant alors partie du Piémont.

152e Lettre.

(249) Du Fougerais, rédacteur en chef de *la Mode*, lors de la création de ce journal.

155e Lettre.

(250) Comte de Peyronnet, *Histoire des Francs*, 4 vol. in-8, Paris, 1835.

156e Lettre.

(251) Malgré les encouragements de ses amis, Jules de Rességuier refusa de se présenter à l'Académie française et probablement eut-il raison.

157e Lettre.

(252) Joseph-Alexis, vicomte Walsh, né au château du Serrant, près d'Angers, en 1789, mort en 1860 ; légitimiste convaincu, il n'a cessé, dans les journaux, les revues et dans ses livres, de défendre la royauté des Bourbons. Le vicomte Walsh a publié une vingtaine de volumes, citons parmi ceux-ci : *les Journées mémorables de la Révolution*, 1839-40, 5 vol. in-8o, et *Souvenirs de cinquante ans*, 1845, in-8o.

159e Lettre.

(253) Félix-Antoine-Philippe Dupanloup, né en 1802, mort en 1870, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française. Inutile de s'attarder à raconter la vie de l'illustre prélat ; rappelons seulement que c'est lui qui réconcilia à son lit de mort Talleyrand avec l'Eglise.

161e Lettre.

(254) Marceline-Félicité-Josephe Desbordes, née à Douai en 1786, morte en 1859 ; après avoir débuté à l'Opéra Comique à peine âgée de dix-neuf ans, sans grand succès d'ailleurs, épousa en 1817 le comédien Valmore, puis bientôt après renonça au théâtre. Nous n'avons pas à faire l'éloge du poète qu'est « l'ardente Marceline », dont la renommée, à l'inverse de celle de tant d'autres, grandit chaque jour. « Elle a les grandes et vigoureuses qualités », a écrit Ch. Baudelaire, « qui s'imposent à la mémoire, les trouées profondes faites à l'improviste dans le cœur, les explosions magiques de la passion. » Elle a le charme, l'émotion, la grâce, la tendresse.

(255) Une élégie des *Tableaux Poétiques*, dont Jules de Rességuier venait de faire hommage à Mme Desbordes-Valmore, *le Passé*, porte pour épigraphe les deux vers suivants de celle-ci :

Je regarde à présent la vie
Comme un lieu que j'aurais quitté.

A son tour, dans son volume : *Fleurs et pauvres Fleurs*, Mme Desbordes-Valmore, en tête de la pièce *la Vie et la Mort du Ramier*, met cette citation de Jules de Rességuier :

Hélas ! nous n'avons pas juré de vivre ensemble,
Mais nous avons promis de nous aimer toujours.

(256) Ondine Valmore, que Sainte-Beuve avait été sur le point d'épouser entre 1844 et 1846.

163e Lettre.

(257) Après la lecture de *Jocelyn*, Jules de Rességuier avait envoyé à Lamartine une pièce de vers que celui-ci inséra à la suite de son poème avec les strophes par lesquelles il le remercia. La pièce de Jules de Rességuier se trouve encore dans *les Prismes Poétiques.*

(258) Le véritable titre du roman de Fr. Poujoulat est *la Bedouine,* 2 vol. in-18°, 1835 ; deuxième édition revue par Michaud, 2 vol. in-12°, 1840. Ce roman, dont les scènes se passent au désert, fut couronné par l'Académie française en 1836.

164e Lettre.

(259) *Mikaëla*, personnage du roman d'*Almaria*.

165e Lettre.

(260) Lettre déjà parue dans L. Séché. *Alfred de Musset.* Paris, Mercure de France, 1907, in-8°, *Correspondance.*

166e Lettre.

(261) Il s'agit du premier *Temps*, fondé par Jacques Coste, qui n'eut qu'une existence éphémère et succomba après avoir coûté plus de douze cent mille francs à ses actionnaires. Voir Eug. Hatin, *Histoire de la Presse en France.* Paris, Poulet-Malassis, 1861, tome VIII.

167e Lettre.

(262) Le journal *l'Avenir*, fondé au lendemain de la Révolution de 1830, par Lamennais, Montalembert, Lacordaire, Gerbet, etc., dans le but de concilier les idées libérales avec le catholicisme.

(263) Emile Deschamps se rendait chez la baronne de Croze, fille d'Alexandre Guiraud, qui habitait l'Auvergne.

170e Lettre.

(264) Charles Forbes de Tyran, comte de Montalembert, né à Londres le 29 mai 1818, mort le 13 mars 1870 ; *la Vie de Sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*, parut en 1830.

172e Lettre.

(265) *La Châtelaine de la Vendée* et *la Châtelaine du Languedoc* font partie des *Prismes Poétiques*.

173e Lettre.

(266) Jules de Rességuier venait d'envoyer à Lamartine son volume : *les Prismes Poétiques*.

174e Lettre.

(267) Jean Reboul, né à Nîmes en 1796, mort en 1864. Nous ne dirons pas que sa profession de boulanger ainsi que les pages pleines d'humour qu'Alexandre Dumas lui consacra dans ses *Impressions de voyage*, n'aidèrent pas à le faire connaître ; mais sa pièce de *l'Ange et l'Enfant*, que nos mères savaient par cœur, justifie le patronage de Lamartine qui

lui dédia une de ses plus belles Harmonies. A côté de *l'Ange et l'Enfant*, Reboul a écrit des élégies telles que *la Confidence*, *la Première Douleur*, *la Bergère* et *le Papillon*, d'une inspiration émue et noble ; dans un autre genre, *la Vision de Job* mérite les mêmes éloges.

(268) Une des pièces des *Prismes Poétiques*, dont Jules de Rességuier venait de faire hommage à Reboul, est dédiée au poète nîmois.

(269) *Le Dernier Jour*, poème biblique en dix chants, que Reboul publia moins de deux ans après, en 1840.

175e Lettre.

(270) *Les Prismes Poétiques* venaient d'être publiés.

177e Lettre.

(271) Vers tirés de la pièce : *les Chevaux de Poste*, des *Prismes Poétiques*, mais rapportés inexactement.

(272) Vers tirés des *Jours de mai*, des *Prismes Poétiques*, mais rapportés inexactement.

(273) Premiers vers de *Madame Agnès de Picardie*, des *Prismes Poétiques*.

(274) Vers tirés de la pièce *la Poésie*, des *Prismes Poétiques*, dédiée à Emile Deschamps, qui y répondit par un morceau : *A Jules de Rességuier*, faisant partie de ses *Œuvres complètes*.

179e Lettre.

(275) Allusion à *la Divine Epopée*. Voir note 277.

(276) Je viens d'essayer, mon cher ami, sous le nom d'*Oreste voilé*, une tragédie en cinq actes dans les formes les plus antiques. Me

pardonnera-t-on d'avoir refait une pièce de Voltaire ? Je crois plusieurs de mes personnages supérieurs aux siens. J'ai osé affronter toutes les difficultés du sujet et j'ai considéré le systeme de la fatalité sous son véritable point de vue Mon Electre est véritablement la plaintive Electre, la gardienne du tombeau, l'esprit vengeur du mausolée d'Agamemnon...

Soumet au baron Guiraud, *Lettres au baron Guiraud ;* ouv. cit.

180e Lettre.

(277) Alexandre Soumet : *la Divine Epopée.* Bertrand, édit. Paris, 1840, 2 vol. in-8o ; 2e édit. Delloye, édit. Paris.

181e Lettre.

(278) *Le Gladiateur*, tragédie en cinq actes en vers ; voir notes 16 et 60.

(279) Rachel, — Elisa-Rachel-Félix dite — née à Munf, Suisse, le 28 février 1820, morte à Cannet près Toulon, le 3 janvier 1858. Le Dr Véron, dans *les Mémoires d'un bourgeois de Paris,* raconte que le comte Molé rencontrant la célèbre tragédienne lui dit : « Vous avez, madame, sauvé la langue française. » A quoi celle-ci, se tournant vers le Dr Véron, car l'entrevue se passait chez ce dernier, lui aurait murmuré à mi-voix : « C'est bien heureux, ne l'ayant jamais apprise. »

183e Lettre.

(280) Les extraits des lettres d'Alfred de Vigny que voici et ceux de la *Correspondance de Sainte-Beuve* qui suivent nous semblent intéressants à rappeler au sujet de la candidature de l'auteur de *Stello* à l'Académie française.

7 février 1842.

Oui, mon cher ami, je me suis mis sur les rangs... Si vous n'ar-

rivez pas avant le 17 de ce mois vous ne serez pas à la bataille et je dirai : Pends-toi, brave Crillon... j'oubliais de vous dire que Lamartine a retiré ce que vous appelez son candidat de poche et qu'il n'y a pour le fauteuil de M. Frayssinous que M. Pasquier et moi ; pour celui de Duval, que Ballanche et moi...

14 mars 1842,

Vous avez su tout ce qui se préparait par ma lettre du 7 février, mon ami, et je n'avais pas alors la moindre inquiétude... les journaux vous ont dit le reste... Aujourd'hui, quinze voix me sont promises ; votre présence et celle de Soumet peuvent décider l'élection. Ai-je besoin de vous presser de revenir ?... M. de Chateaubriand m'a dit : j'irai vous porter ma voix jusqu'à ce que vous soyez nommé. Vous êtes à mes yeux le plus beau nom actuel qui puisse se présenter. Répondez-moi un mot, cher ami...

19 novembre 1843.

Je viens de relire ce soir vos lettres de l'année dernière, mon ami... en voici une qui me criait du fond de votre cloître de Villemartin : vous mettez-vous sur les rangs ? Entrez donc, Ballanche et vous, voilà mes deux candidats; si j'avais dix voix, elles seraient pour vous. Ballanche est assis dans le fauteuil que vous lui présentiez alors et m'a dit hier qu'il m'attendait sur le fauteuil voisin. Sa voix m'est donnée et ne varie pas. D'autres voix, en assez grand nombre, s'unissent pour prononcer mon nom et je puis espérer la majorité si vous êtes ici lors de l'élection qui se prépare...

Alfred de Vigny au baron Guiraud, *Lettres au baron Guiraud*, ouv. cit.

Il y a eu ici la réception de Vigny à l'Académie ; il s'y est montré (comme dans tout ce qui a précédé) ridicule, d'une sottise, d'une fatuité qui a donné sur les nerfs durant une heure et demie passée, à toute une assemblée, de sorte qu'on a été soulagé en entendant M. Molé retrouver des notes justes et simples. Les amis de Vigny lui-même n'ont pu résister à l'ennui et à l'impatience, et M. Guiraud disait après la séance : mon amitié a souffert, mais ma justice est satisfaite... Vigny n'est qu'un Trissotin gentilhomme, le comte de Trissotin... Tout en débitant lentement son discours, il avait un crayon d'or avec lequel il marquait sur son cahier les applaudissements, quand il en venait...

Sainte-Beuve, *Correspondance*.

Quelques années auparavant, Sainte-Beuve, notamment en

1838 et 1840, s'était déjà exprimé fort méchamment et non moins injustement à l'égard d'Alfred de Vigny.

De Vigny ne fait rien et est réputé ne plus pouvoir rien faire : chaque fois qu'il voit Buloz, il lui dit : Je travaille beaucoup, vous serez effrayé de la quantité de matériaux que je vous porterai bientôt et Buloz rit tout haut de son rire qui n'est poli que parce que Vigny ne le comprend pas... Vigny est décidément à sec, en pure adoration de lui-même et de ses sept volumes d'œuvres complètes qui ne bougent de sur sa table.....

Correspondance de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier, Paris, Mercure de France, in-12, 1904, pages 59, 223, 396 et suivantes.

(281) Vicomte de Panat ; voir note 7.

184e Lettre.

(282) Jean-Baptiste-Henri Lacordaire, né en 1802, mort en 1861 ; le célèbre dominicain est trop connu pour que nous ayons à parler de lui ici.

(283) Le comte Alfred de Falloux, né à Angers en 1811, mort en 1886, fut le grand ami du fils de Jules de Rességuier, Albert de Rességuier.

185e Lettre.

(284) Paul Juillerat, né à Paris en 1815, a publié trois volumes de vers : *Lueurs matinales* (1837) ; *les Solitudes*, 1840 ; *Soirs d'Octobre*, 1862 ; il a donné au théâtre : *la Reine de Lesbos*, drame antique en un acte, en vers, 1854 ; *le Lièvre et la Tortue*, comédie en un acte, en vers, 1855 ; il a également écrit divers romans. *Les Funérailles d'un oiseau*, présentées par lui au concours des Jeux Floraux de 1847, non seulement ne furent pas récompensées, mais n'eurent même pas les honneurs de l'impression. Le prix, un souci, fut décerné à Mme Bétourné pour son élégie : *la Jeune mourante*.

186e Lettre.

(285) Etienne-Léon Lamothe-Langon naquit à Montpellier d'un père Conseiller au Parlement, guillotiné en 1794; venu à Paris à l'âge de vingt ans, un poème que lui inspira la victoire de Wagram, *l'Ombre de Charlemagne*, lui valut d'abord une récompense de Napoléon, puis, en 1809, son entrée au Conseil d'Etat en qualité d'Auditeur ; peu après, il fut, en 1811, nommé sous-préfet de Toulouse et, en 1813, de Livourne, où sa brillante conduite lui fit décerner le titre de baron ; les Cent Jours le virent préfet de Carcassonne ; la Restauration l'appela à la sous-préfecture de Saint-Pons, mais bientôt après, privé de cette situation, il ne s'occupa plus que de littérature. On lui attribue le nombre fabuleux de douze cents volumes. Contentons-nous de citer de ce trop fécond écrivain qui toucha à tout : le poème de *Constantin ou le triomphe de la religion chrétienne*, les romans de *Clémence Isaure* ou *les Troubadours* et *M. le Préfet ; les Mémoires d'une femme de qualité, d'un Pair de France, de la duchesse de Berry, de Talleyrand, de Mlle Quinault*, etc. Lamothe-Langon mourut à Paris, le 24 avril 1864.

(286) Le comte de Chambord venait de recevoir successivement ses partisans, qui ne considéraient la présidence de la République par Louis-Napoléon Bonaparte que comme une étape à la royauté légitime, à Ems, Cologne et Wiesbaden.

(287) Lamothe-Langon avait été élu membre de l'Académie des Jeux Floraux en 1811 et Mainteneur de la noble compagnie deux ans plus tard.

(288) A son arrivée à Paris, Lamothe-Langon s'était intimement lié avec Delille.

187e Lettre.

(289) Sainte Germaine de Pibrac fut béatifiée à Saint-Pierre de Rome, le 7 mai 1854.

188e Lettre.

(290) Albert de Rességuier venait d'être nommé représentant des Basses-Pyrénées à l'Assemblée Nationale.

189e Lettre.

(291) Les lettres de Lamothe-Langon portent toutes la suscription suivante : Monsieur le comte Jules de Rességuier, chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, château et commune de Sauveterre, par Lombez, département du Gers.

190e Lettre.

(292) Voir sur Mme Emile Deschamps ; note 98.

191e Lettre.

(293) Berryer fut un des amis intimes du fils de Jules de Rességuier, Albert de Rességuier, et jusqu'à son dernier jour resta avec lui en correspondance suivie.

TABLE

LETTRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-deux mai mil neuf cent dix

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Riciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres Brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro.........	1.25	Un numéro.........	1.50
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois........	8 »	Trois mois........	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.